Les ruraux lisent-ils autrement ?

RAYMONDE LADEFROUX

MICHELE PETIT

CLAUDE-MICHELE GARDIEN

LECTEURS EN CAMPAGNES

ÉTUDES ET RECHERCHE

Lecteurs en campagne

Les ruraux lisent-ils autrement ?

Raymonde Ladefroux, Michèle Petit et Claude-Michèle Gardien

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1778
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Année d'édition : 1993
Date de mise en ligne : 3 janvier 2017
Collection : Études et recherche
ISBN électronique : 9782842462260

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993
ISBN : 9782902706679
Nombre de pages : 248

Référence électronique

LADEFROUX, Raymonde ; PETIT, Michèle ; et GARDIEN, Claude-Michèle. *Lecteurs en campagne : Les ruraux lisent-ils autrement ?* Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1993 (généré le 02 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1778>>. ISBN : 9782842462260. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1778>.

Ce document a été généré automatiquement le 2 février 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1993
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

« J'avais une camarade qui lisait à la lueur de la lune... » « Acheter des livres, c'est comme acheter des fleurs... » « Moi j'adore les atlas ! »

L'image d'une campagne sans livres, lieu de culture orale, a longtemps prévalu, et peut-être prévaut-elle encore, chez les citadins. Et pourtant... De la côte bretonne aux campagnes méridionales, des vallées normandes aux collines bourguignonnes, une mosaïque de « pays », autant de situations socioéconomiques spécifiques, autant de modèles culturels hérités, qui peuvent parfois prendre le pas sur les déterminations sociales. Des pratiques de lectures singulières, un jeu complexe entre offre et demande. Mais aussi, d'un bout à l'autre de la France rurale, des façons de lire souvent partagées : la lecture « accumulation », la lecture « échappée solitaire », celle qui permet d'accéder à une citoyenneté longtemps entravée, de repenser son identité en ces temps de crise, de s'ouvrir sur d'autres espaces.

Entre ces manières de lire et les usages urbains, la frontière reste fragile... L'espace culturel, est-ce pour autant un espace qui s'uniformise ?

RAYMONDE LADEFROUX

Géographe (STRATES/CNRS).

MICHÈLE PETIT

Anthropologue (STRATES/CNRS).

CLAUDE-MICHÈLE GARDIEN

Cartographe-géographe (STRATES/CNRS).

SOMMAIRE

Remerciements

Introduction. Les pratiques de lecture en milieu rural : une « énigme » ?

Raymonde Ladefroux

L'espace rural et la différenciation des pratiques culturelles

Les traces d'un décalage culturel ?

La transformation des sociétés rurales tend-elle à atténuer « le différentiel culturel ville/campagne » ?

Une mosaïque de pays, des pratiques différenciées ?

« Des chiffres et des lettres » : méthodes

Les sites de la recherche

Première partie. Lire ou ne pas lire : la force des singularités locales

Chapitre I. Lecture et pays

L'accueil fait à l'enquête et les singularités locales

À même catégorie sociale, des pratiques différentes selon les espaces

Il est des villages où les hommes lisent plus que les femmes...

Deux villages en Puisaye : l'effet de la recomposition sociale

Dans des villages cauchois, la quête de compléments de ressources prime sur la lecture

Dans un village languedocien, une convivialité sportive et festive

Les pratiques de lecture en pays bigouden, reflet de dynamiques contrastées entre milieu marin et milieu agricole

Dans les Baronnie, le goût de la lecture, une tradition déjà ancienne

Dans des villages du Tonnerrois, le rôle majeur d'une médiatrice culturelle

Une topographie difficile et une dispersion de l'habitat poussent-elles à lire davantage ?

Chapitre II. Offre et demande de lecture : un jeu complexe

Dans les Baronnie, une dynamique coordonnée de l'offre et de la demande

En pays bigouden, une offre maintenant abondante pour une population longtemps privée de livres

Noyers-sur-Serein : une offre qui fait boule de neige

Trois sites où l'offre de lecture est peu entraînante

Une évolution des mentalités en faveur de la lecture

La bibliothèque, lieu de convivialité

Quelques réactions face à l'organisation des bibliothèques

Cartes de localisation et cartes d'offre de lecture

Claude-Michèle Gardien

Deuxième partie. Tours et détours des lecteurs dans la France rurale : des façons de lire partagées ?

Avant-propos de la deuxième partie

Michèle Petit

Chapitre I. La lecture « accumulation »

Chapitre II. La lecture « échappée solitaire »

« Être là où ils ne sont pas... »

Rompre avec l'espace du dehors

L'espace clos de la lecture

Les murs du village

Lecture et individuation

La lecture tentation

Lecture collective et oralisée, lecture individuelle et silencieuse

Chapitre III. Lecture, citoyenneté, identité

Sortir de la place assignée

Encadrer tous et chacun

La langue de l'intégration nationale

Les beaux parleurs de la ville

Lecture et citoyenneté

Lecture et identité

Lecture et sociabilité

Chapitre IV. Lecteurs soumis ou « désinvoltes » ?

Les passeurs du livre

Plaisir de lire

Conclusion. Le village et le monde...

Michèle Petit

La lecture « démodée » ?

Les ruraux lisent-ils autrement ?

L'espace culturel ne s'uniformise pas

À chaque pratique culturelle son horizon

Bibliographie sélective

Tableaux

Remerciements

- 1 Financée par la direction du livre et de la lecture du ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, cette recherche exploratoire a été menée par une équipe du laboratoire Strates (université Paris I/CNRS, dirigé par Nicole Mathieu), où figurent un géographe (Raymonde Ladefroux), une anthropologue (Michèle Petit) et un cartographe-géographe (Claude-Michèle Gardien), avec la collaboration d'un géographe de l'Inra (Françoise-Eugénie Petit).
- 2 Les enquêtes de terrain ont été effectuées avec Pernelle Granjean (géographe, université de Reims), France Hermite (psychologue, Paris), et Nadine Vessier (Montpellier). Le traitement informatique a été réalisé par Yves Ladefroux. La cartographie a été conçue et réalisée par Claude-Michèle Gardien.
- 3 Le suivi scientifique a été assuré par Martine Chaudron, chef du service des études et de la recherche de la Bibliothèque publique d'information (Centre Georges-Pompidou).
- 4 Ce livre est le fruit d'une étroite collaboration entre le service des études et de la recherche de la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges-Pompidou et une équipe du laboratoire Strates de l'université Paris I, associé au CNRS. Les chercheurs de cette équipe tiennent donc à exprimer leur vive gratitude à Martine Chaudron, dont l'attention chaleureuse et permanente dans le suivi du travail a largement contribué à les encourager dans le défrichage de ce champ encore mal connu qu'est la lecture en milieu rural ; nous remercions également Anne Kupiec de l'attention portée à ce travail.
- 5 Mais cette recherche n'aurait pu être menée à bien sans le concours actif de mesdames et messieurs les maires et secrétaires de mairies des communes ayant fait l'objet de l'enquête dans les différentes régions, en particulier ceux des sept communes de la Drôme, des villages d'Égleny et Beauvoir dans l'Yonne, des communes du pays de Caux, et M. le maire de Pinet dans l'Hérault. Nous sommes également particulièrement redevables à Christine Alméras de l'accueil que nous avons reçu, tant de sa part que de celui des habitants des villages situés autour de Noyers-sur-Serein, grâce au rayonnement de la bibliothèque exemplaire qu'elle y a fondée et continue d'animer avec compétence et dévouement. Nous remercions également le Dr Annie Lacroix qui nous a « donné la clé » du village de Pinet, ainsi que Mme Renard qui nous a ouvert les villages cauchois.

- 6 L'accueil toujours attentif des conservateurs et bibliothécaires responsables des bibliothèques départementales de prêt (BDP) et de grandes bibliothèques municipales comme celle d'Auxerre, les entretiens approfondis qu'ils nous ont accordés en prenant sur leur emploi du temps souvent très chargé, ont été fort précieux pour nous permettre une approche plus concrète de la lecture publique dans le milieu rural de leur département. Nos remerciements s'adressent tout particulièrement à M. Masson et Mme Delhomme, respectivement bibliothécaires responsables des secteurs « adultes » et « enfants » de la médiathèque de Nyons, à Mme Legendre, conservateur responsable de la BDP de la Seine-Maritime, à Christine Billard, bibliothécaire responsable de la BDP de l'Yonne, à Mme Imbert, conservateur responsable de la BDP de l'Hérault, à Joëlle Pinard, conservateur responsable de la médiathèque départementale de la Drôme, au conservateur responsable de la BDP du Finistère et à Françoise Duvernier, conservateur de la bibliothèque municipale d'Auxerre. Nous remercions également très vivement M. Grondin, propriétaire de la librairie des Arcades à Pont-l'Abbé, qui nous a accordé un long entretien très riche sur la lecture en pays bigouden et qui, en dépit d'une lourde charge de travail, a bien voulu nous adresser par courrier des compléments d'information.
- 7 Enfin, les habitants des villages concernés par l'enquête, en acceptant de répondre à un questionnaire qui a pu leur paraître long, ont permis d'établir un traitement statistique, approchant la réalité concrète des situations de chaque « pays » : nous les en remercions. Et nous sommes particulièrement reconnaissantes aux personnes qui nous ont reçues avec beaucoup de chaleur humaine, pour un entretien de plusieurs heures parfois, et ont accepté de dévoiler, pour mieux éclairer notre quête, les mystères de cette pratique intime qu'est la lecture, ainsi qu'à celles et ceux, comme Mme Cariou en Bretagne, M. Joly dans le pays de Caux, M. Charasse dans la Drôme et M. Thieule dans l'Hérault, qui ont ouvert pour nous la précieuse mémoire du temps passé.
- 8 Que soient encore remerciées les personnes qui ont lu notre manuscrit et nous ont apporté d'importantes suggestions, tout en nous confortant par leurs encouragements : Nicole Mathieu, Catherine Paix, Françoise Plet, Mireille Brébion, M. et Mme René Fauchier, Jean-Louis Déotte et Jean-François Hersent.

Introduction. Les pratiques de lecture en milieu rural : une « énigme » ?

Raymonde Ladefroux

L'espace rural et la différenciation des pratiques culturelles

- 1 « On sait combien de ruraux lisent ou écoutent de la musique, on ne sait pas ce que signifie lire ou apprécier de la musique pour un rural. Faute de travaux ethnologiques ou sociologiques sur ces domaines, le différentiel culturel ville/campagne reste une énigme¹. »
- 2 Les recherches sur les pratiques culturelles dans la France rurale sont encore très rares – particulièrement celles qui portent sur la lecture. Les ethnologues ont plutôt privilégié l'analyse de pratiques festives, culinaires... portant la marque de cultures régionales spécifiques. De leur côté, les historiens ont plus souvent approché la lecture en milieu rural sous l'angle de l'école et de l'instruction des couches paysannes. Quant à connaître les pratiques de lecture des ruraux à notre époque, seules les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français² soulèvent un peu le voile sur leur intensité et, à un moindre degré, sur quelques-uns de leurs traits qualitatifs – comme le genre d'ouvrages ou de presse lus. Les résultats de ces enquêtes sont toutefois très réducteurs, non seulement par leur sécheresse statistique, mais aussi en raison de l'échelle nationale à laquelle ils se situent : à s'en tenir à leurs seules données, le « milieu rural » apparaît comme un tout homogène, où les comportements à l'égard de la lecture seraient semblables. Il s'agirait d'un milieu peu familier du livre, en raison, notamment, de la présence d'agriculteurs aux faibles niveaux de formation ; en revanche, la presse quotidienne régionale, courroie de la communication locale, y tiendrait une place prépondérante. Quant aux progrès récents des pratiques de lecture enregistrés dans les zones rurales³, ils seraient à mettre au compte de la seule recomposition sociale qu'elles

ont connue au cours des trente dernières années. Cette approche globalisante ne nous semblait pas pouvoir rendre compte de la complexité du « rural », et de la réalité locale.

- 3 Mais cerner la notion de rural constituait une difficulté supplémentaire : le « rural » a toujours été un « espace en creux », où s'engouffrent des fantasmes, des représentations, oscillant entre préjugés négatifs ou idéalisation excessive, qui viennent recouvrir la réalité. Et si cette réalité a toujours été difficile à cerner, elle l'est encore davantage depuis la seconde moitié du siècle, où modernisation plus ou moins intense, urbanisation et évolutions contradictoires se sont conjuguées pour aboutir à une transformation profonde de l'ensemble du territoire rural français, et à sa diversification croissante.
- 4 Le « rural » demeure donc lui-même énigmatique, y compris pour les scientifiques. Le confort de la conception classique du rapport ville/campagne, valable au début des années cinquante et opposant la campagne, « milieu naturel » (mais cultivé) peuplé de paysans en surnombre, réservoir de main-d'œuvre pour la ville définie comme un « milieu technique... lieu d'accumulation des hommes et des capitaux⁴ », est depuis longtemps dépassé. Et le va-et-vient constant des ruralistes entre des conceptions privilégiant une tendance à l'uniformisation des modes de vie urbains et ruraux, ou insistant sur la spécificité de chaque type d'espace, exprime bien la difficulté croissante de parvenir à une définition précise.
- 5 Aussi, plutôt que de privilégier des critères relatifs à la composition sociale (actuellement, même totalement dépourvu de paysans, un espace peut être rural), ou à une « culture rurale » qui serait spécifique, ou de fixer un seuil démographique toujours sujet à caution, nous avons adopté ici une définition minimale, ouverte, du « rural », vu avant tout comme un espace, et fondée sur les critères géographiques et morphologiques objectifs, immédiatement perceptibles, que sont la faible densité démographique, la présence du milieu « naturel », l'éloignement des services et des équipements – et partant, un mode de vie et une relation spécifique au territoire. Par « espace », on entend déjà une « géométrie » – une topographie, une concentration ou une dispersion de l'habitat, une distance aux équipements. Mais aussi, dans une autre acception, une « localité », où s'agencent de façon spécifique des variables économiques, sociales, culturelles, politiques, géographiques.
- 6 Et sans méconnaître l'incidence de la composition socioprofessionnelle ou des caractéristiques démographiques, les chercheurs engagés dans cette étude ont donc posé l'hypothèse d'un effet proprement « spatial » dans la différenciation des pratiques culturelles, et des pratiques de lecture en particulier. Est-ce qu'à l'inégalité sociale ne s'ajouterait pas une inégalité « spatiale », liée au fait de vivre dans ces espaces particuliers, les espaces ruraux, qui se marquerait dans une moindre fréquentation de la lecture ? La distance physique aux équipements, par exemple, n'accentuerait-elle pas la difficulté sociale d'accès aux livres ? Et à vivre dans ces espaces, n'aurait-on pas une approche spécifique de la lecture ?
- 7 Cette hypothèse va dans le sens des propos de Roger Chartier soulignant que « les partages culturels ne s'ordonnent pas obligatoirement selon une grille unique de découpage social, supposée commander l'inégale présence des objets comme la différence des conduites » ; et rappelant qu'au-delà du classement socioprofessionnel, « d'autres principes de différenciation, eux aussi pleinement sociaux, pouvaient rendre raison, avec plus de pertinence, des écarts culturels. Il en va ainsi des appartenances à un sexe ou à une génération, des adhésions religieuses, des solidarités communautaires,

des traditions éducatives ou corporatives, etc⁵. ». Pour nous, il en allait ainsi également des appartenances à un espace singulier, et notamment de l'agencement spécifique, dans cet espace, de ces autres « principes de différenciation sociaux ».

Les traces d'un décalage culturel ?

- 8 L'inégalité spatiale que nous évoquions s'est marquée, des siècles durant, dans un « décalage » entre villes et campagnes dont on peut se demander s'il ne subsiste pas des traces encore aujourd'hui, en dépit des recompositions sociales très rapides qu'ont connues les espaces ruraux.
- 9 Jusqu'à la fin du siècle dernier, à l'exception d'un petit noyau de notables et de quelques colporteurs ou chemineaux qui évoluaient dans des espaces plus larges, l'espace de référence de la plupart des villageois dépassait en effet rarement l'horizon du bourg. Et si à partir du XVIII^e siècle⁶ un grand nombre de villages possédaient une école, la répartition en était très inégale selon les régions, jusqu'au milieu du siècle suivant. Quand il y avait une école pour les jeunes filles, l'enseignement se bornait fréquemment à leur inculquer des notions ménagères. Celui concernant les garçons comportait la lecture, l'écriture et le calcul, mais le temps réservé à l'étude se limitait aux plages laissées libres par les travaux agricoles. En outre, l'école était une arme religieuse : pour lutter contre la Réforme et conforter son influence, l'Église, qui avait l'essentiel du pouvoir de contrôle sur l'enseignement, a durant longtemps limité les exercices de lecture aux livres de piété. Et elle bannissait « les livres de fable, les romans et toutes sortes de livres profanes et ridicules dont on se sert souvent pour commencer à apprendre à lire, de peur que se remplissant la mémoire des choses qu'ils y lisent, ils ne prennent des impressions contraires aux sentiments de religion et de piété qu'on pourrait instituer en ne leur donnant que de bons livres⁷ ». Le Siècle des lumières ne semble pas avoir été plus ouvert à l'instruction des paysans, si on note que Voltaire écrivait à La Chalotais : « Je vous remercie de proscrire l'étude chez les laboureurs. Moi qui cultive la terre, je vous présente requête pour avoir des manœuvres et non des clercs tonsurés. Envoyez-moi des frères ignorantins pour conduire mes charrues et pour les atteler⁸ ! »
- 10 Dans des espaces si enclavés, où le brassage social était très limité, et l'influence du hobereau et du curé généralement pesante, l'ouverture à la culture livresque restait très réduite : même les plus instruits des paysans ne disposaient pour tout imprimé que de livres de piété, et au mieux, en guise de « littérature profane », de la « littérature bleue⁹ » et des almanachs apportés par les colporteurs.
- 11 Cependant, à partir de la Révolution, le principe de l'égalité de l'espace commence à être posé, avec comme première application le découpage de l'espace national en départements. La multiplication des écoles de campagne au cours du XIX^e siècle s'intensifie encore avec les lois « Jules Ferry » de 1881 et 1882, instituant l'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque. Cette réforme a constitué une étape décisive dans la transformation des espaces ruraux, contribuant notamment à la rupture avec les dialectes locaux et à l'apprentissage généralisé du français. Le rôle de l'instituteur laïque a été primordial : certains instituteurs, tel Freinet, ont innové des types d'enseignement adaptés aux écoliers des campagnes. Ils ont également contribué à l'émancipation et à la promotion sociale d'un certain nombre de ruraux parmi les plus doués, tout en donnant un sentiment de dignité à ceux qui, obligés de rester « à la

terre », ont obtenu le « certificat d'études ». Enfin, l'école laïque a pu ouvrir un champ nouveau aux pratiques de lecture des ruraux, contrebalançant parfois l'emprise de l'Église¹⁰ qui continuait à stigmatiser « les mauvais livres », et la « mauvaise presse », objets d'une double censure, diocésaine et romaine, allant jusqu'à s'exercer sur les livres scolaires. Cette implantation de l'école primaire dans l'ensemble des villages français s'est accompagnée d'une multiplication des collèges et lycées dans les petites villes desservant ces campagnes, dont les services d'internat assuraient l'hébergement des élèves venus des campagnes de leur ressort.

- 12 En dépit de la présence forte de l'école primaire, le niveau d'instruction de beaucoup de ruraux, et en particulier des paysans, n'en est pas moins resté très faible jusqu'à une période récente, car le travail des champs a longtemps empiété sur le temps de l'étude, soit en réduisant la scolarité à la période de stricte obligation légale, soit même par l'absentéisme scolaire durant les périodes de plus grande activité agricole. On comprend donc que dans ces conditions, « en 1954, plus du tiers des jeunes paysans sortent de l'école sans avoir obtenu le certificat d'études¹¹ ».
- 13 Notons que de nos jours, les « regroupements scolaires » ont de nouveau rétabli une inégalité des espaces en matière de répartition des établissements : et aux temps réservés aux travaux agricoles qui pénalisaient les écoliers des campagnes d'antan se sont substitués des temps de déplacement, parfois très lourds, qui entraînent à la fois, pour les jeunes ruraux, fatigue et réduction du temps consacré au travail personnel...
- 14 Outre les problèmes liés à la fréquentation scolaire, les habitants des espaces ruraux, jusqu'au milieu de notre siècle, ont dû faire face à un déficit de l'imprimé. Certes, à partir de la fin du siècle dernier, la presse quotidienne a été largement diffusée dans les campagnes, grâce aux services d'abonnement ou aux petits points de vente, et sa lecture s'en est généralisée surtout durant la Grande Guerre, car elle permettait de suivre les nouvelles du front. Mais le livre est resté un objet rare pour les ruraux, les bibliothèques étant essentiellement urbaines, même si les écoles étaient tenues de maintenir un petit fonds de livres à la disposition des élèves et des adultes : la plupart du temps, il ne s'agissait que de quelques ouvrages choisis par l'instituteur et rarement renouvelés, rangés au fond d'une armoire scolaire. Et si quelques expériences pilotes de bibliobus sont apparues à partir de la fin de la Première Guerre mondiale, elles n'ont touché que des zones extrêmement limitées du territoire français.
- 15 Le retard en matière de niveaux de scolarisation et la rareté de l'imprimé au long des siècles ont-ils laissé des traces qui pourraient contribuer à expliquer la moindre pratique de la lecture dans les espaces ruraux ? Serait-ce notamment le cas pour les agriculteurs, par « reproduction » de ce qu'avaient connu les générations antérieures, puisque c'est cette profession qui a rencontré, même dans un passé récent, le plus d'obstacles dans sa fréquentation scolaire ? Mais, fortement représentés dans les espaces ruraux jusque dans les années cinquante, les agriculteurs y sont devenus partout minoritaires (les actifs du secteur primaire ne représentent plus que 17 % des actifs ruraux). Pourtant, leur influence dans la vie des villages reste forte, car si le pouvoir local, dont ils ont longtemps été les détenteurs presque exclusifs, a tendance à leur échapper, ils demeurent souvent nombreux dans les conseils municipaux. Ils ont donc donc pouvoir de décision dans l'implantation des différents équipements – dont éventuellement une bibliothèque. Toutefois, cette influence des agriculteurs au sein des communes débouche-t-elle forcément sur les lourdeurs du passé ? Il ne faut pas oublier en effet que la modernisation à marche forcée et l'internationalisation des marchés ont

radicalement modifié les professions agricoles. Et quelle que soit leur place dans la hiérarchie professionnelle, tous les agriculteurs ont des relations croissantes avec le monde urbain. La perception de l'espace s'est modifiée et élargie, pour les producteurs les plus intégrés au modèle dominant de l'économie mondiale, comme pour ceux qui se consacrent à des productions « locales », certes puisées aux sources de la tradition, mais s'ouvrant à des marchés plus amples, nationaux ou internationaux.

- 16 Cette mutation de l'agriculture suppose aussi que tous les paysans fréquentent les supports écrits de l'information. À l'approche empirique acquise au contact permanent avec le milieu s'ajoute maintenant une approche spéculative, aidée par des lectures techniques et économiques et par un recours croissant à l'informatique. Ces lectures professionnelles concernent également les femmes, car leurs activités au sein des exploitations sont de plus en plus spécifiques et qualifiées (elles ont souvent la responsabilité de la gestion).
- 17 De fait, on constate que les agriculteurs ont participé à la progression des taux enregistrés dans les pratiques de lecture en milieu rural au cours des deux dernières décennies¹².

La transformation des sociétés rurales tend-elle à atténuer « le différentiel culturel ville/campagne » ?

- 18 Mais au vu des profonds changements dont les sociétés rurales ont été le théâtre au cours des trois dernières décennies, qui ont entraîné des modifications importantes dans leurs rapports à l'espace, dans leurs modes de vie et leurs habitudes de consommation, de plus en plus proches, à première vue, des « modèles urbains », on peut se demander quelle peut être la part des héritages. Ne va-t-on pas vers une uniformisation des modes de vie, et, partant, des pratiques culturelles, sur l'ensemble du territoire ?
- 19 En effet, par suite de leur recomposition sociale récente, les communes rurales abritent actuellement des populations qui, par leur activité professionnelle, sont en contact quotidien avec le milieu urbain. Dans la plupart de ces communes réside une population active majoritairement composée d'employés, d'ouvriers et de cadres moyens (en 1990, 74 % des ruraux actifs sont des salariés¹³), dont une proportion croissante de femmes ; parmi elles, beaucoup d'épouses d'agriculteurs exercent une activité professionnelle non agricole, et souvent urbaine, exigeant parfois une qualification assez poussée¹⁴.
- 20 Les communes rurales, outre cette population active, comptent un fort pourcentage de retraités (41 % de la population rurale ; soit 11 % de retraités agricoles et 30 % de retraités autres qu'agricoles¹⁵). Ces derniers ne sont pas tous d'origine rurale, beaucoup ont été des urbains, de naissance ou du moins durant leur vie active.
- 21 De telles transformations ont abouti à de nouvelles formes de brassage social, car les liens de sociabilité restent plus étroits en campagne qu'en ville : 82 % des ruraux fréquentent leur voisinage contre seulement 68 % des Parisiens, et, parmi les ruraux, neuf agriculteurs sur dix déclarent être en relation avec la quasi-totalité des habitants de leur village¹⁶. Ce brassage s'accompagne d'un mode de vie commun, résultant du mode d'utilisation de l'espace et des distances d'accès aux services : « Il n'y a pas de catégories sociales dominantes dans l'espace rural : tous les cadres, ouvriers, jeunes et

retraités vivant sur un même lieu ne sont pas nécessairement unis par leurs rapports de production, tous le sont par leurs modes de vie. Et c'est ainsi que les rapports entre groupes sociaux eux-mêmes évoluent¹⁷. »

- 22 En outre, les contacts avec la ville sont largement facilités grâce à la forte motorisation des ruraux (33 % des ménages ruraux possèdent deux voitures contre seulement 22 % des ménages urbains¹⁸). En effet, les plus petites localités ne disposent d'aucun service à l'intérieur même de leur espace administratif, mais toutes sont desservies par un centre urbain, plus ou moins distant, plus ou moins important suivant les types d'espace. Les plus modestes de ces centres assurent les besoins commerciaux et sanitaires de la population environnante et fournissent aussi au moins quelques services culturels et de loisirs, dont généralement une bibliothèque, municipale ou à statut privé.
- 23 Car après une longue période de stagnation, l'implantation de bibliothèques municipales dans les petites localités s'est accélérée, notamment durant la décennie quatre-vingt. La multiplication de ces bibliothèques a été favorisée en particulier par les lois de décentralisation qui ont permis souvent aux bibliothèques départementales de prêt de bénéficier de crédits plus importants. De surcroît, beaucoup de petits villages dépourvus de commerces bénéficient maintenant d'une desserte des bibliobus de ces BDP¹⁹ qui fournissent aux habitants des prêts directs ou un service de dépôt de livres en mairie et/ou dans un établissement scolaire. La vie associative, très active dans les campagnes, a également contribué à l'installation de structures de prêt.
- 24 Enfin, l'acquisition de bibliothèques personnelles a été largement facilitée, tant par l'existence des clubs du livre, notamment France Loisirs, que par la diffusion de masse de livres bon marché, disponibles sur les rayons des supermarchés auxquels recourent beaucoup de ruraux.
- 25 Les facilités de contacts permanents avec la ville et une meilleure répartition de l'offre de lecture sont-elles suffisantes pour résorber les inégalités spatiales et le « décalage » dans les pratiques de lecture ? Car la motorisation ne gomme pas totalement les distances... Même non motivés, les citadins rencontrent des opportunités culturelles dans leur horizon familial. Pour les ruraux, cela suppose toujours une démarche active.
- 26 Or les difficultés pour approcher les livres ne sont pas seulement liées à la distance physique. Des siècles de repli des campagnes et d'indifférence intéressée (la phrase de Voltaire citée plus haut en est l'illustration), voire de mépris des citadins « cultivés » à l'égard de l'instruction des couches paysannes, ont contribué à l'image dévalorisante du mot « paysan ». Certes, il y a eu, au cours du dernier siècle, de courtes périodes de réhabilitation de cette image en termes de valeurs morales, plus qu'en termes de savoir « intellectuel ». Mais le mépris et la méconnaissance l'ayant le plus souvent emporté, beaucoup de personnes d'origine rurale se trouvent encore déchirées entre sentiment d'infériorité et réaction de fierté à l'égard d'un monde urbain qui tend à les discriminer – et notamment du symbole du pouvoir central, Paris.
- 27 Pourtant les mutations structurelles des campagnes des quarante dernières années se sont également répercutées dans le domaine culturel : la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans, les contacts permanents avec des populations urbaines et étrangères, consécutifs en particulier aux migrations de vacances, la pénétration généralisée des grands médias dans les villages, font qu'en matière de savoir académique et d'accès à la communication de masse, les ruraux tendent à « rattraper » rapidement les urbains. Et à cet égard les mouvements ruraux du type de la Jeunesse agricole chrétienne (JAC) et

les intermédiaires culturels, issus des couches moyennes intellectuelles, ont peut-être joué un rôle essentiel, en favorisant la passerelle entre la diffusion de la culture dominante et une revalorisation des cultures traditionnelles locales.

- 28 En dépit de leurs multiples évolutions, il semble que les sociétés rurales françaises conservent souvent des valeurs propres : sociabilité, place encore importante des liens familiaux et parfois des valeurs religieuses, du travail, des dons et des échanges dans la vie économique locale. Et ces valeurs ont peut-être des effets qui se marquent dans les pratiques de lecture. Mais un dernier trait caractérise très fortement ces espaces : leur extrême diversité.

Une mosaïque de pays, des pratiques différenciées ?

- 29 Les données quantitatives des enquêtes sur les pratiques culturelles des Français laissent aussi de grandes interrogations, car, comme l'observe Pierre Moulinier, « ces enquêtes par sondage définissent par ailleurs un *homo ruralis* abstrait, indépendant de la géographie et des modes de vie. Les catégories de l'Insee appliquées à ces sondages (moins de 2 000 habitants agglomérés) ne permettent évidemment pas de rendre compte de la diversité des terroirs français et du rapport à la culture que celle-ci implique²⁰ ».
- 30 C'est qu'en effet, il n'existe pas « une France rurale » soumise aux mécanismes déterministes de sa composition sociale, mais une mosaïque de sociétés rurales, au sein desquelles les facteurs géographiques – dispersion ou regroupement de l'habitat, distance aux équipements – et historiques – intensité et nature des pratiques culturelles locales ou régionales – jouent un rôle déterminant dans les modes de vie. Et on peut se demander si les frontières régionales délimitant des modèles culturels distincts hérités du passé ne prennent pas le pas sur les facteurs sociaux *stricto sensu*. Les nombreuses zones de l'espace français désignées sous le terme de « pays » dans une acception locale, « pays bigouden » en Bretagne, « pays de Caux » en Normandie, ne restent-elles pas de fortes entités sur le plan humain et culturel ? Au sein d'une telle diversité, pourquoi les communautés villageoises, souvent si attachées à leurs particularités, adopteraient-elles une attitude uniforme à l'égard de la lecture ?
- 31 De surcroît, la recomposition sociale récente s'est traduite dans des dynamiques diverses au sein de l'espace rural français : si certaines régions se trouvent en voie de dépeuplement et d'abandon, 60 % des communes rurales ont enregistré des gains démographiques depuis une quinzaine d'années. Ces espaces ruraux en croissance présentent des caractères différents, selon qu'il s'agit d'espaces périurbains vivant fortement dans l'orbite d'une ville importante, ou simplement des « campagnes vivantes », comme les dénomme Bernard Kayser. Ces dynamiques sociospatiales très contrastées se traduisent-elles dans des formes différentes d'approches de la lecture ?

« Des chiffres et des lettres » : méthodes

- 32 Les questions posées appelaient une perspective pluridisciplinaire et comparative, combinant, à l'échelle du « local », méthodes quantitatives et qualitatives.
- 33 Seule une approche pluridisciplinaire rendait possible la prise en considération des multiples variables caractérisant chaque site – types d'espace, dynamiques culturelles

propres, compositions sociales, modes de vie et mentalités, forgés à la fois grâce à la diversité des expériences passées et d'évolutions récentes différenciées. La recherche a donc été effectuée par des chercheurs formés non seulement à la géographie, mais également à la sociologie, à l'ethnologie et à la psychanalyse et ayant en commun une expérience de travail à deux échelles, locale et nationale.

- 34 Le recours simultané aux méthodes quantitatives et qualitatives devait permettre de disposer d'outils statistiques pour apprécier l'inégale fréquentation de l'imprimé, et tenter de mettre en résonance variables sociologiques et différences spatiales et culturelles. Il devait également permettre de repérer des écarts ou des similitudes dans les pratiques, les usages, les manières de lire, les représentations ou modèles de la lecture, les stratégies et modalités de l'appropriation de l'imprimé, et les réseaux et formes de sociabilité qui lui étaient liés.
- 35 La problématique a présidé aussi au choix des terrains. Dans un premier temps, nous souhaitions pouvoir procéder à l'analyse comparée de localités présentant des compositions sociales très proches, et des caractéristiques spatiales et/ou culturelles différenciées, et à l'inverse, des caractéristiques spatiales et/ou culturelles proches et des compositions sociales différenciées. Une telle démarche, sous cette forme, s'est vite avérée inappropriée : le nombre élevé de variables qui se combinent pour composer des « types » de configuration sociale, ou des « types » d'espace, aurait requis, pour les mettre en résonance terme à terme, une démultiplication des sites étudiés. De surcroît, l'impossibilité de disposer, au moment de l'enquête, pour les communes de petite taille, de données détaillées sur la composition socioprofessionnelle des populations – données seulement disponibles au niveau cantonal – nous a conduits à adopter des principes de choix un peu différents.
- 36 Nous avons donc privilégié certaines variables – comme la proportion des actifs agricoles, et la proportion d'actifs récemment arrivés dans la commune, deux indicateurs des principaux changements de la France rurale actuelle – pour sélectionner des communes aux compositions sociales proches, en faisant varier les contextes géographiques et culturels. Inversement, nous avons retenu des communes présentant des compositions sociales différentes, situées dans un même type d'espace (rural de faible densité/périurbain, ou milieu marin/milieu agricole). Six communes rurales – ou groupes de communes – ont ainsi été retenues, dans six « pays » – pays bigouden, pays de Caux, Puisaye, Tonnerrois, Biterrois viticole, Baronnie (cf. fin de ce chapitre).
- 37 Un important travail de terrain a été effectué, qui a permis, sur l'ensemble des six sites étudiés, la collecte d'environ cinq cents questionnaires fermés, et la réalisation d'une cinquantaine d'entretiens approfondis auprès de personnes présentant des caractéristiques sociodémographiques et des rapports à la lecture très différenciés. Dans chaque région, ils ont été complétés par des entretiens auprès de professionnels du livre, de responsables des pouvoirs locaux, d'animateurs associatifs, ainsi que de personnes suffisamment âgées pour avoir conservé la « mémoire » du lieu.
- 38 Six terrains d'enquête, dans six « pays » fortement différenciés, la prise en considération de nombreuses variables et de leur agencement complexe, un lourd traitement statistique ; des analyses d'entretiens souvent longs : c'est dire l'ampleur de cette étude « exploratoire », et l'importance des matériaux recueillis. Cet ouvrage s'attache à présenter les principales tendances mises en évidence par une première exploitation des données statistiques rassemblées, et une première « lecture » des

entretiens, et à dégager des pistes de recherche qui appellent, selon nous, des approfondissements.

- 39 Il se décompose en deux parties. Dans la première sont analysées l'intensité des pratiques de lecture dans les différents sites étudiés, et les principales formes qu'elles revêtent : à ce niveau, c'est surtout la différenciation de ces pratiques en fonction des singularités locales qui est sensible. Dans la seconde, on tente d'approcher « ce que signifie lire pour un rural », et d'identifier différents modèles sous-jacents aux façons de lire de ceux que nous avons rencontrés : et ce sont alors plus des usages partagés qui se font entendre d'un site à l'autre.

Les sites de la recherche

- 40 En pays bigouden, dans la Bretagne du Sud, a été retenue la commune de Plobannalec-Lesconil, divisée en deux secteurs contrastés : un secteur sur le littoral, le petit port de pêche de Lesconil, et, distant de 3,5 kilomètres du premier, un secteur tourné vers les terres, le chef-lieu de la commune, Plobannalec. Outre le contraste milieu marin/milieu agricole, les deux parties de cette localité se différencient par la répartition de leurs habitants : le secteur littoral est densément peuplé, au sein d'un habitat de type lotissement, alors que le secteur nord se caractérise par un peuplement plus dispersé, réparti en écarts ou en petits hameaux. Par suite d'une forte concentration de l'activité agricole au cours des dernières décennies, il ne subsiste que quelques grosses fermes pratiquant la culture des céréales et l'élevage bovin. Dans les petites fermes d'autrefois vivent des retraités dont les enfants se sont souvent dirigés vers les métiers de la mer, plus lucratifs et en plein essor durant les années 1950-1960. Mais depuis une dizaine d'années, la pêche se trouve confrontée à un certain nombre de difficultés. Cependant, dans cette zone en lisière d'un littoral pittoresque alternant

les rochers et les plages de sable, le tourisme est florissant, aussi la commune compte-t-elle plusieurs centres de vacances et beaucoup de gîtes ruraux.

- 41 Le deuxième terrain, situé en Normandie, dans le pays de Caux, regroupe cinq villages localisés à une quarantaine de kilomètres de Rouen ; quatre d'entre eux (Auzouville-sur-Saône, Saône-Saint-Just, Biville-la-Rivière, Rainfreville) s'égrènent dans un fond de vallée assez étroit, tandis que le cinquième, Gonnetot, est un village regroupé sur le plateau dominant la vallée. L'habitat de cette région normande est fortement typé : « masures » en torchis et traverses de bois ou maisons de briques au toit d'ardoises, les unes et les autres au milieu d'herbages cernés par des talus plantés d'arbres. Les nombreux ouvriers agricoles qui, il y a moins de vingt ans, représentaient une part importante de la population, ont cédé la place à des employés du tertiaire, mais certains villages ont gardé une proportion encore notable d'agriculteurs. Nombre d'entre eux sont d'origine belge, leurs parents ayant reçu des aides pour venir s'installer sur des fermes laissées vacantes par des agriculteurs cachois tués au cours de la Première Guerre mondiale. L'agriculture, pratiquée sur le plateau, est consacrée aux cultures industrielles, betterave et lin, ainsi qu'aux céréales, tandis que les prés de fond de vallée sont affectés à l'élevage des vaches et des moutons ; des bois recouvrent les versants. Situés au cœur d'une région en crise, où la natalité a été très forte jusqu'à une époque récente, où les niveaux de formation sont bas, ces villages abritent un nombre important de chômeurs. Aussi les niveaux de vie de la population sont-ils restés faibles. Mais la beauté des paysages et la proximité du port de Dieppe, situé à une vingtaine de kilomètres, avec son terminal de liaisons transmanche, assurent une activité touristique de week-end et de vacances assez intense, ce qui a apporté des compléments de ressources à un certain nombre d'agriculteurs grâce à la reconversion en gîtes ruraux et chambres d'hôtes des vastes bâtiments des fermes traditionnelles.
- 42 Dans l'Yonne, département bourguignon constituant une zone de transition entre la région parisienne et les pays de Saône et du Rhône, ont été sélectionnés deux groupes de villages :
- 43 Le premier, situé à la frontière de la Puisaye, dans le canton de Toucy, à dix-sept kilomètres à l'ouest de la ville d'Auxerre, chef-lieu du département, est composé de deux villages contigus, Égleny et Beauvoir. Leur habitat, relativement groupé, s'étale en araignée au long des axes routiers, au milieu d'un large paysage de collines plantées d'une mosaïque de cultures de céréales et d'oléagineux. Ces deux villages ont des dynamiques différentes : Égleny a perdu en trente ans tous les commerces d'autrefois, et aurait même vu disparaître son café si la mairie ne s'était attachée à son maintien. C'est surtout un village de retraités, autochtones ou anciens employés ou ouvriers venus de la région parisienne. Toutefois, un petit lotissement récent a fourni au village l'apport de quelques ménages plus jeunes d'employés et d'ouvriers travaillant à Auxerre. Beauvoir, au contraire, dont la ruralité était beaucoup plus prononcée il y a trente ans, s'est, depuis les années soixante-dix, agrandi d'un très important lotissement où vivent des employés, des ouvriers et quelques cadres travaillant à Auxerre. Beauvoir fonctionne donc comme un espace périurbain du chef-lieu de département. L'activité agricole, dans les deux villages, s'est concentrée ; et les petites parcelles dispersées, tenues par de petits propriétaires exploitants, ont cédé la place à quelques exploitations fortement mécanisées s'étendant sur de vastes surfaces remembrées. Dans ces villages à l'écart du tourisme, la proximité de la région

parisienne se manifeste cependant par un nombre important de résidences secondaires.

- 44 ¶ Le second terrain choisi dans le département de l'Yonne, à une quarantaine de kilomètres au sud-est d'Auxerre, entre les villes de Tonnerre au nord et Avallon au sud, est constitué de cinq communes, Annay-sur-Serein, Censy, Moulins-en-Tonnerrois, Fresnes et Grimault, situés autour du village de Noyers. Cette partie de l'Yonne est une zone de faibles densités démographiques dont la population se répartit en très petits villages situés dans un paysage de plateaux, et où les cultures de céréales alternent avec des bois ; outre la céréaliculture, cette zone de l'Yonne pratique l'élevage bovin. Les agriculteurs y sont encore nombreux, ainsi que les retraités – anciens agriculteurs, mais aussi anciens cadres venus de la région parisienne ; enfin, la proximité de Noyers, village touristique, a attiré quelques artistes.
- 45 Les deux derniers terrains ont été choisis dans le Sud de la France.
- 46 ¶ L'un, Pinet, est un village viticole situé dans un paysage de coteaux jouxtant la plaine du Languedoc, non loin de l'étang de Thau. Dans une région en crise, ce village s'est assuré une relative prospérité, en jouant la carte de l'amélioration qualitative et des appellations d'origine. La moitié des actifs trouvent à s'employer sur place. Parmi ceux-ci, une fraction notable se consacre encore à la viticulture : propriétaires d'exploitations de dimensions petites ou moyennes, ces vigneron sont pour la plupart descendants d'anciens journaliers, fréquemment d'origine espagnole, qui ont connu une ascension récente. Le village abrite une population composée pour une large part de parentèles où les liens sont restés forts. Dans son ensemble, la structure sociale pinétoise ne présente pas d'écarts très importants, et le brassage social y est fréquent.
- 47 ¶ Enfin, au cœur des Baronnies, dans les Alpes du Sud, dans un paysage de moyenne montagne où les densités démographiques sont faibles, ont été retenus sept villages : Bénivay-Ollon, Beauvoisin, La Penne-sur-l'Ouvèze, Propiac, Rochebrune sont de très petites unités communales à l'habitat agrippé à des pentes abruptes, parfois villages de « bout du monde ». Pierrelongue, bien qu'enserré entre rivière et montagne, se trouve désenclavé par sa position en bordure de la route reliant la montagne à la vallée, et Mérindol-les-Oliviers, le plus important des six, s'ouvre sur un vaste horizon de collines. Le relief de cette zone en a fait de tout temps un lieu de refuge. Son activité principale reste l'agriculture, assez peu mécanisée en raison de la topographie : les petits propriétaires pratiquent des cultures méditerranéennes, notamment fruits à noyaux et vigne, mais doivent peu à peu renoncer à deux cultures jusqu'alors dominantes, l'olivier et le tilleul, actuellement en crise. La beauté de la région et son soleil estival permettent également à certains de ces agriculteurs de miser sur le tourisme en ouvrant de nombreux gîtes ruraux. Elle a en outre attiré un certain nombre de retraités urbains issus de catégories sociales aisées.

NOTES

1. Pierre Moulinier, « L'évolution des pratiques culturelles des ruraux », *Cosmopolitiques*, numéro spécial, juin 1990. Actes du colloque « Mutations du monde rural, mutations de la société et de la culture », Albi, 10-11 mars 1990, p. 134.
2. *Nouvelle enquête sur les pratiques culturelles des Français en 1989*, Paris, ministère de la Culture/La Documentation française, 1990.
3. Entre 1973 et 1988, on observe une progression sensible de la lecture de livres à deux extrêmes : elle concerne les communes rurales (où le taux de lecteurs de livres est passé de 52 à 65 %) et petites agglomérations de moins de 20 000 habitants d'une part, Paris et son agglomération d'autre part, tandis que les autres types d'espaces urbains sont en régression ou en stagnation.
4. Cf. Nicole Mathieu, « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Des années cinquante aux années quatre-vingt », *Économie rurale*, 197, mai-juin 1990, p. 35-41.
5. Roger Chartier, *L'Ordre des livres*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992, p. 19.
6. Cf. Roger Chartier, Marie-Madeleine Compère et Dominique Julia, *L'Éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Sedes, 1976 ; François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Minuit, 1977.
7. Cité in Roger Chartier et al., *L'Éducation en France*, op. cit., p. 11.
8. Cité par Emmanuel Le Roy Ladurie, in Georges Duby et Armand Wallon (dir.), *Histoire de la France rurale*, Paris, Seuil, t. 2, 1975-1976, p. 533.
9. Cf. Geneviève Bollème, *La Bibliothèque bleue, la littérature populaire du XIV^e au XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1971.
10. Même si les discours de l'Église et de l'école sur la lecture se rejoignaient souvent... Cf. à ce sujet Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture : 1880-1980*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1989.
11. Cf. Annie Moulin, *Les Paysans dans la société française. De la Révolution à nos jours*, Paris, Seuil, 1988, coll. « Points », mise à jour 1992, p. 209.
12. Le taux de lecteurs chez les agriculteurs est passé de 46 % en 1973 à 52 % en 1988.
13. Cf. Bernard Kayser (dir.), « Des campagnes vivantes », in *Naissance de nouvelles campagnes*, Paris, Datar/Éditions de l'Aube, 1993, p. 12.
14. Cf. Jean-Paul Laborie, « Les petites villes, chance de l'espace rural », in Bernard Kayser (dir.), *Naissance de nouvelles campagnes*, op. cit.
15. Cf. Jean-Claude Bontron, « La reprise démographique confirmée », in Bernard Kayser (dir.), *Naissance de nouvelles campagnes*, op. cit., fig. 5, p. 28.
16. Bernard Kayser, « Les pratiques culturelles des ruraux », in *Aujourd'hui la culture du monde rural. De l'ivraie à l'ivresse*, deuxième université rurale de Vaison-la-Romaine, université de Toulouse-le-Mirail, 1987, p. 27-28.
17. Monique Rebillet et Chantal Veleine, « Flagrant délit de braconnage culturel sur les territoires ruraux », in *Aujourd'hui la culture du monde rural*, op. cit.
18. Jean-Claude Bontron, « Les pratiques culturelles des ruraux », art. cit., p. 33.
19. Sur l'implantation des BDP dans l'espace rural français, cf. notamment Bertrand Calenge, « Les bibliothèques centrales de prêt : naissance de la lecture publique rurale », in Martine Poulain (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises*, Paris, Promodis/Cercle de la librairie, t. IV, 1992.
20. Pierre Moulinier, « L'évolution des pratiques culturelles des ruraux », art. cit., p. 135.

Première partie. Lire ou ne pas lire : la force des singularités locales

Chapitre I. Lecture et pays

- 1 Un des enseignements de cette recherche, le plus manifeste de prime abord, confirmé par les analyses statistiques comme par les entretiens, c'est la force des singularités locales. Chacun des sites étudiés a des pratiques de lecture qui lui sont spécifiques, à la fois dans leur intensité et dans leurs formes. Et seule l'analyse de l'agencement complexe des nombreuses variables qui caractérisent chaque espace peut rendre compte des différences relevées d'un site à l'autre. Certes, facteurs sociologiques ou géographiques ont pu avoir leur part dans cette diversité des pratiques de lecture selon les lieux. Mais l'étude réalisée met en évidence l'importance des modèles culturels hérités propres à chaque espace local, qui peuvent prendre le pas sur les compositions socioprofessionnelles ou la topographie. Ce n'est pas forcément dans les zones où il y a le moins d'agriculteurs, dans celles où la population est la plus diplômée ou celles où les conditions physiques semblent faciliter une plus grande ouverture sur les espaces extérieurs, que l'on trouve la plus forte proportion de lecteurs. En outre, l'impulsion donnée par des animateurs, d'origine souvent extérieure aux espaces considérés, s'avère décisive dans la réactivation de ces héritages et l'intensité des pratiques de lecture. C'est ainsi la conjonction d'une tradition culturelle séculaire et d'initiatives récentes originales en faveur de la lecture qui permet de rendre compte, dans certains sites, d'une fréquentation du livre particulièrement assidue.

L'accueil fait à l'enquête et les singularités locales

- 2 Dès le stade du travail de terrain, au vu de l'accueil fait aux enquêteurs, il était possible de pressentir la singularité de chaque « pays » dans le rapport à la lecture de ses habitants. Égleny-Beauvoir dans l'Yonne et Pinet dans l'Hérault sont les villages où les réponses aux questionnaires ont été les moins nombreuses. À Égleny, les habitants, dont certains sont des retraités venus de la région parisienne, donc des urbains en principe familiarisés avec la présence d'équipements culturels, ont dans un premier temps accepté de recevoir les questionnaires. Beaucoup ont nettement refusé de les rendre ou allégué le manque de temps pour ne pas les remplir ; quelques-uns ont même fait part de leur hostilité à l'enquête. À Pinet, l'accueil a été chaleureux, et l'introduction dans le village grandement facilitée par une personne exerçant une profession libérale qui en était originaire. Mais plus du tiers des questionnaires déposés

n'a pu être récupéré, en particulier ceux distribués à des jeunes de moins de 30 ans – qui disaient ouvertement leur peu d'intérêt pour la lecture. Dans les Baronnie, tous les questionnaires n'ont pas été remplis, car la période d'été durant laquelle a été menée l'enquête était une période d'activité agricole intense. Cependant l'accueil a été généralement cordial, en dépit de certaines réticences dues à la « pudeur » qui doit entourer « la pratique intime qu'est la lecture ». La méfiance renommée des Cauchois vis-à-vis du « horsain¹ » s'est manifestée dès la distribution des questionnaires, souvent refusés avant même d'en avoir pris connaissance. Il a fallu alors se faire accompagner par un habitant. Si à Plobannalec-Lesconil, la tâche n'a pas non plus été facile, la méfiance, moins marquée qu'en pays de Caux, n'a pas nécessité d'avoir recours systématiquement à une personne connue de la population. Toutefois, dans ces deux dernières régions, les gens qui acceptaient de jouer le jeu ont généralement rendu les questionnaires remplis. Enfin, dans les villages entourant Noyers, la tâche a été très facilitée grâce au prestige de la bibliothécaire bénévole locale.

À même catégorie sociale, des pratiques différentes selon les espaces

- 3 Les impressions ressenties lors de la réalisation de l'enquête ont été confirmées par le dépouillement des questionnaires : la lecture des tableaux statistiques figurant en annexe révèle la singularité propre à chaque espace. À catégorie socioprofessionnelle identique, les pratiques de lecture diffèrent selon les sites, comme le montre le tableau où figure le nombre de livres lus pour les catégories les plus représentées dans la population enquêtée².
- 4 • Ces différences locales sont assez significatives pour les actifs du secteur primaire. Les *agriculteurs* de la Drôme et du canton de Noyers sont les plus nombreux à fréquenter le livre. Mais si dans la Drôme, le taux des « faibles » lecteurs (un à neuf livres par an) est presque le double de la moyenne nationale, en revanche les « moyens » et « forts » lecteurs (plus de dix livres) sont proportionnellement plus nombreux dans la région tonnerroise.
- 5 Dans l'Hérault, les agriculteurs pratiquent la lecture de façon contrastée : la proportion de faibles lecteurs est importante, mais le taux de « forts » lecteurs (plus de vingt-cinq livres) y est très largement supérieur à la moyenne nationale qui est de 4 %. Certes, il ne faut pas perdre de vue que dans cette région, ce sont la plupart du temps des personnes intéressées par la lecture qui ont répondu à l'enquête, ce qui en « tempère » les résultats. Mais faut-il lier aussi capacité de modernisation de certains viticulteurs de ce village et lecture ? Et peut-être rapprocher ce résultat du taux relativement élevé d'agriculteurs forts lecteurs de la région de Noyers, autrefois viticole ? Les régions viticoles auraient-elles des traditions de lecture plus ancrées que les régions céréalières³ ?
- 6 Pays de Caux et surtout Bretagne sont les régions où les agriculteurs lisent le moins. En pays de Caux, ce sont généralement des agriculteurs d'origine belge qui relèvent la moyenne. Mais la Bretagne, par rapport aux autres terrains, présente l'originalité d'abriter une catégorie non représentée dans les autres sites : les marins. Alors que les agriculteurs sont peu lecteurs, les marins au contraire sont lecteurs de livres : plus de 40 % en lisent plus de dix par an, ce qui les situe très au-dessus de la moyenne nationale

des actifs du secteur primaire. Il semble que les « temps morts » laissés par le métier soient occupés par la lecture : à en croire les marins que nous avons rencontrés, « les livres entraient dans leur bagage de bord ».

- 7 • Ce sont les Bigoudens et les Tonnerrois qui, dans la catégorie des *employés*, enregistrent les plus forts taux de lecteurs de livres, mais les employés bourguignons l'emportent en intensité sur les Bretons : près du tiers d'entre eux lisent plus de vingt-cinq livres par an (la moyenne nationale étant de 16 %).
- 8 L'Hérault présente les mêmes caractères extrêmes que pour les agriculteurs : le taux des non-réponses – qui dans les faits a été assimilé à la catégorie des non-lecteurs de livres, étant donné la formulation du questionnaire – est deux fois supérieur à la moyenne nationale. En revanche, le taux des forts lecteurs y est, après Noyers, le plus élevé de tous les sites de l'enquête. Il faut toujours resituer ces résultats dans la perspective du faible nombre de réponses au questionnaire sur ce site. Quant aux employés du côté puyaudin de l'Yonne et de Seine-Maritime, ils lisent assez peu : en pays de Caux, ce sont les enfants des ouvriers agricoles, non familiers du livre, qui ont trouvé des emplois peu qualifiés dans le secteur tertiaire⁴.
- 9 • Dans les Baronnie et à Égleny-Beauvoir, les personnes *sans profession* (pour la plupart des femmes au foyer) lisent beaucoup plus que la moyenne nationale. Mais sur le second site, les effectifs sont si faibles qu'il paraît difficile d'en tirer une conclusion.
- 10 • Enfin, à Noyers, les *retraités* lecteurs sont beaucoup plus représentés qu'au niveau national ou que sur les autres sites : il s'agit souvent de retraités ayant un niveau de formation assez élevé, et la présence de la bibliothèque de Noyers ne peut être qu'un facteur incitatif supplémentaire à leurs pratiques de lecture.

Il est des villages où les hommes lisent plus que les femmes...

- 11 Les espaces étudiés se singularisent aussi par l'inégale fréquentation du livre selon les sexes. La plupart du temps, les femmes lisent plus que les hommes, à tous les niveaux de formation scolaire : on retrouve alors les grandes tendances apparues lors de la dernière enquête sur les pratiques culturelles des Français⁵.
- 12 Mais les résultats des enquêtes menées dans le cadre de la présente recherche font aussi apparaître des différences sensibles selon les sites étudiés⁶. C'est parmi les personnes qui n'ont pas dépassé le certificat d'études primaires (CEP) que les distorsions entre les résultats nationaux et ceux recueillis sur les terrains de l'enquête sont les plus manifestes. En effet, à ce niveau, dans trois des sites, les hommes se révèlent plus forts lecteurs que les femmes : le Finistère, et surtout les Baronnie et le pays de Caux. Dans ce dernier cas, les femmes n'ayant pas même atteint le CEP y sont plus nombreuses que les hommes. En ce qui concerne les Baronnie, seul un approfondissement de l'histoire sociale de la région pourrait peut-être fournir un facteur d'explication. Enfin, le même phénomène apparaît en pays bigouden, mais l'écart entre hommes et femmes est beaucoup plus faible. Simple hasard de l'enquête, ou effet de l'importance des effectifs de marins-pêcheurs, plus forts lecteurs ?
- 13 Pour celles et ceux ayant atteint le brevet d'études du premier cycle (BEPC), les résultats se rapprochent de la norme nationale sur quatre sites. C'est seulement en

Bretagne qu'hommes et femmes se retrouvent à égalité. Et c'est sur le seul site de Noyers que les hommes sont légèrement plus forts lecteurs que les femmes.

- 14 Chez les titulaires du baccalauréat, la faiblesse de l'intensité des pratiques de lecture, tant pour les hommes que pour les femmes, est surprenante. Seules les diplômées du pays bigouden, suivies par celles de Noyers, sont de moyennes ou fortes lectrices. À partir des études supérieures, les tendances observées se distinguent peu des moyennes nationales.
- 15 L'ensemble des données de l'enquête confirme l'importance de ces différences locales, qui doivent être confrontées, pour les expliquer, à l'histoire propre de chaque localité, replacée dans l'histoire de la province d'appartenance, et aux modalités de la vie de relations, passée et présente. Encore ne faut-il pas perdre de vue qu'il s'agit d'une étude portant sur des espaces restreints, qui peuvent présenter de fortes singularités par rapport au contexte régional et même départemental dans lequel ils se situent.

Deux villages en Puisaye : l'effet de la recomposition sociale

- 16 C'est à Égleny-Beauvoir, dans l'Yonne, que semble davantage jouer l'effet de la recomposition sociale. Si les agriculteurs en activité y sont peu représentés, en revanche ces deux villages abritent une forte proportion de retraités. Parmi eux, beaucoup sont d'anciens agriculteurs ou des personnes ayant exercé des professions peu qualifiées. Les ouvriers y sont aussi plus nombreux que sur les autres sites : au total, des catégories sociales peu lectrices, si l'on se réfère à l'enquête sur les pratiques culturelles des Français. De fait, dans ces deux villages, la lecture tient une faible place, à en juger non seulement par l'importance des non-réponses à l'enquête (dont tout fait présumer qu'elle tient à un manque d'intérêt pour cette pratique culturelle), mais également par les résultats statistiques. En effet, la majorité de ceux qui déclarent lire des livres en lisent moins de dix par an ; et les retraités anciens urbains se trouvent généralement parmi ces faibles lecteurs. Quant aux lecteurs de dix livres par an et plus, ce sont généralement des actifs de moins de cinquante ans. Cependant, les quelques gros lecteurs de plus de vingt-cinq livres par an ne sont pas tous titulaires de diplômes supérieurs. Mais l'enquête révèle aussi le succès du quotidien régional, l'*Yonne républicaine*, lu par la majorité des habitants qui le reçoivent par abonnement.
- 17 Donc, la composition sociale de cette zone de l'Yonne contribue à expliquer la faiblesse des pratiques de lecture. Le prix du foncier, dans ces villages où l'exode rural a été très fort, laissant vacantes beaucoup de grandes maisons anciennes, ainsi que la proximité de la région parisienne, ont sans doute favorisé l'installation d'anciens Franciliens à la retraite issus de catégories sociales modestes. Jardinage et rénovation des maisons constituent souvent l'essentiel de leurs activités de loisirs, et la lecture y tient peu de place, sauf à consulter des magazines pratiques leur fournissant des « modes d'emploi » pour leurs activités de bricolage. D'autre part, les réseaux de sociabilité sont de type cloisonné, sans grande ouverture sur des échanges culturels. Les agriculteurs et retraités natifs du pays se reçoivent entre eux ; les actifs des nouveaux lotissements sont surtout tournés vers Auxerre ; quant aux retraités anciens urbains, ils vivent généralement assez à l'écart de la communauté villageoise. Il s'est bien créé récemment

dans chacun des villages des associations dites « culturelles », mais le contenu en est précaire.

- 18 Chaque village dispose d'un dépôt de livres (surtout des romans policiers ou sentimentaux), qui tiennent sur deux rangées d'une armoire installée dans la salle de la mairie ou dans celle du local des « anciens », et que de très rares lecteurs empruntent. Ces dépôts de livres sont approvisionnés par le bibliobus une, au mieux deux fois par an. Les bibliothèques des particuliers sont généralement assez peu fournies (entre dix et cinquante livres). Malgré l'existence de deux bonnes librairies à Auxerre, les achats de livres se font plus par abonnement au club France Loisirs ou dans un des nombreux supermarchés de la ville.
- 19 En fait, cette partie du département de l'Yonne a des traditions culturelles locales peu ancrées dans le livre. Sans doute peut-on penser que cette situation résulte de sa position de marge de régions, tiraillée entre région parisienne, Champagne et Bourgogne, et de marge de département. Cet effet de marge est connu des géographes, qui ont pu observer que « c'est toujours sur les marges départementales, en auréole ou en demi-couronne, que se situent les populations les moins scolarisées ou les moins bien équipées⁷ ». En outre, cette partie de l'Yonne, dans une région autrefois très boisée, est restée marquée par une faible urbanisation, par une structure sociale dans laquelle les notables étaient peu nombreux et où dominait la petite propriété paysanne. La pauvreté des communes a, pendant des siècles, constitué un obstacle à l'entretien d'une école ; il en est résulté un taux d'analphabétisme relativement important au siècle dernier. J.-P. Rocher souligne ainsi la « situation dramatique » de l'enseignement primaire dans ce département jusqu'à la loi « Guizot » : en raison de « la capacité douteuse des maîtres, en nombre insuffisant et jouissant de moyens d'existence précaires, et aussi du manque de locaux et de matériels [...] le triste privilège de record de l'analphabétisme échoit aux cantons pauvres et insalubres de la Puisaye⁸ ».

Dans des villages cauchois, la quête de compléments de ressources prime sur la lecture

- 20 Dans les villages du pays de Caux, la proportion de non-lecteurs de livres est encore plus élevée qu'à Égleny-Beauvoir. Mais ceux qui en lisent fréquentent davantage la lecture dite « légitime », encore que la proportion de lecteurs de romans sentimentaux type Harlequin ne soit pas négligeable. Les préférences vont aux romans classiques (Maupassant, qui a décrit les mœurs locales, y a une place de choix) et modernes, aux best-sellers et prix littéraires achetés dans les grandes surfaces des alentours. La presse quotidienne régionale y est très fortement implantée ainsi que les magazines pratiques et les magazines de mode. Le contingent des lecteurs de livres est le plus souvent constitué de personnes de moins de 50 ans, dont peu exercent une profession agricole. À l'exception des notables et de quelques fermiers très aisés, en particulier ceux issus de familles belges qui détiennent des bibliothèques importantes, les livres occupent peu de place dans les maisons. Il y a une petite bibliothèque intercommunale, pourvue d'un fonds relativement satisfaisant, dans un rayon de cinq kilomètres autour des communes enquêtées, mais son existence semble ignorée de la plupart des personnes que nous avons rencontrées. Et ce sont surtout les élèves des écoles et les étudiants qui ont recours au prêt de livres dans les bibliothèques de leurs collèges ou de leur université à Rouen.

- 21 Cette absence relative du livre, dans une région à la personnalité pourtant accentuée, trouve sans doute son explication dans des structures traditionnelles figées jusqu'aux années cinquante. Dans cette zone intérieure du pays de Caux, le pouvoir était aux mains de familles de notables, généralement cultivées, détentrices de la propriété foncière, mais peu ouvertes aux changements qui auraient pu ébranler leur assise. Les villageois – petits fermiers et ouvriers agricoles – avaient de bas niveaux de vie, aggravés par une natalité restée très élevée jusqu'au milieu de notre siècle : les familles de plus de dix enfants n'étaient pas exceptionnelles. « L'attachement aux personnes plus qu'aux idées, à la tradition quasi immuable plus qu'à l'histoire qui est évolution⁹ » évoquée par Armand Frémont à propos des habitants de cette région, et l'individualisme ont certainement longtemps freiné la modernisation de l'agriculture locale et maintenu la précarité des conditions de vie. La faiblesse générale des niveaux de formation s'explique sans doute par cette pauvreté, mais également par cette méfiance à l'égard de toute influence extérieure.
- 22 Aussi, dans cette région frappée de plein fouet par la crise, le chômage sévit-il sévèrement. Pour pallier la médiocrité générale des revenus, les ruraux puisent encore des compléments de ressources dans la nature, par le jardinage, la chasse et la pêche : le slogan des campagnes électorales des listes « chasse et pêche », la nature est notre avenir est particulièrement goûté dans cette région. Cette lutte permanente pour la vie matérielle a sans doute partie liée avec le pragmatisme des couches populaires cachoises et leur penchant pour les activités « concrètes ». Ainsi la lecture pratiquée durant le temps traditionnellement consacré aux activités matérielles est-elle mal acceptée par un bon nombre d'habitants de ces villages cachois, pour lesquels « lire durant la journée, c'est perdre son temps ».

Dans un village languedocien, une convivialité sportive et festive

- 23 À s'en tenir aux réponses fournies par les enquêtés, Pinet, dans l'Hérault, apparaît comme un village où la part de forts lecteurs est plus importante que dans tous les autres. Mais cette impression quantitative se trouve atténuée par le nombre réduit de personnes ayant répondu à l'enquête. En outre, cette lecture favorise surtout le roman policier, alors que la littérature classique et moderne y est peu présente ; et le roman sentimental, type Harlequin, a des amateurs. Mais ce qui est remarquable, c'est l'immense succès de la presse sportive, tant en ce qui concerne les quotidiens que les magazines. En fait, les livres y restent d'un accès relativement difficile, dans la mesure où la population se déplace assez peu dans les villes alentour pour s'en procurer. La « bibliothèque » locale, approvisionnée deux ou trois fois l'an par le bibliobus, est une armoire abritant quelques dizaines d'ouvrages laissée aux soins des « dames » qui se rencontrent deux après-midi par semaine au foyer des « anciens ». Le commerce de journaux ne propose à la vente que la presse régionale, sportive, populaire et quelquefois une encyclopédie de la chasse ou une rétrospective annuelle de football. Comparée aux autres terrains d'enquête, c'est la zone où la fréquentation des bibliothèques est la plus faible.
- 24 Pourtant les habitants sont proportionnellement plus diplômés qu'à Égleny-Beauvoir ou dans le pays de Caux, et ont un niveau de vie plus élevé. C'est sans doute le type de convivialité dominant à Pinet qui permet de comprendre le rapport à la lecture de ses

habitants : ils se retrouvent autour du stade de football et de volley, à l'occasion de repas de chasse, ou de fêtes villageoises organisées plusieurs fois l'an. En revanche, comme dans beaucoup de villages viticoles de cette région où le sport reste un enjeu électoral d'un tout autre poids que la lecture, il n'y a aucune initiative municipale ou associative dans le domaine culturel. Soucieux de se distinguer des habitants de la plaine biterroise à la mentalité festive et dépensière, les Pinétois mettent en avant leur particularisme, marqué par un « esprit travailleur et économe ». Toutefois leur propension à la sociabilité et leur goût pour les loisirs partagés ne sont sans doute pas étrangers à cette « culture de joueur¹⁰ » que la vigne, avec le travail en commun et l'extrême irrégularité des revenus qu'elle procurait, a longtemps entretenue dans toute cette région.

Les pratiques de lecture en pays bigouden, reflet de dynamiques contrastées entre milieu marin et milieu agricole

- 25 En pays bigouden, à Plobannalec-Lesconil, les non-lecteurs de livres ou les faibles lecteurs sont proportionnellement plus nombreux que dans toutes les autres régions. Il s'agit la plupart du temps de personnes âgées, fidèles lectrices, en revanche, de la presse quotidienne régionale : c'est la région où les quotidiens régionaux sont les plus lus.
- 26 En effet, pour beaucoup de personnes nées au début du siècle, la lecture n'était pas une pratique familière, faute d'une fréquentation scolaire suffisante, quand celle-ci n'était pas inexistante. Ce qui n'empêchait pas certains Bigoudens d'y accéder en autodidactes, comme l'illustre la belle histoire d'un homme originaire de ce village, racontée par sa fille : « Mon père n'était jamais allé à l'école et il était avide de savoir et de tout comprendre. Il avait appris à lire tout seul. Parce que pendant la guerre, ma mère lui écrivait et il avait un camarade, un prêtre, qui lui lisait les lettres de ma mère. Il les lui lisait et relisait, si bien que mon père les connaissait par cœur. Il en avait à peu près six. Quand le prêtre a dû changer de secteur, mon père s'est retrouvé tout seul et il s'est dit : "Je ne vais tout de même pas encore redemander à quelqu'un d'écrire pour moi !" Alors il a pris les lettres de ma mère, il les étalait, il cherchait ses mots par comparaison, et il dessinait ses mots. Ma mère nous a dit un jour : "La première lettre que j'ai reçue de votre père, je devinais, mais après il s'appliquait bien et moi, quand j'écrivais, je formais mes lettres pour qu'il puisse deviner les mots". » Et, ajoute sa fille, « quand il est rentré de la guerre, il a appris à lire dans la méthode de ses enfants, il a appris à lire avec ses enfants. Puis, il s'est abonné au *Populaire*, et il avait son *Populaire* ostensiblement, il l'ouvrait devant tout le monde, c'était sa revanche. Pour mon père, ma mère c'était quelqu'un, parce qu'elle était allée à l'école, elle savait lire, elle écrivait de sa belle écriture penchée et mon père vénérail ma mère beaucoup de ce côté-là, je crois¹¹ ». »
- 27 Mais alors qu'une forte proportion d'habitants n'a aucun diplôme ou tout juste un diplôme de fin d'études primaires, la part de lecteurs de plus de dix livres par an est nettement plus élevée qu'à Égleny-Beauvoir ou dans le pays de Caux. Les agriculteurs sont généralement peu lecteurs, comme on l'a vu plus haut, contrairement aux marins-pêcheurs qui, bien que titulaires, au mieux, d'un brevet d'enseignement élémentaire,

sont dans leur majorité lecteurs de plus de dix livres par an, et souvent de plus de vingt-cinq livres. Les romans classiques et modernes, l'histoire, tiennent une grande place dans les lectures des Bretons qui se sont prêtés à l'enquête, mais les livres fantastiques semblent peu appréciés. En revanche, les livres d'auteurs locaux ont un grand succès, ainsi que la revue régionale *Cap Caval* et les petites plaquettes relatant les coutumes locales, produites par un éditeur installé dans la ville de Pont-l'Abbé, distante de six kilomètres. La fréquentation des bibliothèques publiques est moins importante qu'à Noyers ou dans la Drôme, bien qu'il y en ait une de statut privé à Lesconil même. D'abord destinée aux personnes du troisième âge, elle s'est récemment ouverte à tous. Depuis peu existent aux alentours d'autres bibliothèques, publiques ou privées. Toutefois c'est, après les Baronnie et la région de Noyers, le lieu où les particuliers possèdent les bibliothèques les plus importantes. Ce dernier trait est symptomatique de l'intérêt porté aux livres dans une région qui en a été très longtemps dépourvue.

- 28 C'est surtout dans le milieu marin, souvent fortement opposé aux valeurs de l'Église catholique, que des aspirations à une promotion personnelle et sociale se manifestèrent dès le début du siècle. Les habitants de Lesconil – pêcheurs pour la plupart –, stimulés par les prêches d'un pasteur gallois, livrèrent bataille au sens propre du terme, à coups de pierres, pour obtenir du maire de Plobannalec, grand propriétaire terrien soutenant l'unique école privée située à Plobannalec, une école publique à Lesconil.
- 29 Car ce milieu marin, privé des revenus de la pêche pendant au moins trois mois par an en raison de l'inadaptation des bateaux aux intempéries hivernales, a le plus pâti de la pauvreté générale, vivement ressentie dans cette région jusqu'aux années cinquante. La vente de dentelles, réalisées par les femmes et les jeunes filles, servait à assurer aux ménages de pêcheurs un petit complément de revenus. Les femmes prolongeaient leurs travaux de crochet au cours de veillées réunissant parents et voisins autour d'un feu et d'une lampe à pétrole, tandis que les hommes devisaient ; certains d'entre eux étaient de véritables conteurs qui entretenaient l'imaginaire local. Et les chansons de marins, écrites en français et consignées dans des carnets, ouvraient sur des horizons élargis.
- 30 Bien sûr, dans un univers si pauvre, le livre était rare ; mais plusieurs personnes d'un certain âge, actuellement lectrices assidues, mentionnent les lectures nocturnes à la lueur de la lampe Pigeon réservée à cet usage, quand on avait le bonheur de se faire prêter des livres par l'école ou par un patron d'usine de conserves de poisson. Et ces mêmes personnes de montrer avec fierté leur bibliothèque personnelle très fournie en beaux livres, commencée dès qu'elles ont pu disposer de revenus moins précaires. Car dans ce milieu soumis à ces conditions économiques plus que difficiles, le désir de « s'en sortir » était vif, et pour beaucoup, la promotion sociale passait par une amélioration des niveaux de formation.
- 31 L'ouverture des pêcheurs bigoudens à la modernité s'est manifestée dès les années soixante dans la transformation d'une pêche jusque-là artisanale en pêche chalutière hauturière. Cette modernisation leur laisse des plages de temps libre durant le voyage jusqu'au lieu de pêche, et lors des temps d'attente inhérents à ce métier.
- 32 En revanche, à Plobannalec, les agriculteurs d'autrefois sont restés longtemps assujettis aux « hobereaux », payant une sécurité matérielle relative par des temps de travail très lourds, dans ce lieu où prédomine l'élevage bovin. Ces notables s'appuyaient sur le clergé local, dont l'emprise, considérable jusqu'au début du xx^e siècle, s'exerçait sur la vie privée des paroissiens, y compris sur leurs lectures : « C'est le curé qui tonne en chaire contre ceux qui ne font pas leur devoir (en pratiquant la contraception), qui

entre dans une maison, voit un roman sur la table de la ferme, le jette dans le feu, puis donne quelques sous de compensation, qui excommunie les parents d'un enfant pour lui avoir taillé des culottes dans du drap rouge et l'avoir envoyé ainsi à la messe dominicale¹². »

- 33 Et dans cette zone du pays bigouden sud, où il n'y a pas eu de sursaut qui aurait pu aboutir à une mutation agricole comme dans d'autres zones finistériennes¹³ la majeure partie des exploitants y subsistant forme une population vieillie.
- 34 Mais milieu marin et milieu agricole étaient liés par une culture spécifique, s'exprimant dans une langue commune. Michel Phlipponneau, un des promoteurs du plan de développement breton conçu au début des années cinquante, le souligne : « En Bretagne [...], l'existence d'une culture spécifiquement bretonne impliquait que des moyens particuliers soient attribués à la région... Le projet breton se caractérisait surtout par la place accordée à l'éducation populaire, à l'enseignement et à l'utilisation de la langue bretonne¹⁴ » Ainsi la tradition, comme le dit Pierre-Jakez Hélias, « telle qu'elle est comprise dans ce pays n'est nullement un refus d'évoluer, un attachement stupide à d'anciennes valeurs dépassées. Elle est transmission, c'est-à-dire passage d'une génération à l'autre des connaissances et des expériences qui peuvent servir, dont la valeur et le contenu sont encore positifs et qui sont d'ailleurs constamment mises à jour par ceux qui les ont pratiquées¹⁵ ».
- 35 Enfin, le secteur de Plobannalec-Lesconil a été fortement marqué par le tourisme, et la multiplication des maisons individuelles au long du littoral durant les années soixante-dix a abouti à la constitution « d'une société et d'un paysage de plus en plus urbains¹⁶ ». Cette transformation n'est certainement pas étrangère à une facilité récente, mais assez importante, d'accès au livre, avec la multiplication des bibliothèques municipales et la présence de commerces offrant une large gamme d'ouvrages.

Dans les Baronnie, le goût de la lecture, une tradition déjà ancienne

- 36 C'est dans les villages de la région des Baronnie que la proportion de lecteurs de livres est nettement la plus forte, et parmi eux, les forts lecteurs sont très nombreux. Romans classiques et modernes, histoire, livres scientifiques sont au cœur de leurs lectures, avec, chez certains, un goût pour les livres ésotériques ou de spiritualité. En revanche, les best-sellers y sont peu appréciés. En matière de presse, alors que quotidiens nationaux et quotidiens régionaux sont lus également, les revues de sciences physiques et de la nature et les magazines professionnels suscitent un grand intérêt. La lecture ne fait pas seulement partie de l'univers des jeunes actifs, beaucoup de gens âgés la pratiquent de façon assidue.
- 37 Dans cette région, rares sont les gens sans aucune formation. Et on y trouve une proportion importante de bacheliers et de diplômés de l'enseignement supérieur. Mais la grande majorité des agriculteurs, en activité ou retraités, ainsi que des artisans titulaires du seul certificat d'études primaires sont lecteurs de livres, et certains retraités agricoles figurent même parmi les forts lecteurs. Plusieurs témoignages font également mention de traditions de pratiques de la lecture chez les bergers, nombreux encore dans les Baronnie dans les années soixante (alors que de telles pratiques ne semblent pas exister chez les bergers cévenols, par exemple). Des anciens agriculteurs

ont expliqué que dès leur enfance, ils avaient puisé leurs lectures dans la bibliothèque privée, parfois fournie, d'agriculteurs de la génération précédente. D'ailleurs beaucoup de familles ont un important fonds personnel de livres, qu'elles alimentent par des achats dans les librairies de la région et jusque dans les villes de la vallée du Rhône, Valence ou Avignon. En outre, un quart des lecteurs de livres fréquente les bibliothèques publiques des environs : bibliothèque d'association pourvue d'un fonds de cinq mille ouvrages dans le tout petit village de Mollans, bibliothèques municipales de Buis-les-Baronnies ou de Vaison-la-Romaine, et, récemment créée, la médiathèque de Nyons, à une vingtaine de kilomètres, équipée d'un bibliobus de prêt direct.

- 38 Cette importance du livre tient à une tradition culturelle séculaire : dès avant la Révolution, écoles et collèges étaient déjà implantés dans la région, sans doute pour combattre la Réforme. Cette zone du Dauphiné méridional fut en effet, au moment des persécutions religieuses exercées contre les protestants, « traversée d'ouest en est par les itinéraires empruntés par les fugitifs de l'Ardèche et des pays cévenols vers le Piémont, qui empruntaient notamment les vallées difficiles de l'Aygues et de l'Ouvèze¹⁷ ». Bien qu'il s'agisse, suivant Claude Meyzenc, « de protestants du refus et non du progrès », on sait que les réformés, fortement attachés à la lecture de la Bible, ont souvent été davantage familiers de l'imprimé que les catholiques, même dans les couches sociales les plus humbles.
- 39 Des personnes âgées évoquent aussi les traditionnelles veillées au cours desquelles les grands-parents enseignaient la lecture à leurs petits-enfants. À la fin du siècle dernier et jusqu'aux années cinquante, dans cette terre de résistance à tous les pouvoirs, religieux ou politiques, le rôle de l'instituteur laïque a été entouré de prestige, et le certificat d'études primaires était un but essentiel pour qui ne voulait pas passer pour « l'idiot du village ». Cet intérêt pour l'école est mis en évidence par des agriculteurs âgés qui expriment, plus fréquemment qu'ailleurs, leur regret d'avoir dû quitter l'école à 11 ou 12 ans, une fois obtenu le certificat d'études. En outre, dans cette région enclavée, où solidarité et convivialité, indispensables à la survie, n'excluent pourtant pas un certain individualisme, les habitants n'hésitent pas à se déplacer vers des villes proches, Vaison-la-Romaine, mais aussi plus lointaines et plus importantes de la vallée du Rhône, Avignon, Montélimar ou Valence.
- 40 Un goût si marqué pour le livre appelle des approfondissements : on peut supposer que le rôle de refuge, longtemps exercé par cette région, a eu des effets culturels, notamment par le brassage social qu'il a permis. Peut-être trouverait-on également dans cette région des phénomènes de « descente des goûts » et d'imitation intersociale particulièrement marqués, du type de ceux que Maurice Agulhon a mis au jour en Provence¹⁸. Il semble qu'en effet, dans les Baronnies, les châtelains étaient très proches de la population et eurent peu à souffrir de la Révolution : par exemple, à Pierrelongue, le premier maire élu fut le châtelain.

Dans des villages du Tonnerrois, le rôle majeur d'une médiatrice culturelle

- 41 Les villages autour de Noyers, dans l'Yonne, viennent en seconde position après la Drôme pour la proportion de lecteurs de livres. C'est là où la lecture des romans fantastiques semble la plus prisée, mais on y lit aussi des romans modernes, et le roman sentimental de type Harlequin n'y est pas banni. Sans doute est-ce la présence des

retraités parisiens qui explique le succès de la presse quotidienne nationale ainsi que des hebdomadaires d'information générale. Les hebdomadaires de télévision ont également une place de choix. Nombre d'agriculteurs, dans cette partie de l'Yonne où cette profession est encore très présente, sont lecteurs de livres. Certes, une grande partie d'entre eux lisent moins de dix livres par an, mais quelques-uns sont de forts lecteurs (dans l'ensemble âgés de moins de 50 ans). Les habitants de cette zone bourguignonne ont des bibliothèques personnelles importantes et pour leurs achats de livres, ils semblent fréquenter plus volontiers les librairies d'Avallon, de Tonnerre ou d'Auxerre que les supermarchés ou les clubs de lecture. Enfin, la bibliothèque et le bibliobus, que l'on doit depuis les années soixante-dix à l'initiative d'une Parisienne venue s'installer à Noyers, jouent un rôle considérable pour la promotion du livre dans la région.

- 42 En effet, cette zone de l'Yonne, moins marginale par rapport à la Bourgogne mais beaucoup plus et plus anciennement urbanisée que la Puisaye, doit à son passé une tradition culturelle également plus forte. Sous l'Ancien Régime, un collège de Frères de la doctrine chrétienne était implanté à Noyers même, ainsi que dans la ville proche d'Avallon. J.-P. Rocher ne manque pas d'ailleurs d'opposer l'arrondissement de Tonnerre « à qui revient l'honneur d'être le plus instruit » du département dans la première moitié du XIX^e siècle au record d'analphabétisme qui caractérisait la Puisaye à la même époque¹⁹. En outre, les centres urbains de cette zone de l'Yonne ont eu un rôle culturel important, et ont été le siège de sociétés savantes qui continuent à fonctionner actuellement et sont même parfois fréquentées par des agriculteurs âgés de la région.
- 43 Il est certain aussi que l'installation de Parisiens fortement diplômés contribue à élever le niveau de la lecture dans ces villages. Mais l'impulsion donnée par la responsable bénévole depuis une vingtaine d'années a été décisive. Comme on le verra dans le chapitre suivant, il s'agit d'une action exemplaire, qui contribue à faire de cette partie de l'Yonne un cas exceptionnel dans ce département. À partir d'un tout petit fonds provenant d'une bibliothèque de religieuses, cette bibliothèque dispose au bout de vingt ans d'un fonds de près de vingt-deux mille ouvrages. Son immense succès aux alentours de Noyers doit beaucoup aux tournées régulières et fréquentes de prêt à domicile que la bibliothécaire y a effectuées dès son installation dans la région.

Une topographie difficile et une dispersion de l'habitat poussent-elles à lire davantage ?

- 44 Cette approche de la lecture dans plusieurs zones rurales françaises fait ainsi apparaître non seulement la diversité, mais également la complexité des facteurs qui entrent en jeu pour singulariser les pratiques locales. Dans les villages de la Drôme ou du Tonnerrois, un certain isolement, la très petite taille des villages enquêtés et l'importance de leur population occupée dans le secteur primaire n'entravent nullement une fréquentation assidue du livre. Il est vrai que dans l'un et l'autre « pays », une longue tradition culturelle, une recomposition sociale récente due à l'installation d'anciens urbains et, pour le second, la venue fortuite d'une personne passionnée du livre, se sont conjuguées pour faire de ces villages des villages de lecteurs. La dispersion de l'habitat, avec son corollaire, une certaine difficulté d'accès à des loisirs plus collectifs, ne constituent-elles pas un facteur incitatif non seulement

aux pratiques de lecture, mais aussi à une démarche plus active qui gommerait quelque peu les distances aux équipements ?

- 45 À l'opposé, et bien que situés dans le même département de l'Yonne, Égleny et Beauvoir restent très en retrait dans les pratiques de lecture. Il s'agit pourtant de villages à l'habitat relativement groupé, proches du chef-lieu du département, Auxerre, et en grande partie vidés de leur population d'actifs agricoles. Ils ont reçu à la fois les apports d'un contingent relativement important d'anciens Parisiens, notamment de retraités disposant de larges temps de loisirs, et de jeunes actifs venus souvent de milieux urbains et travaillant en ville. Mais dans cette zone bourguignonne, la recomposition sociale, très différente de celle du Tonnerrois, n'a pu transformer un milieu où les pratiques culturelles traditionnelles restaient éloignées du livre, et où la convivialité est fortement cloisonnée.
- 46 Dans les régions bretonne et normande, soumises l'une et l'autre, et durant des siècles, à un contexte de pauvreté extrême, mais possédant l'une et l'autre une forte identité locale, les habitants des villages enquêtés ont, face à la lecture, une attitude qui se révèle différente. Certes, dans l'une et l'autre régions, on trouve un nombre important de non-lecteurs ou de faibles lecteurs, mais le milieu breton, plus réceptif aux influences extérieures et mieux formé actuellement que le milieu normand, se révèle aussi beaucoup plus ouvert à la lecture.
- 47 Enfin, les habitants des deux terrains méridionaux, tous deux situés dans les territoires historiques des « parlers d'oc », au caractère agricole très présent, ont des comportements radicalement différents. Là encore, c'est dans la zone montagnaise abrupte et difficile, avec son habitat dispersé, que se trouvent les lecteurs les plus nombreux et les plus assidus – notamment chez les agriculteurs actifs ou retraités –, tandis que le village languedocien privilégie une traditionnelle convivialité de groupe, moins compatible avec la pratique individuelle qu'est la lecture.

NOTES

1. Horsain : étranger en parler local.
2. Cf. tableau 3. La faiblesse des effectifs pour les autres catégories (ouvriers, cadres, etc.) rendait très hasardeuse une interprétation. Plus généralement, nous insistons sur une certaine fragilité de ces statistiques, en raison des faibles effectifs recensés.
3. Il nous est difficile de comparer avec Égleny-Beauvoir, en raison de la représentation très faible des agriculteurs céréaliers dans cette région.
4. La catégorie des employés n'est pratiquement pas représentée dans la Drôme.
5. Cf. *Nouvelle enquête sur les pratiques culturelles*, op. cit. ; Françoise Dumontier, François de Singly et Claude Thélot, « La lecture moins attractive qu'il y a vingt ans », *Économie et statistique*, 223, juin 1990.
6. Il convient de toujours considérer les pourcentages enregistrés avec prudence en raison des faibles effectifs de réponses recueillies sur certains terrains.
7. Cf. Françoise Plet, « Géographie, politique, régions françaises, trois questions à deux auteurs », *Strates*, 2, Paris, URA 142/CNRS, 1987, p. 138-139.

8. Cf. préface de J.-P. Rocher, in *L'Yonne au XIX^e siècle*, Auxerre, L'imprimerie universelle, 1963.
9. Cf. Armand Frémont, *Atlas et géographie de la Normandie*, Paris, Flammarion, 1977.
10. Pour reprendre l'expression de Charles Gide, citée par Gérard Cholvy dans « Biterrois et Narbonnais. Mutations économiques et évolution des mentalités à l'époque contemporaine », in *Économie et société en Languedoc-Roussillon de 1789 à nos jours*, Centre d'histoire contemporaine du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Montpellier, 1978.
11. Cet entretien a été publié dans son intégralité sous le titre : « Lire : la clé du monde. Récit d'une institutrice bigouden », de Léontine Cariou, paru *Strates*, 7, URA 142/CNRS, Paris, 1992/3, p. 175-189.
12. Cf. Martine Segalen, *Quinze générations de Bas-Bretons*, Paris, PUF, 1985, p. 312.
13. Cf. Nicole Piriou et Annick Cleac'h, « La déprise agricole et la recomposition de l'espace littoral sud-bigouden », in *Géographie sociale. Quelles campagnes pour demain*, 12, septembre 1992, université de Caen, URA 915/CNRS.
14. Michel Phlipponneau, *Debout, Bretagne*, Saint-Brieuc, Presses universitaires de Bretagne, 1970.
15. Cf. Pierre-Jakez Hélias, Yves Le Gall et Henri Queffelec, *Penn ar Bed, Finistère*, Brest, Éditions de la Cité, 1977.
16. Cf. Nicole Piriou et Annick Cleac'h, « La déprise agricole et la recomposition de l'espace littoral sud-bigouden », art. cit., p. 219.
17. Cf. Claude Meyzenc, *Hautes-Alpes, Ubaye, Haut-Drac, Préalpes drômoises, Pays de transition entre Alpes du Nord et Alpes du Sud*, Gap, Ophrys, 1984.
18. Cf. Maurice Agulhon, *La République au village*, Paris, Seuil, 1979.
19. Préface de Jean-Pierre Rocher, in *L'Yonne au XIX^e siècle*, op. cit.

Chapitre II. Offre et demande de lecture : un jeu complexe

- 1 Les inégalités géographiques du développement de la lecture sont, on l'a vu dans le précédent chapitre, fonction d'un ensemble complexe de facteurs qui singularise chaque espace : il n'y a pas une variable unique, ou une variable privilégiée, qui puisse à elle seule rendre compte de ces inégalités. Il en va de même de l'offre de lecture : tout comme l'histoire de l'école ne suffit pas à épuiser celle de l'alphabétisation¹, l'histoire de l'implantation des bibliothèques et des librairies ne suffit pas à rendre compte de l'évolution des pratiques de lecture. En fait, offre et demande sont dans un jeu complexe, propre lui aussi à chaque espace.
- 2 Parfois, la présence de bibliothèques ou de librairies est soutenue, presque « appelée » par une demande sociale relayée par des associations ou des pouvoirs locaux. Ou bien il y a conjonction entre des traditions de lecture anciennes et des politiques de lecture publique audacieuses. Des initiatives originales, publiques ou privées, dans le domaine de l'offre peuvent aussi susciter une nouvelle approche du livre, révéler un intérêt pour une pratique culturelle dont l'accès paraissait difficile à certains et créer ainsi une demande en abolissant une représentation mythique de la lecture trop souvent répandue parmi des personnes à faible niveau de formation. Mais dans certains espaces, une offre peu entraînante et une faible curiosité de la population pour la lecture semblent se conjuguer pour perpétuer le déficit de cette pratique.
- 3 Les transformations rapides de l'offre et de la demande intervenues depuis une trentaine d'années, et plus encore au cours des années quatre-vingt, dans le domaine de la lecture, ouvrent un champ particulièrement riche à l'étude de leurs interactions. En ce qui concerne l'offre, depuis le rapport Pingaud-Barreau² on a assisté à un grand effort des pouvoirs publics pour dynamiser la lecture publique. La quasi-totalité des départements a enfin été dotée d'une bibliothèque départementale de prêt, ce qui n'était pas le cas auparavant, en dépit de leur institutionnalisation par ordonnance du 2 novembre 1945³. En outre, depuis la mise en application des lois de décentralisation, ces organismes disposent de moyens beaucoup plus larges : à titre d'exemple, la BDP de la Seine-Maritime a bénéficié d'une multiplication par huit de son budget au cours des cinq dernières années.

- 4 Cette augmentation des ressources des BDP leur a permis de mieux remplir leur mission de sensibilisation et d'aide aux élus locaux pour l'implantation de bibliothèques municipales et de formation des personnels, souvent bénévoles, qui en assurent le fonctionnement. Des petites communes de moins de 5 000 habitants ont pu ainsi offrir un service de prêt.
- 5 Les changements importants qu'a connus le milieu rural – apport variable de populations nouvelles d'origine urbaine, amélioration générale des niveaux de vie et des niveaux de formation des jeunes ruraux – ont pu également jouer dans le sens d'une intensification de la demande dans certaines régions.
- 6 Les cartes relatives à l'offre et aux recours aux équipements établies à partir des enquêtes réalisées sur les six terrains montrent l'hétérogénéité de la situation⁴ :
- 7 La commune bigoudène de Plobannalec dispose, dans un rayon de moins de dix kilomètres, d'un réseau très important de bibliothèques, publiques ou privées, et pour les achats de livres, d'une librairie pilote à Pont-l'Abbé et de plusieurs grandes maisons de la presse. Tous ces équipements sont connus par les habitants de la commune (ils les ont cités au cours des entretiens). Leur forte concentration au long de la zone côtière est remarquable : le type d'habitat, continu et dense, et l'activité touristique intense qui la caractérisent expliquent certainement cette configuration. La fréquentation de ces équipements, tant pour les prêts que pour les achats de livres, suit les flux traditionnels de cette zone bretonne, surtout axés sur Pont-l'Abbé, « capitale du pays bigouden ».
- 8 Si les villages étudiés dans les Baronnie ont à leur disposition un réseau de bibliothèques moins serré que celui du pays bigouden, deux bibliothèques, celle de Buis-les-Baronnies, municipale, et celle de Mollans, associative, sont accessibles à moins de dix kilomètres. Et la grande médiathèque de Nyons, nouvellement ouverte, certes distante de vingt-cinq kilomètres, pratique non seulement le prêt direct sur place, mais effectue aussi des dépôts, notamment à la bibliothèque municipale de Buis : des ouvrages à la demande peuvent être fournis, grâce à un carnet mis à la disposition des usagers. Si dans cette région au relief difficile, à l'habitat dispersé et parfois situé en « bout du monde », le réseau d'équipements de prêt est beaucoup moins dense qu'en pays bigouden, on peut le considérer comme relativement fourni. Quant aux recours à ces équipements, ils sont remarquables. Ainsi, en dépit de sa relative proximité, Valréas, qui abrite au moins deux librairies pilotes, n'a jamais été citée pour les achats de livres. On lui préfère des villes beaucoup plus lointaines comme Avignon, Montélimar ou Valence. Plusieurs de nos interviewés, à l'évocation des librairies de Valréas, ont répondu : « Valréas... je ne pense pas que les gens aillent à Valréas. Avignon, Carpentras, oui, mais Valréas... » Et même plus brutalement : « Ce n'est pas mon quartier... » Ces observations démontrent combien, en matière de déplacements, il est difficile pour les habitants d'un lieu de changer leurs habitudes et de modifier leur espace de référence.
- 9 Dans la région de Noyers-sur-Serein, le réseau de bibliothèques et de librairies est assez peu dense, surtout si on considère qu'il s'agit d'une région à topographie plus ouverte que les Baronnie, avec un habitat un peu plus groupé. Or les bibliothèques et librairies se trouvent essentiellement dans des villes chargées d'histoire comme Tonnerre, Avallon, Auxerre ou Montbard. La grande exception est la bibliothèque de Noyers, village de moins de 800 habitants, bibliothèque de statut privé. Ici la configuration des « recours » est concentrique et reste assez large.

- 10 Dans la vallée de la Saône en pays de Caux et le village de Pinet dans l'Hérault, l'offre de livres est peu abondante, et les bibliothèques proches peu fréquentées et souvent mal connues. Les achats de livres sont surtout effectués par abonnements, ou dans les centres commerciaux environnants, dans les supermarchés à l'occasion des achats courants. On préfère les boutiques de France Loisirs aux librairies, pourtant mentionnées dans les entretiens.
- 11 C'est dans la partie de l'Yonne en bordure de la Puisaye (villages d'Égleny-Beauvoir) que l'offre de livres est la plus faible. Les deux villages ne bénéficient chacun que d'un dépôt dormant, et même le chef-lieu de canton est dépourvu de bibliothèque municipale. Il y a bien une bibliothèque associative relativement proche à Aillant-sur-Tholon (huit kilomètres), mais elle ne semble pas fréquentée par les habitants. Il est vrai que leurs déplacements sont plutôt tournés vers Auxerre, tant pour les migrations de travail des actifs que pour les achats de consommation courante des ménages. Fréquentation de bibliothèques et acquisition de livres s'effectuent donc dans le chef-lieu du département.
- 12 Il faut souligner l'omniprésence des clubs de lecture et en particulier de France Loisirs, qui a des antennes dans toutes les villes-centres de région : c'est en effet une des grandes sources d'approvisionnement en livres des ruraux. Cette forme de recours peut être une manière de rompre avec l'éloignement, comme dans les villages de bout du monde de la Drôme où un maire fait observer : « Ici, tout le monde pratiquement est abonné à France Loisirs, on sent le besoin de s'abonner... C'est sûr que France Loisirs, dans une ville importante, il n'y a pas de raison de s'abonner, tandis qu'ici c'est une obligation si l'on veut avoir quelque chose... » Et parfois, pour les moins familiers du livre, c'est une manière indirecte de l'aborder tout en ayant des repères dans le choix, grâce au magazine régulièrement envoyé aux abonnés.
- 13 Cette hétérogénéité de l'offre et de la demande, ainsi que des modes de recours aux équipements, est le résultat de processus historiques et géographiques complexes, au gré de la configuration de l'espace physique, de la mémoire culturelle, mais aussi de l'histoire sociale de chaque lieu.

Dans les Baronnie, une dynamique coordonnée de l'offre et de la demande

- 14 « Toute la population a droit au service social de la lecture publique ; comme la poste, le livre doit atteindre l'individu partout, où qu'il soit, si isolé soit-il⁵. » Cette conception de la lecture publique a été mise en œuvre dans la Drôme avec succès. Les Baronnie, depuis 1992, sont dotées d'un équipement de lecture original et performant : la médiathèque de Nyons, située à une vingtaine de kilomètres des communes étudiées. Tout en jouant le rôle d'une bibliothèque de prêt direct, elle assume celui de BDP pour les 46 000 habitants de la Drôme provençale dont les Baronnie sont partie intégrante. À l'intérieur même du canton de rattachement des villages enquêtés, le chef-lieu, Buis-les-Baronnie, est doté d'une bibliothèque municipale, tandis qu'une toute petite commune limitrophe d'une centaine d'habitants, Mollans, abrite une bibliothèque privée.
- 15 Dans cette région, où la lecture a été favorisée par l'émulation née des luttes religieuses du passé, comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, nombre

d'associations, tant protestantes ou catholiques que laïques, ont soutenu cette pratique. Après la guerre, en 1948, l'Association départementale pour la lecture populaire, fondée sur un bénévolat militant, avait déjà mis en place une bibliothèque circulante. Cette dernière fut transformée en 1965 en bibliothèque centrale de prêt⁶ mais toujours avec l'appui de l'association fondatrice. En 1982, sous l'impulsion d'un élu du département qui allait devenir président du conseil général et rapporteur pour la lecture à l'Assemblée nationale, le conseil général de la Drôme, très motivé dans la promotion de la lecture sur son territoire, a décidé, aux termes d'une convention signée entre l'État et le département, de découper le territoire en quatre zones. Chacune de ces zones était pourvue d'une « médiathèque » autonome, chargée de remplir les fonctions de BDP sur le territoire de son ressort.

- 16 En effet, dans ce département de zones montagneuses difficiles et enclavées, à population peu dense et dispersée, mais où la demande de lecture est très forte, la situation de la bibliothèque centrale de prêt à Valence, en lisière du département, ne lui permettait pas de jouer efficacement son rôle. Le nouveau découpage tenant compte des conditions géographiques de chacune des zones (enclavement, relief, peuplement), le nombre d'habitants desservis par chaque médiathèque est inégal. Ainsi l'ancienne BCP située à Valence voit son ressort d'action réduit au territoire de la « Drôme centrale », la plus étendue il est vrai, et la plus peuplée (157 000 habitants), mais elle partage son action avec une autre médiathèque située à Romans. Les 13 430 habitants du Diois et du Vercors relèvent de la médiathèque de Die ; les 40 280 habitants de la Drôme des collines, de la médiathèque de Saint-Valliers. Quant aux 46 000 habitants de la Drôme provençale, dont fait partie la zone des Baronnies, ils sont desservis par la médiathèque de Nyons. Chaque médiathèque est dotée d'un budget propre, proportionnel au nombre d'habitants qu'elle a mission de desservir : 95 % du budget de fonctionnement proviennent des fonds départementaux, les 5 % restant de la commune où elle est implantée. Car ces médiathèques ne sont pas seulement investies du rôle de BDP sur leur territoire ; elles assument également, dans les villes où elles sont installées, les fonctions de bibliothèque municipale, en fournissant aux résidents des services de prêt direct et de consultation sur place de leur fonds.
- 17 La médiathèque de Nyons a commencé à fonctionner en mai 1991. Construite juste en face du collège, elle dispose de vastes bâtiments et d'un personnel qualifié : trois bibliothécaires sont respectivement à la tête d'une section de lecture « adultes », « enfants » et « audiovisuel ». Deux employées aident ces bibliothécaires dans leurs tâches. Le budget attribué à chacune des sections, pour l'achat des livres, est de 120 000 francs environ, un peu moins pour la section « audiovisuel ». En outre, l'ancienne bibliothèque municipale de Nyons, dont les fonctions ont cessé en janvier 1991, a transféré un intéressant fonds ancien de 6 000 ouvrages à la médiathèque.
- 18 La desserte trimestrielle des 24 relais de la zone est assurée par un chauffeur, qui dispose d'un énorme bibliobus d'une capacité de 3 000 livres, remarquablement décoré et pourvu d'un système informatique ; 11 000 ouvrages peuvent ainsi être déposés annuellement dans des villages d'accès parfois très difficile. Des fiches de réservations, envoyées par les relais, repercutent les demandes des lecteurs à la médiathèque, qui s'efforce de répondre à leur attente, soit en puisant dans le fonds qu'elle possède déjà, soit en achetant les ouvrages réclamés. La médiathèque publie aussi une revue trimestrielle d'information distribuée aux responsables des relais, contenant non

seulement de la documentation sur les livres, mais fournissant également une mise à jour des techniques nouvelles de bibliothèque. Elle doit en outre répondre à une forte demande de formation émanant des bénévoles des bibliothèques de sa circonscription : entre mai et décembre 1991, la médiathèque avait déjà organisé trois rencontres de formation.

- 19 Enfin, la médiathèque joue son rôle de bibliothèque municipale de Nyons – pour près de 6 400 habitants –, en restant ouverte au public vingt-cinq heures par semaine. Elle remplit ce rôle avec un très grand succès : ouverte le 10 mai 1991, elle comptait, dès septembre 1991, 900 lecteurs de plus de 16 ans et 856 lecteurs de moins de 16 ans. En juillet 1992, 1 633 lecteurs de plus de 16 ans et 1 472 lecteurs de moins de 16 ans y étaient inscrits, dont 51 % extérieurs à la ville, certains domiciliés dans trois des villages ayant fait l'objet de l'enquête menée dans le cadre de la présente recherche, Mérindol-les-Oliviers (13 inscrits), Propiac (3 inscrits) et La Penne-sur-l'Ouvèze (1 inscrit). En décembre 1991, le nombre de prêts de documents imprimés atteignait 21 196 ouvrages du fonds adultes et 17 580 ouvrages du fonds enfants.
- 20 Ce succès est confirmé par ses responsables : « Les gens du coin viennent à la bibliothèque... et sur Séderon, actuellement, il y a une sacrée lecture, ils vident pratiquement le bibliobus... Le bibliobus, pour eux, c'est la manière d'avoir accès au livre... » Ils insistent en outre sur la qualité de la demande : « Là, à Séderon, Montbrun, Buis, il y a quand même des demandes bien précises et allant au-delà de la littérature facile... Ils écoutent beaucoup des émissions littéraires à la radio et à la télé, je pense qu'il y a des personnes qui sont abonnées à des revues culturelles aussi, donc il y a une recherche... »
- 21 Cette demande de lecture est déjà ancienne. En effet beaucoup de gens, même de faible niveau scolaire, évoquent leur quête de lecture : c'est le cas d'une femme de 90 ans, qui lisait en gardant les moutons durant son adolescence. Un agriculteur à la retraite, lecteur assidu et averti, raconte qu'il puisait ses lectures d'abord dans la bibliothèque de l'école et chez l'institutrice qui avait remarqué son goût pour les livres. Puis, après avoir quitté l'école à 12 ans, chez un vieux paysan du village : « C'est le père Joseph qui avait mis sa bibliothèque à ma disposition : là, c'était un trésor. » La mère de ce même agriculteur, dont le parcours scolaire avait été très bref, achetait *L'Illustration*. Et son fils de commenter : « Il faut dire que quelqu'un de condition très modeste qui achetait une revue comme ça, c'était une éducation... » Un autre agriculteur de plus de 50 ans explique que son père a toujours aimé lire et qu'il est actuellement grand lecteur, mais qu'il ne disposait pas, dans sa jeunesse, d'une bibliothèque.
- 22 Aujourd'hui où l'accès au livre est beaucoup plus aisé, la demande n'en est pas moins pressante : parmi les personnes interviewées, plusieurs sont inscrites dans au moins deux bibliothèques, alors qu'elles ont une bibliothèque personnelle importante. Et si certaines ont un niveau de formation élevé, d'autres ont tout juste un certificat d'études primaires ou un certificat d'aptitude professionnelle. D'autres encore se sont plaintes de la rareté et de l'irrégularité du passage du bibliobus, qui pourtant les satisfait quant au choix des livres et à la compétence du responsable. L'ouverture récente de la médiathèque de Nyons a donc suscité l'intérêt de tous ceux que nous avons rencontrés, qui l'utilisaient déjà ou se proposaient de s'y inscrire.
- 23 La réussite de ce réseau de lecture publique instaurant une relative égalité d'accès aux équipements relève en fait de la conjonction de plusieurs facteurs : des traditions de lectures anciennes, soutenues par un réseau d'associations animées par des militants ;

des initiatives publiques originales, impulsées notamment par un élu qui assumait au niveau national des responsabilités concernant la lecture et a su travailler de concert avec les associations ; enfin, un brassage social dynamisé par l'installation récente d'actifs et de retraités dotés d'un capital culturel relativement élevé.

En pays bigouden, une offre maintenant abondante pour une population longtemps privée de livres

- 24 Dans le pays bigouden, la demande est sans doute moins active que dans la Drôme, car souvent, la population agricole âgée est peu lectrice. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une région où, jusqu'à la moitié de ce siècle, pour beaucoup, la langue usuelle était le breton, non le français alors langue scolaire.
- 25 Mais pour ceux qui aimaient lire, la demande a été d'autant plus pressante qu'ils ont ressenti pendant longtemps une intense frustration. Dans ce milieu resté fortement enclavé et victime d'une très grande misère jusqu'aux années cinquante, le livre fut longtemps un bien extrêmement rare. Les interviews des personnes natives du village reflètent la mémoire de cette pénurie. Ainsi cette femme bigoudène, sexagénaire, originaire d'une famille de pêcheurs, évoquant les livres et magazines enfantins prêtés durant son enfance par les patrons de la conserverie de poissons où travaillait sa mère, exprime sa reconnaissance : « Je leur dois beaucoup. » Une septuagénaire se souvient avec émotion de son livre de lecture de classe, *Jeannot et Jeannette*, qu'elle lisait et relisait non sans un pincement au cœur, tant l'univers qui y était décrit était éloigné de son univers quotidien : « Pour moi, *Jeannot et Jeannette*, c'était l'idéal... et maintenant, je me dis que c'était tromper un peu les enfants... parce que je comparais, vous comprenez... Alors moi, *Jeannot et Jeannette*, ça m'a fait mal plutôt qu'autre chose, parce que je recherchais cela... Pourtant, Dieu sait si j'aimais ce livre ! Je le connaissais par cœur... » Et, comme d'autres personnes, elle rappelle que pratiquement le seul lieu d'accès au livre était l'école : « Peu de livres, ah oui, dans la région. Il n'était pas question d'en acheter, parce qu'il n'y avait pas d'argent, mais à l'école, il y avait quelques livres, peut-être une dizaine... » Encore, pour bénéficier d'un livre à l'école, fallait-il déjà savoir lire, car tous les gens âgés évoquent les « tableaux de lecture », tableaux en bois portant des lettres, imprimés et numérotés de 1 à 12 en fonction des niveaux : « Quand quelqu'un était sur le tableau 12, il était bon alors pour avoir un livre... Et quel livre ! C'étaient des petites plaquettes de trente, cinquante pages, avec quelques dessins dessus... » En pays bigouden, même les livres de prix distribués en fin d'année aux « bons élèves », si souvent évoqués dans les autres régions, étaient quasiment inexistants : « Il n'y avait pas tellement ça ici ; peut-être parce qu'on manquait d'argent », dit une femme, dont les parents étaient instituteurs. Même pour elle, le livre a constitué un cadeau rare, ponctuant les grands moments de l'année, anniversaire, passage dans la classe supérieure, Noël : « C'était un beau livre, mais il n'y en avait qu'un. »
- 26 Pourtant, nous l'avons vu plus haut, il s'agit d'une région où beaucoup de villageois, surtout ceux des villages de marins, exprimaient avec force un désir de formation personnelle et de promotion sociale, qui s'est développé au cours des trente dernières années, quand la Bretagne est sortie de son enclavement. Et ses capacités d'initiative se sont manifestées dans tous les domaines : réalisations économiques – avec la réussite de l'intensification agricole dans certaines zones, la modernisation de la pêche –, mais

aussi forte augmentation des diplômés dans les nouvelles générations et, l'impact du tourisme aidant, ouverture sur des espaces de référence élargis.

- 27 L'attente des Bigoudens par rapport au livre nous a été confirmée par un libraire venu s'installer à Pont-l'Abbé, « capitale du pays bigouden », il y a trois ans, après avoir préalablement procédé à une étude de marketing : « Il m'a semblé que c'était jouable, dans la mesure où il y a une forte proportion de lecteurs dans cette région, que cette forte proportion de lecteurs est "inexploitée", entre guillemets, mais elle n'a pas les outils pour s'exprimer. » Et d'ajouter : « C'est un pays où le livre a encore droit de cité ; on me regarde avec un drôle de regard dans les assemblées de libraires au niveau national, quand je prends la parole et que je dis : "Eh bien, oui, une petite ville de 8 000 habitants qui dégage tant de chiffres d'affaires..." On me regarde avec des yeux ! C'est vrai, ça n'existe plus ; on doit être 20 en France. » Ce libraire a mis en place une librairie pilote dont la clientèle est composée en grande partie des habitants des campagnes environnantes, en dépit d'une certaine appréhension à l'idée d'entrer dans un tel commerce : « C'est vrai, dit le libraire, le problème qu'on trouve dans ce type de coin, c'est que les gens ont un peu l'impression de rentrer dans un temple de la culture... »
- 28 La vitalité de certaines bibliothèques privées résulte aussi de cette attente. Ainsi en est-il pour la Bibliothèque des amis à Pont-l'Abbé, fondée dès 1965 et gérée par une association de bénévoles en ce qui concerne le fonds des adultes. Elle dispose actuellement d'environ 15 000 titres : romans, sciences sociales, religion, droit, vie pratique, bandes dessinées, dictionnaires, etc. Elle renouvelle son fonds par quelques dons et par des achats à la librairie de Pont-l'Abbé, à la maison de la presse et à France Loisirs. Son financement est assuré en partie par les abonnements ; elle bénéficie d'une subvention conjointe de la mairie et de la Caisse d'allocations familiales (8 000 francs et 7 500 francs en 1991). Cette bibliothèque est fréquentée par plusieurs habitants de Plobannalec-Lesconil.
- 29 À Lesconil même, depuis 1977, le club du troisième âge disposait de sa bibliothèque, maintenant ouverte à tous. Elle fonctionne dans des locaux prêtés par la mairie, grâce au concours de quelques bénévoles ayant à leur tête une responsable dynamique. Elle dispose d'un fonds d'environ 3 500 livres. Son financement est assuré par une vente des produits fabriqués par ce club (broderies, dentelles...) et par celle des cartes d'abonnement, le prêt des livres étant gratuit. Mais elle n'est guère visitée que par des personnes du troisième âge, beaucoup d'habitants de Lesconil n'étant pas au courant de son accessibilité récente à tous.
- 30 Si l'on en juge par les moyens qui lui étaient fournis, la bibliothèque centrale de prêt du Finistère en 1987⁷ faisait vraiment figure de parent pauvre, comparée aux BCP des autres départements enquêtés. Et c'est l'initiative privée, grâce aux actions associatives, qui a longtemps répondu à l'attente de la population en matière de lecture publique. Le souvenir de la misère et de la lutte quotidienne pour survivre, menée par les Bigoudens jusqu'à une époque très récente, explique sans doute cette force de la vie associative. Une femme, bénévole dans une bibliothèque associative, répond en ces termes à une question sur les bibliothèques en France : « Je crois qu'il faut un peu de bonne volonté. Bien sûr, s'il y avait quelques subventions, ça ne nuirait pas, mais vous savez, on est tout de même dans un monde de quémandeurs... »
- 31 Cependant, les exemples développés ci-dessus montrent que ces initiatives privées ont généralement été soutenues par les pouvoirs locaux, soit par le prêt de locaux comme à

Lesconil, soit par des subventions comme à Pont-l'Abbé. Et au cours des dernières années, les bibliothèques municipales se sont multipliées en pays bigouden, grâce au travail d'incitation mené très activement auprès des maires par une femme responsable à la délégation régionale de la direction du livre et de la lecture de Rennes. Ainsi, sous son impulsion, trois bibliothèques municipales ont été créées en deux ans dans le secteur bigouden sud. D'autres petits bourgs bigoudens avaient constitué leur bibliothèque municipale depuis longtemps, répondant à une demande des habitants de la commune.

- 32 Tel est le cas, par exemple, de la bibliothèque municipale de Tréffiagat (2 500 habitants), située à quatre kilomètres de Plobannalec. Installée dans l'enceinte même de la mairie, elle a été fondée il y a environ quinze ans, à partir d'une donation de livres et de meubles par le patron d'une imprimerie parisienne. Son fonds se compose d'environ 5 000 volumes auxquels s'ajoutent les 300 ou 400 livres déposés chaque trimestre par la bibliothèque départementale de prêt du Finistère. Les acquisitions annuelles de livres sont financées par les subventions de la mairie et par les abonnements annuels des lecteurs.

Noyers-sur-Serein : une offre qui fait boule de neige

- 33 S'il est certain que la demande peut appeler une multiplication des structures d'offres, le cas exemplaire de la région de Noyers-sur-Serein montre qu'une offre abondante et de qualité peut fortement dynamiser la demande et créer un effet boule de neige.
- 34 Cette bibliothèque doit tout à l'initiative individuelle d'une jeune intellectuelle venue de la région parisienne s'installer à Noyers, en 1970, avec son mari et ses nombreux enfants. Passionnée du livre, elle a pris l'initiative, dès les débuts de son installation, de charger des livres dans son véhicule personnel et de les porter à domicile dans les villages alentour, jouant en quelque sorte le rôle d'un bibliobus de prêt direct. Elle s'est également attachée à mettre sur pied une bibliothèque à partir du fonds d'une bibliothèque tenue auparavant par des ursulines ; elle l'a complété grâce à un fonds personnel fourni en partie gratuitement par des éditeurs parisiens. Puis, en 1975, elle fondait l'association de la bibliothèque de Noyers.
- 35 Au départ, il lui a fallu déployer beaucoup d'imagination pour assurer le financement de cette bibliothèque : ressources provenant de l'organisation de kermesses, de petits spectacles, et même d'une vente de livres au moment de Noël. Un libraire d'Avallon lui consentait alors des remises importantes sur les livres qu'elle revendait aux habitants de Noyers à un prix inférieur au prix courant de librairie (la loi sur le prix unique n'existait pas encore). Le bénéfice retiré de cette vente était entièrement affecté à de nouvelles acquisitions de livres pour la bibliothèque de Noyers. Mais ces modes de financement étaient particulièrement lourds à gérer.
- 36 Actuellement, le financement vient des adhésions (50 francs annuels par foyer), auxquelles s'ajoute la vente de cartes renouvelables pour le prêt de livres (50 francs la carte) : ces cartes comportent un certain nombre de cases, qui sont cochées à chaque prêt de livres en fonction de la valeur des ouvrages empruntés. Depuis quelques années, l'organisation d'un voyage annuel à Venise pour trente personnes ajoute un complément de ressources. Le rayonnement de la bibliothèque, connue maintenant de tous les professionnels de la lecture publique et des élus du département, a permis d'ajouter à ces ressources des aides publiques sous forme d'une subvention des

autorités locales (environ 2 000 francs par an), ainsi que des prestations en nature comme le prêt d'une salle et l'attribution d'une femme de ménage par la mairie. En outre, le département a ouvert des crédits pour l'achat d'un « alphabus », qui circule trois samedis et un jeudi par mois et comporte quarante points d'arrêt. Ces tournées sont toujours assurées par la fondatrice de la bibliothèque, qui pousse le dévouement jusqu'à porter les livres au domicile de personnes malades ou trop âgées pour rejoindre le lieu de ralliement de leur village.

- 37 Le fonds de la bibliothèque de Noyers comporte aujourd'hui environ 22 000 ouvrages ; il s'agit de livres de tous types : romans, documentaires, livres d'art, policiers, bandes dessinées, etc., tant pour les adultes que pour les enfants. Le fonds comporte même une section de livres écrits en langues étrangères : anglais, espagnol, portugais. Et il ne cesse de s'accroître sensiblement chaque année : en 1990 et 1991, les acquisitions ont été respectivement de 1 200 et 1 300 livres. À ce fonds propre s'ajoutent les dépôts de la bibliothèque départementale de prêt de l'Yonne... et il arrive même que la responsable de la bibliothèque de Noyers aille elle-même y chercher des livres.
- 38 Toutefois, cette bibliothèque rencontre le problème de l'exiguïté de son local, surtout en raison de l'importance de son fonds : les rayonnages de livres sont très serrés et une partie des ouvrages reste dans des caisses.
- 39 La bibliothèque est ouverte treize heures et demie par semaine, et un certain nombre de bénévoles viennent aider la fondatrice dans sa tâche. 300 à 350 familles, essentiellement du canton, y sont adhérentes. Le nombre de prêts annuels a atteint au début des années quatre-vingt un pic de 19 000 livres ; il a un peu baissé actuellement et se situe aux alentours de 12 000 prêts. Cette diminution des prêts constitue une preuve éclatante du rôle essentiel de « locomotive » joué par la responsable de la bibliothèque. Son effort est un peu diminué sur le secteur de Noyers, en raison des fonctions qu'elle assume actuellement au niveau départemental. Il lui a été demandé, en effet, de participer à des commissions travaillant sur la politique de lecture, en liaison avec les responsables de la bibliothèque départementale de prêt de l'Yonne et de la bibliothèque municipale d'Auxerre.
- 40 Toutes les autorités départementales en matière de lecture s'accordent à louer l'exemplarité de son travail et considèrent que grâce à son action, le secteur de Noyers constitue « un cas » exceptionnel dans l'Yonne. Chaque fois qu'on parle de Noyers, immédiatement vient la réplique : « Ah oui, mais c'est particulier, ce n'est pas représentatif de l'ensemble du département. » Aux dires d'un conseiller général, les meilleures notes lors d'un test de français mené auprès des élèves des classes de sixième du département ont été obtenues par ceux des communes desservies par la bibliothèque de Noyers...
- 41 L'enquête menée dans les villages aux alentours de Noyers confirme clairement le rayonnement et le rôle moteur de cette bibliothèque : près du quart des habitants de plus de 16 ans ayant répondu à l'enquête déclarent y être inscrits, soit un taux double de la moyenne nationale des communes rurales en 1988, supérieur même à celui des communes de plus de 100 000 habitants (22 %). Dans cette zone du Tonnerrois où la proportion des lecteurs de livres par rapport à la population totale enquêtée vient au deuxième rang après la région des Baronnie, plus du tiers sont inscrits à la bibliothèque de Noyers, taux de fréquentation s'inscrivant nettement en tête des six terrains de l'étude. On peut donc légitimement déduire de ces résultats que les deux

phénomènes – l'importance du taux de lecteurs et de la fréquentation de la bibliothèque – sont ici nettement imbriqués, de façon dynamique.

- 42 D'ailleurs, les entretiens menés sur ce terrain confirment cette interprétation. Par exemple, une Parisienne d'une quarantaine d'années, venue s'installer dans un village proche de Noyers depuis une dizaine d'années, qui avait quelque peu abandonné les pratiques de lectures de son enfance et de son adolescence entre vingt et trente ans, déclare que son installation à Noyers l'a « poussée à redécouvrir la lecture. D'abord parce que la bibliothèque à Noyers s'y prête, parce qu'il y a une bibliothécaire extraordinaire ». Les personnes interviewées sont unanimes dans une louange enthousiaste du choix et de la présentation des livres. Et surtout chacun exalte la compétence de la fondatrice de la bibliothèque, son amabilité, la pertinence de ses conseils qui s'appuient sur une connaissance parfaite de chacun des adhérents. Tous s'accordent à dire que « sans elle, il n'y aurait rien à Noyers, il ne s'y passerait rien... ».
- 43 Si de son passé moyenâgeux au sein du duché de Bourgogne, Noyers-sur-Serein conserve une grande beauté architecturale, il n'abrite plus de nos jours que 775 habitants. Il est vrai que le charme de ses rues bordées de maisons à colombages y a attiré une population cultivée d'artistes et d'intellectuels. Et l'atmosphère de ce « village », classé parmi les plus beaux de France, respire une certaine urbanité : un antiquaire, une galerie de peinture et de céramique d'art, une librairie de livres anciens se découvrent tout au long de la rue principale, sans oublier un musée d'art naïf. Mais il n'en reste pas moins que ce petit chef-lieu de canton exerce dans le domaine de la lecture une action qui va au-delà des seules professions « intellectuelles ». La grande majorité des agriculteurs est lectrice de livres : parmi eux plus du quart lisent plus de dix livres par an et un cinquième fréquentent la bibliothèque.
- 44 Cet exemple de la bibliothèque de Noyers illustre le rôle que peuvent avoir des personnes venues d'autres régions pour dynamiser un espace. Pour y parvenir, il leur faut déployer une énergie énorme et être consacrées par une reconnaissance des habitants : « Elle est aimable, elle est dévouée, elle connaît bien ses livres, elle connaît bien ses lecteurs, elle sait exactement ce qu'on veut, elle vous dirige », disent les habitants de Noyers de leur bibliothécaire... Des entretiens menés dans l'Hérault auprès de spécialistes de la lecture publique ont confirmé ce rôle souvent moteur de personnes « transplantées ». Dans ce département, les communes les plus dynamiques dans la diffusion de la lecture sont celles où la municipalité est animée par des personnalités d'origine extérieure au « pays », tandis que les communes gérées par des gens du « terroir » ont plutôt tendance à perpétuer la culture locale, davantage centrée sur le sport ou la fête.

Trois sites où l'offre de lecture est peu entraînante

- 45 Ainsi, dans trois des six sites de l'étude dont les villages sont fortement ancrés dans le terroir, l'offre de lecture reste faible et peu entraînante.
- 46 Il s'agit des villages cauchois de la vallée de la Saône, en Seine-Maritime, du secteur puyaudin, d'Égleny-Beauvoir dans l'Yonne, et du village de Pinet, dans l'Hérault. Dans le rapide commentaire des cartes, on a pu constater que dans chacune de ces zones, le maillage des bibliothèques reste lâche, l'offre publique de prêt se limitant souvent à des dépôts de livres en mairie ou dans des foyers du troisième âge, ou encore dans des établissements scolaires. Dans ces sites, les chefs-lieux de canton sont dépourvus de

bibliothèque municipale : c'est le cas de Toucy dans l'Yonne, et de Bacqueville-en-Caux, pour les villages de la vallée de la Saône. Pour ces derniers, même la petite ville de Luneray, véritable petit « centre local » pourvu de nombreux commerces, d'un supermarché et d'une supérette, ainsi que d'une agence bancaire, n'offre en matière de lecture qu'une maison de la presse dans laquelle le choix des livres à la vente est très limité.

- 47 Certes, la BDP effectue des dépôts de livres, à l'école et dans les locaux du club de troisième âge à Pinet et à Égleny, à la mairie, même à Beauvoir. Mais là encore, les livres proposés sont peu nombreux : ils tiennent généralement sur deux ou trois étagères au fond d'une armoire, et la fréquence du renouvellement, en principe de deux à trois fois l'an, est en réalité bien aléatoire. Ces dépôts sont tenus par des bénévoles ayant souvent la soixantaine, qui se sont en général résignées à accepter cette charge. En fait, ils ne desservent quasiment pas de lecteurs.
- 48 À Pinet, une ancienne responsable explique que dans les années soixante-dix, une quinzaine de personnes prenaient des livres, et les faisaient même circuler dans leur entourage, si bien qu'il lui fallait faire le tour du village pour les récupérer. Mais plusieurs des personnes inscrites, âgées pour la plupart, sont aujourd'hui décédées. Actuellement, ce dépôt n'est plus utilisé que par quelques personnes du club de troisième âge et deux ou trois personnes de l'extérieur.
- 49 À Beauvoir, la fréquentation du dépôt de livres, tenu par la secrétaire de mairie, se borne à trois personnes... et celui d'Égleny semble tout autant déserté.
- 50 Le dévouement des bénévoles responsables de ces dépôts n'est pas en cause : ces personnes se trouvent fréquemment seules face à une tâche difficile qui leur a été quasiment imposée, faute d'autres candidatures, dans un milieu culturel peu ouvert au livre. Pour que le dépôt soit autre chose qu'un dépôt « dormant... », il leur faudrait mener sans doute un combat moins solitaire, et pouvoir acquérir une connaissance des techniques documentaires. Mais dans les deux régions, les réactions des lecteurs de livres à cette médiocrité des dépôts sont différentes, en raison de l'inégale mobilité de la population.
- 51 Celle de Pinet est dans l'ensemble une population peu mobile pour se procurer des livres. Les lecteurs ne se déplacent pas à la bibliothèque municipale de Marseillan, pourtant de bonne réputation, et distante seulement de sept kilomètres. Ils préfèrent se fournir auprès des clubs de lecture. La responsable de la bibliothèque départementale de prêt est d'ailleurs très consciente du faible « rayonnement » des équipements de lecture dans cette région, et encourage l'implantation de structures d'accueil au sein même des communes.
- 52 Dans l'Yonne, à Égleny-Beauvoir, les jeunes actifs des nouveaux lotissements vont pour la plupart travailler à Auxerre, à dix-huit kilomètres de là. Aussi les quelques utilisateurs de bibliothèques vont-ils soit dans les bibliothèques de leurs organismes professionnels, soit à la bibliothèque municipale du chef-lieu de département.
- 53 Les villes « historiques » de l'Yonne sont en effet dotées de bibliothèques municipales implantées depuis longtemps et dont le fonds est très important : située à une vingtaine de kilomètres d'Égleny-Beauvoir, la bibliothèque municipale de Joigny (9 697 habitants en 1990) est accessible aux habitants de ces villages. Mais les déplacements des villageois d'Égleny-Beauvoir suivent les migrations de travail et sont donc dirigés vers Auxerre.

- 54 Fondée dès la Révolution à la suite des confiscations de cette période, la bibliothèque municipale d'Auxerre est actuellement installée dans de vastes bâtiments modernes d'environ 3 500 mètres carrés et comporte deux annexes situées dans les quartiers périphériques des Hauts d'Auxerre. Le fonds est très important : plus de 200 000 ouvrages. Outre les fonds adultes et enfants, et beaucoup de revues, il existe également un fonds ancien et un fonds local importants où puisent beaucoup d'amateurs d'histoire locale principalement venus de l'Avallonnais et du Tonnerrois. La bibliothèque a enregistré un doublement de ses lecteurs entre 1981 (3 002 lecteurs inscrits et 105 000 ouvrages prêtés) et 1987 (6 500 lecteurs et 235 000 ouvrages). Si 35 % des lecteurs ne sont pas auxerrois, ceux des campagnes environnantes viennent davantage du sud-est du département que de la Puisaye. On doit cet essor à des heures d'ouverture plus larges, et à une sélection de livres plus variée. Outre les lecteurs clairement répertoriés, parce qu'inscrits, les consultations sur place sont importantes et la bibliothèque connaît toujours une grande affluence. Les annexes, situées dans une zone à urbaniser en priorité (ZUP) et une zone d'aménagement concerté (ZAC) et surtout destinées aux jeunes des quartiers périphériques, n'offrent que des consultations sur place. En dépit de cette restriction, la fréquentation est très importante.
- 55 En pays de Caux, si le maillage des organismes de prêt de livres est extrêmement lâche et la demande peu dynamique, certains élus locaux commencent à être sensibilisés. Ainsi, dans deux des quatre villages de la vallée de la Saône, qui ne disposent pas même d'un dépôt de la bibliothèque départementale de prêt, les maires souhaiteraient fortement que leurs villages bénéficient d'un arrêt du bibliobus de prêt direct qui passe à Val-de-Saône, à six et huit kilomètres de là. Outre leur désir de faciliter à leurs administrés l'accès au livre, ces deux femmes maires y voient l'opportunité de recréer un lieu de rencontre des villageois, dans des communes où les lieux traditionnels, petits commerces et même cafés, ont totalement disparu...
- 56 Un autre exemple : cinq petits villages (1 200 habitants) ont su s'associer pour financer, chacun au prorata de son importance, une bibliothèque intercommunale à laquelle le village le plus peuplé, Saint-Laurent-en-Caux (500 habitants), fournit en outre le local. Cette bibliothèque est née grâce à l'initiative de deux femmes – dont l'une vient de Rouen – qui, à l'origine, ont présenté un dossier à la Fondation de France dans le but de transformer une bibliothèque scolaire en bibliothèque indépendante du milieu scolaire et ouverte à tous les enfants. Le succès de cette démarche a déclenché l'intérêt des élus locaux ; la bibliothèque enfantine s'est, depuis 1991, transformée en bibliothèque intercommunale ouverte à toute la population.
- 57 En mars 1992, si 70 lecteurs enfants et adolescents, et 80 lecteurs adultes fréquentaient cette bibliothèque, aucun n'appartenait au monde agricole ; aucun non plus des habitants de la commune de Gonnetot, pourtant participante, n'y était inscrit... Une bonne partie d'entre eux semble totalement en ignorer l'existence. Il en va de même de la plus grande partie de la population des quatre communes de la vallée de la Saône. Mais Saint-Laurent-en-Caux est situé en dehors des déplacements traditionnels des habitants de la vallée, et en outre sa bibliothèque ne fait l'objet d'aucune promotion.
- 58 Toutefois, cette volonté nouvelle des pouvoirs locaux de favoriser la lecture publique ne rencontre pas véritablement l'adhésion de l'ensemble des Cauchois. Une jeune femme maire, fort déçue de n'avoir reçu que trois réponses à la très courte enquête qu'elle avait lancée dans le village pour savoir si les gens seraient intéressés par le passage d'un bibliobus de prêt direct, s'en est étonnée devant le conseil municipal. Il lui

a été répondu : « Ah bien, vous savez, on a tellement de choses à faire, on est tellement occupés qu'on n'a plus de temps ; quand arrive le soir, on est tellement fatigués qu'on n'a plus qu'une envie, c'est de dormir. » Aux difficultés économiques réelles rencontrées par les habitants de cette région s'ajoutent des modes de vie et une mentalité supposant une conception très physique de l'activité. Lors d'un entretien, il nous a été dit : « Ils ont l'impression d'être fainéants quand ils se mettent devant un bouquin. »

Une évolution des mentalités en faveur de la lecture

- 59 Malgré les inégalités du maillage, il est incontestable que les années quatre-vingt ont été marquées par une croissance importante de l'offre de lecture publique.
- 60 Tant que les bibliothèques départementales de prêt sont restées sous la tutelle étroite du pouvoir central, l'enthousiasme et le dynamisme des responsables que nous avons contactés furent souvent entravés par le manque de moyens et par les lourdeurs de l'appareil administratif. Mais depuis la mise en œuvre de la décentralisation, à partir de 1986, ces bibliothèques ont bénéficié à la fois d'une augmentation très sensible de leurs moyens, d'une plus grande autonomie et d'une réelle marge d'initiative pour leurs personnels. Les conservateurs ont pu ainsi intensifier leurs actions de responsabilisation auprès des élus locaux, et les amener à une prise de conscience de plus en plus accentuée des enjeux de la lecture publique. Ces efforts ont porté leurs fruits, comme en témoigne la multiplication des bibliothèques municipales au cours des dernières années, même dans les départements les plus dépourvus en ce domaine : ainsi, en Seine-Maritime, le nombre des bibliothèques municipales dans le département est passé de trente-neuf en 1986 à quatre-vingt-deux en 1991.
- 61 Avec l'implication de plus en plus large et directe des élus locaux dans les décisions budgétaires, la lecture publique dépend plus que jamais des enjeux politiques et électoraux locaux : les élus sont tentés de répartir le budget dont ils disposent dans les secteurs qui répondent aux aspirations et aux souhaits de la majorité de leurs administrés. Dans un département comme la Drôme, l'importante modernisation des structures de lecture publique est en partie une réponse à une forte demande de la population. Dans d'autres régions, telle la plaine viticole de l'Hérault, où les activités sportives, et notamment le football, jouent un grand rôle dans la vie de relation d'une large partie de la population, les budgets auront souvent tendance à favoriser ce secteur de la vie sociale : on est « loin » de Montpellier, reconnue nationalement pour l'importance de ses manifestations culturelles...
- 62 Mais partout s'est manifestée une évolution des mentalités en faveur de la promotion de la lecture, dans une période où le développement des régions passe par une amélioration des niveaux de formation, indispensable aux activités économiques modernes. En outre, dans certaines régions favorisées soit par des facteurs géographiques attractifs (beauté des paysages, climat...), soit par un environnement économique moderne – et il peut y avoir concordance des deux éléments –, certaines communes rurales accueillent maintenant des cadres d'entreprises décentralisées, ou des retraités issus de milieux aisés ; aussi l'enjeu culturel devient-il plus important. Et même dans des petites communes à composition sociale plus modeste, comme dans la vallée de la Saône, les lieux de lecture publique sont parfois envisagés, on l'a vu, comme un remède à la déstructuration de la vie sociale.

- 63 En ces années, marquées par une valorisation de la culture dans le discours officiel et une plus grande fragmentation de la société, les motivations des municipalités dans la création de ces bibliothèques sont donc diverses : élément de prestige, affichage d'une image de marque dans un moment de compétition accrue entre les espaces, ou opportunité de retrouver des lieux de sociabilité quand les reconversions bouleversent les cohésions sociales et précipitent la perte des repères identitaires.

La bibliothèque, lieu de convivialité

- 64 Tout en étant un lieu de rencontre du livre, la bibliothèque est aussi un lieu de convivialité qui permet de rompre l'isolement physique, souvent très ressenti dans des villages qui ont perdu durant les dernières décennies tous leurs lieux de sociabilité. Les entretiens avec nombre de retraités ou de personnes isolées fréquentant les bibliothèques montrent leur importance dans le maintien ou l'établissement de liens sociaux. Pour les « transplantés » notamment, c'est une opportunité d'intégration. Ainsi, une femme native du pays bigouden qui a dû changer maintes fois de lieux de résidence au cours de la vie active de son mari explique-t-elle que sa première quête, quand elle arrivait dans un lieu inconnu, était la recherche de la bibliothèque : « Quand on change comme on a changé [de domicile], c'est très pénible... Vous arrivez à peine à connaître quelqu'un... Et le fait d'aller dans une bibliothèque parler avec les gens qui s'en occupent, ça aide bien à s'intégrer... Et puis dans une bibliothèque, on rencontre des personnes qui sont comme nous, elles aiment lire ; ça aide bien. Quand on se retrouve les mêmes jours, on finit par se connaître. »
- 65 Autour de Noyers, des retraités, anciens Parisiens, se plaignent de façon assez générale de leur manque total d'intégration au village où ils sont ressentis comme des « étrangers », encore après des années d'installation. Mais la bibliothèque est un lieu où, grâce à sa responsable, se réactive une curiosité. En matière de lecture, elle est la seule interlocutrice admise par certains lecteurs assidus, qui se disent normalement très secrets sur ce sujet, même avec des membres de leurs familles.
- 66 C'est dire l'importance du rôle des personnes chargées du fonctionnement de la bibliothèque. Les éloges unanimes des usagers de la bibliothèque de Noyers en sont une confirmation. Mais *a contrario*, une absence de sensibilité d'un responsable de bibliothèque peut être préjudiciable, comme l'a montré, par exemple, un entretien avec une jeune fille de 14 ans, d'un milieu social extrêmement modeste et peu familier du livre, mais qui commence à découvrir le plaisir de lire. Voulant emprunter des livres à une bibliothèque de la ville voisine, elle a été repoussée du secteur des « livres pour adultes », sous le prétexte qu'elle n'avait pas l'âge de le fréquenter. Elle commente sa mésaventure avec beaucoup de maturité : « J'ai cherché *L'Amant* de Marguerite Duras à la bibliothèque. Elle a prétendu que ce n'était pas de notre âge. Il paraît que c'est du français pas très correct. Moi j'aime bien les livres de grandes personnes, alors je vais aux rayons des grandes personnes, mais les bibliothécaires me disent : "Vous n'avez pas l'âge, vous montez là-haut ! *Jeannot Lapin*, et autres !"... Alors que la bibliothèque, ça devrait être un lieu d'accueil... Cette histoire d'âge... c'est comme chacun le ressent. Si quelqu'un un jour me dit : "j'ai horreur de Pagnol", je ne lui en voudrai pas... À la place de ces dames, je dirais peut-être : "bon, tu vas trouver un livre qui est bien, tu pourrais peut-être essayer de lire ceci ou cela"... » Savoir conseiller et guider, c'est la demande insistante des habitants des zones rurales aux responsables des bibliothèques ou des

bibliobus. Un certain isolement des lieux de diffusion des idées et des livres, un sentiment d'infériorité des ruraux à l'égard de la « culture », parfois une gêne concernant l'utilisation de la bibliothèque, tout cela explique ce besoin de conseil auprès de « la personne avertie » : « Elle a tous ses diplômes », dit une personne de Noyers...

- 67 L'agrément des locaux et la présentation des ouvrages sont également des facteurs très importants du succès d'une bibliothèque. Parlant de la bibliothèque de Buis-les-Baronnies, une de nos interlocutrices dit : « À mon point de vue, la bibliothèque est intelligente (*sic*). D'abord, parce qu'on a un fonds assez important, surtout pour un petit patelin comme ça... Et il y a en plus la bibliothèque centrale de prêt qui, tous les trois mois, dépose un lot de livres que l'on choisit plus ou moins ; pour les lecteurs qui entendent parler d'un livre, il y a un cahier dans lequel on peut inscrire les livres qu'on souhaiterait lire. Alors ça permet de lire des choses qui viennent de paraître... Pour choisir les nouveautés, il y a à la bibliothèque du Buis un panneau où elles sont affichées. » Une jeune femme médecin, originaire de Bretagne intérieure, raconte le plaisir qu'elle éprouvait à fréquenter la bibliothèque municipale de sa ville natale, moderne et accueillante, et sa répulsion à l'égard de la bibliothèque municipale de Brest, entassée et poussiéreuse, fréquentée durant ses années d'études. Bien souvent, en effet, seules les bibliothèques municipales récentes, élément de la politique de la commune, qui peuvent bénéficier de subventions et d'aides diverses de la part de la mairie, du département ou de la région, sont logées dans des locaux modernes, vastes et agréables.
- 68 La présentation des ouvrages et la bonne marche du service de prêt ne relèvent pas seulement de conditions matérielles ; les capacités d'organisation des responsables de la bibliothèque sont essentielles. C'est la raison pour laquelle les bibliothèques départementales de prêt s'attachent à la formation des gestionnaires bénévoles. Mais toutes ne sont pas réceptives aux offres de stages qui leur sont faites : dans le Diois, les bénévoles des bibliothèques locales, pourtant dévouées, sont peu demandeuses de stages de formation, alors que celles de la Drôme provençale le sont davantage. Or il semble que les premières soient généralement âgées, et les secondes plus jeunes (entre 40 et 50 ans), et très actives, réunies en équipes soudées et stables. Le facteur de l'âge semble en effet jouer sur le désir de formation, car en pays bigouden, des responsables bénévoles âgées de plus de 60 ans refuseraient une formation, en dépit de l'attachement qu'elles manifestent pour la bibliothèque qu'elles animent.
- 69 Enfin, des responsables de bibliothèques départementales de prêt insistent sur la nécessité de ne pas confiner les livres entre les murs d'une bibliothèque, et disent combien il est important de les démythifier en les faisant sortir et manipuler par les gens, à l'occasion de certaines manifestations. Le conservateur de la BDP de l'Hérault conseille ainsi aux animateurs des bibliothèques d'être à l'affût de tout ce qui se passe dans les villages, et de saisir toutes les occasions – même un concours de boules ! – pour sortir des ouvrages en rapport avec l'événement. Le libraire de Pont-l'Abbé a bien compris aussi cette nécessité : « Dès qu'il y a une manifestation... par exemple un festival de cinéma "nature" : on a mis dehors tout un tas de bouquins sur la nature et sur les thèmes qui étaient retenus pour le festival, de façon à ce que les gens puissent les voir, les toucher dans un autre contexte... Il y a eu une exposition de Bazaine à la maison de la baie d'Audierne et nous avons sorti les livres sur la peinture, des textes de Bazaine, des catalogues d'exposition. »

Quelques réactions face à l'organisation des bibliothèques

- 70 Au cours des entretiens menés avec les habitants des villages des régions enquêtées, il a été demandé à ceux des zones d'habitat dispersé si le passage d'un bibliobus de prêt direct pourrait les intéresser. La réponse des retraités a souvent été favorable en raison de leur disponibilité. Les actifs, en revanche, ont souligné les difficultés d'utilisation d'un tel service : les horaires de passage sont en effet la plupart du temps incompatibles avec les horaires de travail, en particulier avec ceux des agriculteurs, généralement intenses, irréguliers mais impératifs et modulés au gré des saisons. En outre, la fixation d'un point d'arrêt aisément accessible à tous les habitants peut poser problème dans le cas d'une commune éclatée. Un agriculteur de Mérindol-les-Oliviers, grand lecteur, pense ainsi qu'il faudrait procéder à une enquête auprès des utilisateurs pour connaître les horaires convenant le mieux à la majorité d'entre eux. Dans le cas de sa commune de résidence, caractérisée par des petits noyaux de peuplement répartis sur une vaste superficie, il suggère un arrêt du bibliobus sur ce qui constitue le point de ralliement du village, la petite place où se trouve la boulangerie. Quant à l'heure de passage, il pense que le soir, entre 18 et 19 heures, est le moment le plus favorable : la majeure partie des habitants du village vient chercher son pain et se tissent alors les liens de sociabilité.
- 71 En dépit des progrès importants réalisés pour doter les régions françaises d'un réseau de bibliothèques, certains lecteurs provinciaux ressentent encore une frustration par rapport aux possibilités de la région parisienne. Une lectrice bigoudène estime que « c'est un grand problème, je pense que la province est toujours parent pauvre. On n'a rien et tout est centralisé sur Paris. Paris, c'est Paris. Avec les promesses qu'on a eues... on n'est pas encore arrivé, on n'a pas réussi à donner l'équivalence en province ». En outre, elle déplore que le fonctionnement des bibliothèques soit assuré par des bénévoles : « Il faudrait des professionnels, bien sûr. Parce que le bénévolat n'est jamais que quelque chose d'aléatoire, de passager et de passe-temps pour certains... Des gens qui partiront un jour ou l'autre et qui ne seront pas remplacés, qui ne sont pas à leur place exactement. Il faudrait des gens compétents pour essayer de relever le niveau intellectuel, et le niveau moral, parce que ça va de pair. » Et son souhait est de voir les bibliothèques provinciales offrir un service de qualité. Parlant du système de bibliobus : « Tout d'abord, qu'il y ait de la qualité dans cet apport de livres, qu'on ne nous apporte pas n'importe quoi. Et qu'on amène par le biais d'organismes qui pourraient se charger d'éduquer un peu les jeunes, de leur apprendre, de les mettre sur la voie, ne pas accepter le médiocre. Il faudrait des comités de lecture, des gens qui soient capables de guider un peu les autres. Il ne suffit pas qu'il y ait une camionnette qui vienne amener plein de bouquins, là, sur une place publique et qu'on dise : "Servez-vous", ça ne servirait à rien du tout. Il faudrait mettre en place des spécialistes, des gens qui s'y connaissent et qui donneraient des livres de qualité aux enfants. Parce que ce qui est malheureux à l'heure actuelle, c'est que justement, les jeunes, ils ne demandent rien, mais on ne leur donne pas non plus assez de qualité. » Et d'ajouter : « On ne peut rien faire si ça ne part pas de la municipalité même. C'est localement qu'il faut donner aux gens l'envie de lire et après, si on voit que ça marche, on fait appel aux finances du gouvernement. Mais je pense qu'il faut que ça vienne de la base ».

- 72 Ce jeu complexe entre offre et demande, dont les ruraux peuvent ainsi être très conscients, et la compréhension profonde des mécanismes de différenciation des pratiques de lecture selon les espaces, appelleraient une recherche plus poussée. Il faudrait notamment procéder à l'analyse historique de l'attitude des élites locales (notables, autorités religieuses, élus, responsables associatifs et syndicaux) vis-à-vis de la lecture, et apprécier l'importance du brassage social. Il faudrait encore approfondir l'étude des relations entre hommes et femmes – car, on l'a vu, les animateurs sont la plupart du temps... des animatrices. Il faudrait aussi analyser les formes de sociabilité, et les rapports que chacune des entités locales entretient avec la société et l'espace « englobants ». Il faudrait enfin pouvoir apprécier l'inégal enjeu que représente la lecture, et plus largement la « culture », dans les efforts actuels des pouvoirs locaux ou des associations pour renforcer le sentiment d'appartenance locale, et redéfinir l'identité d'un lieu.
- 73 Car si les identités de « pays » contribuent à expliquer la différenciation spatiale des pratiques culturelles, en retour l'appropriation des biens culturels interfère dans le rapport à l'espace des acteurs et dans la reformulation des identités.

NOTES

1. Cf. François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire*, op. cit.
2. Cf. Bernard Pingaud et Jean-Claude Barreau, *Pour une politique nouvelle du livre et de la lecture*, Paris, Dalloz, 1982.
3. Cf. Bertrand Calenge, « Les bibliothèques centrales de prêt », art. cit.
4. Les cartes figurent à la fin de ce chapitre.
5. Déclaration de Mario Roustau, ministre de l'Instruction publique, au congrès international d'Alger, 1931, cité par Bertrand Calenge, « Les bibliothèques centrales de prêt », art. cit., p. 297.
6. « Bibliothèque centrale de prêt » est l'ancienne appellation des bibliothèques départementales de prêt.
7. Voir le tableau 10, p. 242.

Cartes de localisation et cartes d'offre de lecture

Claude-Michèle Gardien

YONNE (Canton de Noyers) **L' offre de lecture**

SEINE - MARITIME Localisation du site

France-Loisirs
Selection Reader's Digest
Grd Livre du Mois

2 ● 3 ■ □
● Joigny

□ ■ / Aillant-sur-Tholon

▲ Egeny
★ Beauvoir

18 km.(env)
● St Georges-sur-Baulche

● Villefargeau

7 ■ (L. P.) 2 ◆

DIJON

170 km.(env)

● Monéteau

▲ Toucy

Deuxième partie. Tours et détours des lecteurs dans la France rurale : des façons de lire partagées ?

Avant-propos de la deuxième partie

Michèle Petit

« Les lecteurs sont des voyageurs ; ils circulent
sur les terres d'autrui, nomades braconnant à
travers les champs qu'ils n'ont pas écrits,
ravissant les biens d'Égypte pour en jouir. »

Michel de Certeau¹

« Nous étions sous le coup d'une suspicion
comparable à l'inquiétude dont notre corps était
l'objet... On nous offrait des livres, on nous
exhortait à lire, on nous méprisait un peu de ne
pas montrer plus de goût pour la lecture, mais, il
fallait le reconnaître, on détestait nous
surprendre en train de lire. »

Jean-Louis Baudry²

- 1 Quand on analyse l'intensité des pratiques de lecture dans plusieurs sites ruraux, les singularités qui marquent l'appartenance à un « pays » sont saisissantes : c'est le fil qui court tout au long de la première partie de ce livre. Mais si l'on se met à l'écoute de ceux qui vivent dans ces sociétés, s'entend aussi, comme en écho, l'évocation de manières de lire, ou de difficultés d'accès à l'imprimé, qui semblent partagées d'un bout de la France rurale à l'autre. Et l'on peut souvent retrouver les mêmes représentations, les mêmes modèles sous-jacents aux formes d'approche du livre, à ses usages, aux modalités de son appropriation, à la place où on le situe.
- 2 Ces récurrences ne sont pas toutes liées à l'appartenance au milieu rural : on retrouve déjà quantité d'« universels » de notre temps, par-delà les frontières entre villes et campagnes. Par exemple, on le verra, le rapport différent qu'hommes et femmes, jeunes et plus âgés, entretiennent avec la lecture. On retrouve aussi, chez les ruraux qui ont accédé à cette pratique, toute la palette des manières de lire propres à notre époque : celles régies par les exigences du savoir, celles liées aux gestes de l'intimité, du souci de soi, celles inspirées par le désir de s'inscrire comme acteurs à part entière dans son siècle, le lieu où l'on vit... Là comme ailleurs, ces manières de lire ne s'excluent pas

nécessairement : elles peuvent coexister chez un même lecteur, certaines plus manifestes, d'autres plus contenues.

- 3 De même, le rapport au livre, soumis ou « désinvolte³ », ne singularise pas – ou plus – radicalement les ruraux des urbains. Du fait de sa rareté dans les campagnes jusqu'à une date très récente, comparée à l'abondance urbaine, s'attendait-on à trouver les ruraux sur le seul « bord sage, conforme, plagiaire⁴ » de la lecture, pris dans les filets de l'écrit ? Avec la diffusion généralisée et massive des médias, l'imprimé est largement désacralisé, on le perçoit moins comme un objet rare et parfait. Et le lecteur n'est pas une page blanche, où s'imprimerait le texte : même s'il s'en laisse imposer, il se l'approprie, avec fugues et ruses. Beaucoup de nos lecteurs semblent studieux dans leurs usages, mais nombre d'entre eux « braconnent » parmi leurs livres, pour parler comme Michel de Certeau, ou s'abandonnent à leur capacité de rêverie... On pense à cette illustration d'un livre d'heures du ^{xv}^e siècle reproduite dans *Les Usages de l'imprimé*⁵ : au cœur de l'image, la Vierge est assise, un livre ouvert sur ses genoux. Autour, tournés vers elle – ou vers lui –, tous ne sont que dévotion.
- 4 Mais dans les marges de l'image sainte, parmi lianes, fleurs et fruits, se sont glissés les motifs profanes : démons et chimères prêts à s'accoupler. On veut croire la lecture dévote : ici comme ailleurs, elle a toujours plusieurs faces, une face claire, un côté plus obscur, et on ne « tient » jamais le lecteur, même dans les campagnes où les pouvoirs de toutes sortes ont tant veillé à contrôler l'accès aux textes.
- 5 Il reste que nous évoquions là ceux qui lisent, mais qu'en milieu rural, beaucoup ne partagent pas « les biens d'Égypte » de la lecture. Et l'empreinte spécifique aux sociétés rurales se retrouve en particulier quand on tente d'analyser les difficultés d'accès à cette pratique. Sans doute nombre de ces apories ne sont-elles pas non plus propres aux ruraux. Trop souvent, on considère que l'accès à la lecture est l'effet d'une programmation sociale assez rigoureuse, et qu'il va de soi dès lors que l'on dispose d'un certain capital socioculturel. Il est pourtant d'observation courante que, même dans les milieux familiers du livre (y compris les milieux de l'édition, des bibliothèques, de l'université ou de la recherche !), nombreux sont ceux qui ne lisent pas, ou qui limitent leur pratique à un cadre professionnel étroit, ou bien se cantonnent à un genre défini d'ouvrages. L'approche de la lecture est fréquemment teintée d'angoisse, d'interdits, et il semble que seule une minorité, bien sûr plus importante parmi ceux qui sont nantis d'un niveau socioculturel élevé, parvienne à surmonter ces inhibitions qui frappent si fréquemment celui qui aborde l'imprimé.
- 6 En milieu rural, ces difficultés prennent une coloration particulière, et les entraves sur le sentier qui mène aux livres ont été nombreuses. Pour la plupart, ceux avec qui nous avons réalisé des entretiens avaient, de notoriété publique dans leurs villages, un goût pour la lecture, qu'ils fréquentaient assidûment. C'était là un parti pris : nous voulions tenter d'entendre comment ce goût leur était venu, par quels chemins de traverse ils lui avaient donné libre cours. Les non-lecteurs ou les faibles lecteurs sont donc minoritaires parmi nos interlocuteurs. Mais dans les discours des familiers de la lecture que nous avons rencontrés, on trouve la trace des interdits ou des difficultés qu'ils ont dû affronter pour accéder à cette pratique. C'est cette traversée que nous tenterons de refaire ici, parce qu'elle informe leurs manières de lire. Si lire n'est jamais une activité « innocente », il semble que la lecture en milieu rural soit, aujourd'hui encore, fréquemment sous le signe d'une triple transgression. Lire, c'est affronter la question de l'« utilité » de cette pratique ; c'est aussi assumer de « sortir » temporairement du

groupe social, de s'en différencier ; c'est enfin s'approprier ce qui fut longtemps l'apanage des détenteurs des pouvoirs. La façon dont les lecteurs se situent vis-à-vis de ces questions, leur inégale émancipation également, vis-à-vis du modèle scolaire, du modèle religieux⁶ donnent forme à leur rapport, plus ou moins soumis, à l'imprimé, et à leurs manières de lire. Avoir le goût de la lecture, et s'autoriser à lire, dans ces sociétés, surtout sur un mode désinvolte, passe généralement par le filtre, la médiation d'un initiateur, d'un leader culturel, d'une génération. Ou encore d'un contexte culturel, d'un « esprit du lieu » favorable à la lecture. Et c'est là où l'on retrouvera, au bout du compte, cette diversité du monde rural dont Braudel pensait qu'elle était constitutive de l'identité française⁷ et dont on n'a cessé de souligner la prégnance dans les chapitres précédents.

- 7 Dans les pages qui suivent, on se décentrera de cette interrogation privilégiée autour de ces différenciations locales. À travers l'analyse des entretiens réalisés auprès d'une cinquantaine de « ruraux », on entendra plutôt les effets, sur les pratiques de lecture, de façons de vivre, d'habiter et de penser souvent comparables, par-delà la diversité des « pays », des origines ou des activités de nos interlocuteurs. Elles rendent sensible, chez les personnes de souche rurale, l'empreinte de valeurs qui ont donné sens à la vie paysanne pendant des siècles, et dont la mémoire sur le temps long semble peser encore sur les usages actuels de l'imprimé. On n'invoquera pas pour autant une mythique « culture rurale », qui se perpétuerait, une et inaltérée, en tous lieux et de toute éternité. En fait, ces valeurs sont d'autant plus agissantes que des contraintes très actuelles ont pu les réactiver : par exemple, en milieu agricole, le productivisme a pris le relais de l'économie de survie pour obliger à une vie sans « dépense ».
- 8 Ces modes de vie largement partagés tiennent aussi à l'appartenance à des communautés de petite taille, dans des espaces situés dans une proximité avec la « nature », et éloignés, en marge des lieux où se tiennent les pouvoirs de décision, où se concentrent les biens culturels. Et se retrouvent, dans toute la France rurale, les mêmes crises identitaires qui touchent l'ensemble du monde agricole, mais qui retentissent chez beaucoup des ruraux qui lui sont liés⁸.

NOTES

1. Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », in *L'Invention du quotidien*, 1) *Arts de faire*, Paris, 10/18, 1980, p. 292.
2. Jean-Louis Baudry, « Un autre temps », *La Lecture. Nouvelle revue de psychanalyse*, 37, 1988, p. 70.
3. Pour reprendre l'expression de Roger Chartier dans « Du livre au lire », in *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985, p. 70.
4. Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 14.
5. Cf. Paul Saenger, « Prier de bouche et prier de cœur », in Roger Chartier (dir.), *Les Usages de l'imprimé*, Paris, Fayard, 1987, p. 225.
6. Qui se rejoignent sur plus d'un point..., comme l'ont montré Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard in *Discours sur la lecture (1880-1980)*, op. cit.
7. Cf. Fernand Braudel, *L'Identité de la France*, Paris, Champs Flammarion, 1990.

8. Ajoutons que cette partie, peut-être plus encore que les précédentes, reste largement exploratoire, et que ses principales avancées sont à considérer, non comme des résultats définitifs, mais plutôt comme autant de « pistes » qui appellent des approfondissements, des recherches complémentaires.

Chapitre I. La lecture « accumulation »

- 1 « Ils refaisaient les aires nouvelles qu'ils remplissaient avec de la terre, et les gens venaient danser la gavotte le dimanche après-midi pour tasser cette terre. On était toujours pour de l'utilité : on dansait, mais c'était pour quelque chose de très utile. Les binious étaient sur des tonneaux, on ne prenait pas le temps d'installer des estrades. »
- 2 Cette danse « utile » (mais peut-être aussi ce travail « agréable... ») qu'évoque une institutrice bretonne à la retraite n'est pas particulière à son village. Les instruments pouvaient changer, dans bien d'autres régions on dansait sur les aires nouvelles. Et dans toute la France rurale, par-delà les particularismes locaux, une même éthique partagée faisait du travail, longtemps seul garant de la survie physique, la valeur la plus haute, et bannissait « l'oisiveté¹ ».

La mémoire de la place du loisir dans les sociétés rurales

- 3 Aujourd'hui, dans de nombreux entretiens, on retrouve cette mémoire, toujours présente et agissante, d'un monde où le travail, d'une certaine façon, ne s'arrêtait jamais et où – à l'exception de temps festifs constitutifs de la sociabilité – on ne connaissait pas le « loisir » : sans doute se retrouvait-on, dans de nombreuses régions, à la veillée, mais on y avait les mains occupées. Une Bretonne d'une soixantaine d'années, femme de marin, se souvient de sa mère à qui, à l'âge de 9 ans, « on avait mis des crochets dans les mains pour faire de la dentelle », et qui n'avait vécu « que pour le travail. À l'époque c'était ça, il fallait avoir quelque chose entre les mains ». Une autre, habitant en pays de Caux, évoque les femmes qui, « ici, naissent avec un balai à la main ». À l'autre bout de la France, dans un village languedocien, les dames qui se retrouvent au club du troisième âge et y échangent les nouvelles le font toujours les mains occupées par les ouvrages – crochet ou tricot – qu'elles chercheront à vendre aux estivants. Ces exemples sont tous relatifs à des femmes : ce n'est pas un hasard, les hommes ont plus de « jeu » dans les activités auxquelles ils sont tenus, mais la plupart du temps dans les limites d'un plaisir associé à une utilité tangible.

- 4 En effet, tout comme unité de production et de consommation, lieu de travail et lieu d'habitation étaient confondus, les « loisirs » se distinguaient mal du travail. Sollicitant le corps, actifs, utiles, et partagés, ils se perpétuent dans la construction ou l'aménagement des maisons, le bricolage, l'entretien du jardin. Ou dans un rapport utilitariste à la nature, en particulier dans certaines régions, où l'importance de la chasse (Languedoc, pays de Caux, Yonne), quelquefois de la pêche ou de la cueillette (pays de Caux), se maintient. Mention est fréquemment faite des heures nombreuses qui sont consacrées à ces activités, tant par des personnes ayant toujours vécu en milieu rural que par d'autres qui s'y sont installées récemment – en particulier celles qui disposent de revenus modestes. « Les gens font beaucoup par eux-mêmes », remarque le maire d'une petite commune du pays de Caux. Il y a à cela des raisons économiques : sans doute la situation très précaire de cette région les y contraint-elle, tout comme elle a pu les inciter à rechercher de façon renouvelée un complément de ressources dans la cueillette ou la consommation des produits du jardin. Mais plus largement, bâtir sa maison, la rénover entièrement, ou la faire construire est devenu un impératif un peu partout à la campagne, où le locatif est plus rare qu'en ville, et où les terres en ferme sont souvent dissociées des bâtiments. Pour des retraités, d'origine rurale ou non, qui ont à affronter une éventuelle nostalgie du travail, ces activités offrent aussi une opportunité de rester « actifs », d'avoir un projet. Enfin, pour les nouveaux ruraux, le choix de vivre à la campagne est généralement associé au goût pour des activités de plein air.
- 5 On retrouve là des éléments qui apparaissent dans les enquêtes portant sur les pratiques de loisirs² : celles-ci montrent une moindre fréquentation de la plupart des loisirs dans les communes rurales, à l'exception notable du jardinage (57 % s'y adonnent au moins deux ou trois fois par semaine, contre 32 % pour l'ensemble des Français), du bricolage (48 % chaque semaine, contre 38 % pour l'ensemble de la population), de la chasse, de la couture. Loin de se « tasser », certains de ces loisirs ont même enregistré récemment une progression notable, liée quelquefois à une réduction du temps de travail et à l'allongement de la retraite, ou aux changements dans les tâches effectuées. Par exemple, avec l'évolution de la division du travail dans l'agriculture, les femmes sont souvent moins appelées à des tâches extérieures qu'auparavant, plus cantonnées à l'espace domestique. La proportion d'entre elles qui font « de la couture de temps en temps avec plaisir », en progression partout, est plus nette dans les communes rurales (où elle est passée de 48 % en 1967 à plus de 69 % en 1987, contre 51 % à 67 % pour l'ensemble des communes), en particulier pour les femmes de salariés agricoles, et d'exploitants agricoles. La fréquentation accrue de ce type de « loisirs » relativise d'autant la légère progression enregistrée pour la lecture...
- 6 Mais peut-être le temps consenti à ces activités dit-il aussi l'importance d'une autre valeur : vivre sur soi-même. Écho de la capacité de résister à la famine qu'avaient autrefois les sociétés rurales en ne comptant que sur leurs propres forces, ce souci d'autonomie est parfois réactivé à des fins de simple subsistance par les crises actuelles. Tout comme la course productiviste a pu prendre le relais de l'économie de survie pour contraindre à une vie sans temps « libre », comme l'évoque cette femme d'agriculteur de 35 ans, en Bretagne : « Des livres, j'en ai acheté, au début, quand on était salariés. Mais après, pendant des années, on n'a fait qu'investir, on n'avait aucun loisir. L'agriculture... ils nous ont fait faire le parcours du combattant. Parce que même si nous, on arrive à avoir amélioré notre outil de production, on se dit : "On va être un

peu plus libres...” Eh bien, entre-temps les prix à la production ont tellement baissé qu’on est quand même obligés de s’accrocher davantage. On reste toujours à attendre... avec un revenu inférieur. On a des revues professionnelles, qu’on a dû restreindre, parce qu’on a un budget restreint. Cette année, on a acheté deux, trois revues professionnelles... Depuis qu’on est ici, on n’a plus le temps de penser aux livres... »

- 7 Cette jeune femme se rappelle qu’enfant, « tous les étés on travaillait, on aidait les parents pendant les vacances scolaires et on appréciait les journées de pluie où on pouvait rester dans notre chambre ». Parmi nos interlocuteurs d’origine rurale jeunes, même s’ils en sont plus dégagés, on retrouve ainsi la mémoire de cette société paysanne : souvenirs d’enfance où on était sollicité pour aider aux tâches de l’exploitation, évocations de vies où pèse encore l’interdit de « perdre son temps ». Un instituteur d’une trentaine d’années dans le Biterrois – où la mentalité est pourtant plutôt « festive » – relève : « Qu’une femme ait des loisirs, ce doit être culpabilisant. »

Lire, une activité coupable ?

- 8 Souvent notée par des chercheurs ou des professionnels du livre familiers du milieu rural³ fréquemment rencontrée aussi, bien sûr, dans d’autres milieux, la culpabilité associée au fait de lire revient dans les entretiens, en particulier parmi les femmes. Elle peut exprimer l’intériorisation d’une prescription séculaire de ne pas rester « sans rien faire ». Elle peut également être réactivée, en certains lieux, par un contrôle social toujours pesant, une surveillance mutuelle quotidienne : « C’est la mentalité ici : on ne perd pas son temps à lire, à faire des mots croisés. Il y a toujours des gens qui passent et c’est : “Ah oui, elle ne fout rien pendant que son mari se crève au travail.” » Aussi cette ancienne citadine, femme d’agriculteur, se cache-t-elle pour lire : « Quand je vois quelqu’un qui arrive, je cache le livre... J’épie ce qui arrive. Mon attention n’est pas intacte... Le moindre bruit... je me prépare. »
- 9 À plusieurs reprises, et sur différents terrains, il est fait mention de telles lectures effectuées « en cachette » : « Maman, elle n’admettait pas de nous voir lire. Pour elle, lire, c’était perdre son temps. Alors quand on voulait lire, on se cachait. » Soixante-dix ans plus tard, cette assistante sociale qui s’est retirée dans la Drôme après avoir consacré sa vie aux autres n’a toujours pas la conscience tranquille quand elle lit : « Je crois que si je m’écoutais, je lirais beaucoup plus. Mais j’aurais un certain sentiment de culpabilité, dans le sens où je tournerais un peu à vide. Je ne ferais rien de valable... Si je lisais davantage, j’aurais l’impression d’être un peu parasite. »
- 10 Plusieurs femmes évoquent le dilemme « entre tricot et lecture » – même si elles savent qu’aujourd’hui « les soldes sont plus avantageux » et que le tricot a largement perdu sa fonction économique ; mais du moins les mains sont-elles occupées... Ainsi cette femme de 40 ans, mariée à un marin breton : « Hier mon mari est allé courir assez loin, j’avais donc cinq heures à l’attendre. J’ai pris un bouquin et un tricot. J’étais là à me dire : par quoi je commence ?... Quand j’ai une pile de repassage et que je lis, je n’ai pas la conscience tranquille, mais je lis quand même. »
- 11 Et l’on ne compte pas les évocations des lectures d’enfance sous les draps, à la lampe de poche, ou... au clair de lune. Telle cette femme d’agriculteur de l’Yonne, qui n’a pas 40 ans : « On m’a plutôt même freinée, parce que je me rappelle, quand j’étais jeune, quand je voulais finir un bouquin quelconque, j’étais obligée de prendre ma lampe électrique sous mon drap, parce que vous savez, dans le temps, les parents étaient tout

de même plus sévères que maintenant. J'avais même une camarade qui faisait mieux, elle lisait à la lueur de la lune... »

Capitaliser

- 12 « On était toujours pour de l'utilité » : une telle éthique se retrouve aussi, aujourd'hui, dans un ensemble de manières de lire, de choix de lectures.
- 13 Un instituteur d'une trentaine d'années, originaire de la région d'Agen, parlant de son père : « Pour le plaisir, il ne lira pas. Il faut que ça lui apporte quelque chose, que ça le renseigne sur quelque chose. C'est marrant, hein ? Il n'ira pas au cinéma non plus, pour le plaisir. C'est trop du loisir, je crois que c'est un vieux truc agricole : on met une pierre après l'autre. Chaque instant de sa vie, même si c'est un grain de sable. Il y a une certaine accumulation de choses utiles. »
- 14 Cette appropriation « pierre après pierre », cette approche de la lecture comme « accumulation » se retrouve dans plusieurs des entretiens réalisés, sur différents sites. L'accent y est mis sur l'apprentissage, la « lecture utile ». Dans cette approche, le livre est avant tout le dépositaire du savoir, et la lecture, conformément au modèle scolaire, une modalité de l'instruction : on lit pour capitaliser. Et tout un ensemble de représentations, de pratiques de loisirs sont encore calquées sur les formes anciennes d'acquisition des connaissances. Une femme d'une quarantaine d'années, issue d'un milieu paysan et qui exerce aujourd'hui une profession libérale, remarque ainsi : « Je crois que l'ancien certificat d'études, où on apprenait "un peu de tout", est à la clé de toute une façon de penser "encyclopédique", de se représenter le savoir. Pour les générations anciennes, la culture c'était ça : un peu de tout, un peu de savoir dans chaque domaine. Rien n'était poussé, tout était équivalent. C'était un regard général. *Du Tour de France par deux enfants* – cette petite encyclopédie – aux jeux télévisés et à *Tout l'univers*, c'est la même approche : ce sont des connaissances horizontales, il ne s'agit pas de cibler sur un sujet en profondeur. Et ça s'est transmis aussi à ma génération. Mais actuellement les jeunes ils ne désirent plus ça. » « Utile » ne veut donc pas dire d'usage immédiat : bien au contraire, cette lecture est souvent à distance de la vie quotidienne. Trace de l'étrangeté du « savoir », dans un univers qui fut longtemps celui des savoir-faire ? Un univers aussi où l'école a pu être conquise de haute lutte, dans une époque relativement récente, et où l'accès aux leçons qu'on y dispensait n'était jamais acquis. Une génération entière, par exemple, celle qui a aujourd'hui la soixantaine, semble ainsi avoir subi pendant la guerre des interruptions dans sa scolarité beaucoup plus sensibles que celles qu'ont endurées les urbains. Évoqués par plusieurs personnes, ces parcours scolaires erratiques ont probablement eu des effets en cascade sur les générations ultérieures qui n'ont pu être assistées dans leur propre apprentissage.
- 15 Et si nombre des usages de l'imprimé que l'on va évoquer sont fréquents dans des milieux « populaires » urbains, peut-être trouvent-ils dans les campagnes leurs terres d'élection.

De A à Z

- 16 Une jeune femme se souvient, en Languedoc, « des vieux, dans les cafés, qui apprenaient dans les revues de chasseurs tous les noms des oiseaux ».

- 17 C'est encore en se plongeant, page après page, dans des encyclopédies que l'on apprend à épeler le monde. Plusieurs personnes mentionnent leur présence dans la maison (notamment sous la forme d'ouvrages du type *Tout l'univers*⁴), ou quelquefois leur fréquentation assidue. Ainsi ce retraité, ancien négociant en vins, en Languedoc : « Moi vous voyez, personne ne le savait, mais je lisais beaucoup étant jeune, ici, et je travaillais, des encyclopédies, de l'histoire, de la géographie, surtout, plutôt que des romans... C'est pour ça que je ne comprends pas, maintenant, que les jeunes qui ont les moyens de s'instruire, ça ne les intéresse pas. Même encore aujourd'hui, je préfère lire une encyclopédie que des romans. Voyez tout ça je l'ai lu [il montre une encyclopédie sur une étagère], parce que ça m'intéressait. Même certains, je les ai repassés deux fois. Maintenant encore. Pendant les vacances. » Apprentissage qui n'exclut pas le plaisir, comme pour cette femme de 60 ans, longtemps privée de livres, dans le pays de Caux : « Quand je suis plongée dans une encyclopédie, je ne peux plus m'en sortir ! Ça, ou le dictionnaire. »
- 18 Une pratique extrême de cette « lecture-accumulation », rencontrée à plusieurs reprises, c'est en effet la lecture du dictionnaire : l'instituteur originaire de la région d'Agen et sa femme, évoquant toujours le père qui « met une pierre après l'autre » : « – Ton père, lui, c'est le cas extrême, il se met à lire *Le Larousse*, ça nous a effrayés ! *Le Larousse* ! – Je l'ai surpris à lire *Le Larousse*, je me suis mis un peu en rogne. Je lui ai dit : “Si tu n'as pas de sous, on t'enverra des romans !” Il lit *Le Larousse* pour apprendre des choses. Il commence par A, il sait à quelle page il en est. »
- 19 Même pratique dans les Baronnie, chez une femme de 30 ans, qui élève ses trois enfants : « Moi j'adore lire le dictionnaire. Quand je commence, je ne peux plus m'arrêter, je ne peux plus le lâcher... C'est de la drogue ! » En Normandie, chez une femme de 40 ans, issue d'une famille d'ouvriers agricoles, mère de trois enfants : « Ah oui, le matin, au petit déjeuner, si je me mets aux mots fléchés... je prends le dictionnaire, et je ne peux pas m'en sortir. » Et en Bretagne, chez une institutrice à la retraite : « Vous savez ce que je lisais beaucoup aussi – ça va peut-être vous étonner –, c'est le dictionnaire. J'aimais ça. »
- 20 L'écrivain Nicolas Bouvier avait été frappé, lui aussi, par les paysans d'Auvergne et de Haute-Loire qui « feuilletent [*le Petit Larousse*] à s'en faire sauter la mémoire dans les temps morts de l'hiver⁵ ». Le dictionnaire, c'est bien sûr le « livre des livres », celui qui, d'une certaine façon, les contient tous⁶...
- 21 Et l'appropriation des livres peut se vouloir proche de l'ingurgitation besogneuse d'un alphabet... sans que la lectrice puisse se tenir au programme qu'elle s'impose, telle l'amie qu'évoque une femme d'une quarantaine d'années : « J'avais une amie qui n'avait jamais rien lu de sa vie, un jour elle m'a dit : “Il faut absolument que je lise.” Alors elle avait pris la liste des livres de poche, et elle avait décidé qu'elle lirait deux auteurs de chaque lettre : deux dont le nom commencerait par A, puis deux par B, etc. Systématiquement, comme ça... Elle s'est arrêtée à peu près à B... »
- 22 Cette approche de la lecture comme « accumulation » est sans doute parfois à l'origine de la valorisation du nombre de livres lus, quel qu'en soit le genre (« J'avais lu, dans la “Série noire”, quatre ou cinq cents livres. Il y en a que j'ai relu deux ou trois fois. C'était tellement joli... », remarque un agriculteur) ou bien du nombre de pages (« Cinq cents et quelques pages, c'est pas les pages qui me rebutent »). Ou encore de pratiques d'appropriation comme l'établissement de listes : « J'avais fait des carnets exprès, avec tous les noms des livres, et chaque fois que j'avais lu je le marquais. J'avais la “Série

noire”, l’“Anticipation”, “Spécial police”, “Fleuve noir”. Je sais pas ce que j’ai lu, deux, trois, quatre, cinq, six mille, je ne sais pas combien de livres. » Ce paysan comptable de ses lectures avait aussi appris par cœur tous les numéros et titres correspondants des collections de romans policiers qu’il avait lus. Peut-être fallait-il que quelque chose de mesurable reste... Ces pratiques s’accompagnent dans ce cas d’une relative indifférenciation des genres et des ouvrages : « Tout livre est bon. Il apporte toujours quelque chose. »

Une culture de *Quid*

- 23 Dans un registre proche, comme en écho des leçons de vocabulaire, on peut noter la mention récurrente du goût pour les mots croisés⁷, le scrabble, ou les émissions du type *Des chiffres et des lettres* ou *Questions pour un champion*, où l’on se mesure aux candidats. Une femme employée d’une quarantaine d’années, en Languedoc, raconte ainsi : « Là, maintenant, ce qu’on regarde, c’est *Questions pour un champion*. Moi j’admire ces gens qui savent tout de tout. Il y en avait un qui était de la région. Je remarque que c’est les profs de français qui sont calés. En plus... la rapidité. » Et un agriculteur, dans la même région : « Souvent je regarde *Questions pour un champion* : on peut dire que je réponds à tout. Si j’étais là-bas, je serais nul, parce qu’en face des gens, c’est pas pareil. »
- 24 Savoir répondre à tout, et pouvoir utiliser ce savoir : on est ici dans le registre des « marchés où placer ses discours⁸ ».
- 25 Ce savoir assure d’une certaine notoriété, quelquefois d’une position de sage qui s’est « fait » par la lecture encyclopédique : c’est le cas pour l’un des agriculteurs que nous avons rencontrés, cité par tous les villageois comme « le » lecteur du lieu, sollicité à l’occasion comme écrivain public. Mais si cette pratique le différencie, le qualifie, à la façon d’un surnom – il est « celui qui lit » –, elle ne lui procure pas clairement un bénéfice social. Il semble que « le lecteur » aura souvent un statut ambigu, changeant ; un jour ce pourra être : « Celui-là, il est que dans ses bouquins. » Mais un chercheur vient-il à passer, et à s’intéresser à ce genre d’activités : « le lecteur » retrouve temporairement des vertus : « Ah, mais on a des gens qui lisent ! »
- 26 Sans doute les jeux confèrent-ils aussi l’illusion d’une appropriation, d’une maîtrise d’un flux d’informations distillé chaque jour par les médias. Ils renvoient tout à la fois au modèle de la compétition sportive (c’est peut-être pour cela que les lecteurs languedociens les ont évoqués), et, comme on l’a déjà mentionné, de l’école, sous certaines de ses formes les plus datées – où la constitution d’un savoir s’effectuait à partir de la mémorisation de données fréquemment coupées de tout rapport à la réalité vécue.
- 27 Cette recherche avide de savoir, toujours relancée par des interrogations à ne pas laisser sans réponse, qui porte sur des sujets relativement indifférenciés et renvoie sans doute à une question dernière, est plus sensible chez les hommes : on touche là à quelque chose qui dépasse le milieu rural. Ce qui est propre à ce milieu, en revanche, c’est que cette recherche est aussi animée par une volonté de rattrapage sans fin, là où tout savoir pouvait sembler socialement – ou géographiquement – hors d’atteinte, là où à des périodes encore récentes, on n’avait rien pu apprendre.
- 28 Dès lors, sans doute l’appropriation de fragments de savoir est-elle plus accessible. Pour plusieurs des personnes que nous avons rencontrées – dont quelques lecteurs ou

lectrices assidus, mais souvent d'un niveau scolaire limité à quelques années de primaire –, on a l'impression que la « culture », c'est une culture de *Quid*, faite de morceaux discontinus, hors de la réalité de leur vie, qui ne modifie en rien la capacité à penser et à agir dans le monde. Les agriculteurs avec qui travaillait Jean Conilh⁹ voyaient aussi dans la lecture le lieu d'une vérité retranchée de la vie. À cet égard, on ne retrouve pas, dans ces cas, la congruence entre le monde du livre et le monde du lecteur que Michel Peroni relève chez certains faibles lecteurs avec qui il s'entretient¹⁰. On pense plutôt à la remarque de Gracq, évoquant les « demi-cultivés » de l'ère de l'audiovisuel : « On pressent en même temps que ces connaissances ponctuelles n'ont aucune tendance à s'organiser en réseaux cohérents. L'esprit de leur possesseur fait penser à un cartographe du relief qui, disposant d'un assez grand nombre de points cotés, n'aurait aucune notion de la manière de les joindre par des courbes de niveau¹¹. » Une dame évoque ainsi une étude historique sur un village proche : « Il paraît qu'avant, l'étang était un volcan, et puis ça parle de la Révolution. » L'histoire : les volcans, la Révolution... Entre ces deux explosions, quelle échelle de temps ?

- 29 Le souci plusieurs fois mentionné par des professionnels du livre familiers du milieu rural de « sortir » l'imprimé de ses temples pour l'intégrer à la vie, de saisir toutes les opportunités, toutes les passerelles, pour le mettre en rapport avec les activités quotidiennes trouve ici tout son sens. Sans doute ces représentations ne sont-elles pas spécifiques aux seules personnes vivant à la campagne. Mais elles sont probablement plus sensibles là où l'imprimé fut – et reste, d'une certaine façon – un produit d'importation, un corps étranger, avec lequel on a longtemps manqué, sauf dans certaines régions, de familiarité, de contact spontané.
- 30 Mais pourquoi s'étonner, après tout, d'un désir ou d'un plaisir de savoir « hors » la vie ? Ce serait peut-être le comble, d'ailleurs, pour des chercheurs dont la curiosité s'exerce souvent dans des domaines situés hors la vie immédiate... La lecture qui se voulait utile se retourne tout aussi bien en pas de côté ludique par rapport au quotidien. Plaisir, peut-être, d'une activité de détournement, au lieu de la passivité qu'appelait la soumission scolaire. L'utilité n'est jamais pure, l'appropriation amusée s'y est glissée.
- 31 Apprendre, dans ce contexte, est plus important que ce que l'on apprend¹². « Les livres, c'est le savoir, c'est ce que je voudrais savoir. » Tout, dès lors, peut être occasion d'apprentissage : ainsi, pour cet agriculteur autodidacte, le monde devient livre ou alphabet : « J'aime bien découvrir tout. J'ai vu construire l'autoroute de A à Z, j'ai tout suivi, j'ai étudié les creux, pourquoi ils laissaient tant de vide, pour tant de graviers, de ciment, de goudron. On apprend toujours de suivre ces choses-là. »

Mémoriser...

- 32 La même représentation de la lecture « accumulation » se retrouve dans la valorisation de la mémorisation, qui témoigne du poids du modèle scolaire traditionnel, et du modèle religieux. Et peut-être du sentiment que l'on n'aurait pas sous la main ce que l'on cherche, si l'on ne se souvenait pas de ses lectures : la mémoire supplée alors la bibliothèque.
- 33 Thème récurrent, cette valorisation est plus sensible chez des personnes ayant eu une scolarité limitée¹³ ou, bien sûr, chez des personnes âgées. Ainsi cette dame qui s'occupait du dépôt de livres dans son village languedocien : « Je lisais beaucoup. Maintenant je lis trois pages, si d'un jour je lis pas, je me rappelle plus ce que j'ai lu.

Alors je le laisse. Q. : Mais quand vous lisez, vous vous régalez ? R. : Eh oui ! Q. : Eh bien, alors ? R. : ... »

- 34 L'oubli immédiat du texte lu peut aussi être invoqué comme facteur d'inhibition essentiel par des personnes beaucoup plus jeunes. Telle cette femme d'une quarantaine d'années, ancienne commerçante (c'est l'exemple rare d'une personne qui évoque spontanément la lecture de revues, alors que pour presque tous, « lire », c'est lire des livres – mais il est vrai que ces revues sont sa seule lecture, et qu'elle les nomme des « bouquins... ») : « Moi c'est surtout... je risque de pas me rappeler ce que j'ai lu. C'est la mémoire, j'ai lu des livres sur l'univers, la vitesse de la lumière je l'ai lu je ne sais pas combien de fois, les trucs scientifiques, comme *Science et vie*, c'est intéressant. Mais une fois que j'ai fini le livre, c'était fini. Et en plus je me régalaïs de le lire. Je comprenais quand je le lisais, mais après... Quand j'ai un moment, c'est pas grand-chose, je lis *Match*, voyez, la fortune du mois, *Mobutu*, là j'ai commencé à le lire. Je ne pourrais pas raconter ce que j'ai lu. »
- 35 S'agit-il là d'une difficulté à s'approprier un texte par la conceptualisation, au-delà du déchiffrement ? Ou bien cette dame, toute à son plaisir, à sa fuite dans l'univers, a-t-elle au fond assez peu le souci réel qu'il lui « reste » quelque chose qu'elle pourrait « placer » ? Mais elle donne à entendre une représentation du lecteur idéal, simple piste magnétique, qui devrait être comme un « lecteur » de cassettes. Et de même chez cette femme de 70 ans, originaire d'un milieu rural pauvre : « Moi je lis, mais ça m'entretient pas la mémoire. Tandis que mon frère se rappelle de tout ce qu'il lit. Lui il s'occupe de politique, de lois, alors il a vraiment enregistré. Tandis que moi... Q. : Vous croyez que c'est important, "d'enregistrer" ? R. : Ben, oui, j'ai l'air stupide comme ça. Quand on me demande quelque chose, je sais jamais ! »
- 36 À propos de son frère, elle met explicitement en relation la mémorisation et un certain rapport actif, voire activiste, au monde : c'est probablement parce qu'il n'est pas comme une bande magnétique qu'il « enregistre »... Elle-même se trouve dans une autre approche de la lecture : elle se laisse porter par les histoires qu'elle lit, livres de voyages, d'évasion. Mais elle se sent obligée – sans grande conviction toutefois – de juger son plaisir et sa façon de lire comme non conformes à ce que devrait être l'acte de lire : une modalité de l'instruction.
- 37 Si ces exemples ont été relevés sur le terrain languedocien, où ce thème est spontanément beaucoup revenu, cette préoccupation s'est manifestée ailleurs. Ainsi, cette assistante sociale à la retraite, dans la Drôme, limitant ses pratiques de copiste pour s'obliger à mémoriser : « J'essaye autant que possible de ne pas trop marquer, parce que quand on marque, on décharge sa mémoire. À l'occasion j'inscris. Mais je ne veux pas marquer d'une façon définitive, parce qu'autrement si je perds le calepin ou le papier sur lequel j'ai marqué, je suis perdue. » Position exemplaire d'une personne âgée soucieuse de ne pas se laisser dépasser : palliatif du retrait du monde, la lecture assure ici une présence au sein du corps social, le maintien d'un sentiment d'appartenance que l'exercice du métier ne procure plus. Dans la même région, cette femme de 30 ans est pourtant tout aussi soucieuse de « l'entraînement » de sa mémoire : « Si j'ai un passage que j'ai adoré, je retiens la page et je peux m'en rappeler même dix ans après. Je vais chercher mon livre, je sais qu'à telle page, il y a ce passage... J'entraîne ma mémoire. »
- 38 Ne pas mémoriser : c'est l'angoisse de beaucoup de lecteurs ruraux. C'est également, bien sûr, une angoisse très actuelle, plus largement partagée. Ses causes sont multiples, complexes. On ne mentionnera ici que cette curieuse façon d'habiter le temps, devenu

succession discontinue d'instants heurtés, à laquelle nous invite généralement la télévision. Et le poids du modèle scolaire, si sensible dans les campagnes, pourrait bien y être relayé par l'instillation de ce tempo : les ruraux, on le sait, sont grands consommateurs de télévision.

Le devoir de lecture

- 39 La lecture utile, c'est encore celle, par excellence, que revendiquent, dans plusieurs régions, ceux qui partagent un même type d'activité : les travailleurs sociaux. On sort là du « rural » et de ses spécificités, pour toucher, probablement par-delà les frontières qui séparent villes et campagnes, aux particularités de ces vocations : elles comportent souvent une forte composante réparatrice. Le « devoir » de lecture peut être redoublé par un engagement politique ou syndical. Il implique alors la fréquentation quasi exclusive d'un certain type d'ouvrages. Ainsi, cette infirmière septuagénaire, dans la Drôme : « C'était relié au social. J'ai été liée à une centrale syndicale. Il fallait me tenir au courant de tout ce qui se passait... Je n'avais pas le temps d'avoir une appréhension de la lecture sur le plan distraction... J'essaye de faire des lectures utiles, j'aime bien lire pour avoir des informations. Je ne veux pas perdre mon temps. J'ai des livres professionnels que je reprends sans arrêt, je ne veux pas perdre du tout ma qualification. Je ne veux pas perdre pied. » Ou cet homme d'une quarantaine d'années, travailleur social dans l'Yonne, lui encore syndicaliste : « J'aime bien lire des romans. Mais je me fais une nécessité de lire d'autres choses. J'estime qu'il faut que je lise, ne serait-ce que professionnellement, j'ai énormément de choses dans la mesure où, dans ce boulot, on touche à des tas de domaines. Il y a aussi tout le militantisme syndical et politique qui m'oblige à lire : de telle sorte que j'ai une grande charge de "devoirs de lectures". » Ou cet infirmier, dans la même région : « C'est toujours dans un contexte de formation, soit professionnel, soit personnel ; mais dans un but d'apprentissage. »
- 40 Pour d'autres ruraux, cette représentation de la lecture qui doit « apporter » quelque chose n'appelle pas toujours une telle fréquentation exclusive d'un type de publications reconnues comme « utiles ». L'utilité peut être trouvée... là où on (le chercheur en tout cas !) ne l'attend pas... Ainsi cet agriculteur amateur de romans policiers : « Je peux pas dire, voyez, que dans chaque livre je n'ai pas trouvé quelque chose. On apprend toujours quelque chose dans un livre. Même des fois qu'en mélangeant de la Javel et du vinaigre on peut faire péter quelque chose ! Moi je crois que chaque livre que je lis est bon... J'ai peut-être un culte vers le livre. Parce qu'il apporte toujours quelque chose. » Du pouvoir détonateur du livre !
- 41 Est-on ici dans le registre de l'« utilité », ou plutôt de la trouvaille ludique ? Cet autodidacte « braconne », avec listes, notes, et observations. « Moi j'ai jamais languie dans ma vie, précise-t-il. Il y a toujours quelque chose à faire, je découpe des boîtes d'allumettes, j'écris pour les gens, des petits poèmes, et ainsi de suite. J'ai toujours eu l'envie de découvrir, de faire quelque chose de mes doigts. Je vais voir la télé, j'ai toujours un papier à la main. À la terre c'est pareil. » Et il s'introduit dans le livre, rêve d'en modifier l'ordonnance : « Des fois il y a des livres, je voudrais pouvoir les continuer, parce que la fin n'est pas bien. Des livres où on laisse la fin à votre choix, là ils me plaisent. Au cinéma, le film est fini, vous voyez quelqu'un allongé, on dit : "Qu'est-ce qui va arriver ? Il va se sortir d'affaire ?" Ça, chacun, s'il est pessimiste ou s'il

est optimiste... Ça vous laisse le choix. Le livre c'est pareil. Il y a des fins de livres qui devraient être laissées à la liberté du lecteur... »

- 42 Si, dans ces approches du livre comme dépositaire du savoir, le contenu de l'imprimé semble rarement interrogé, il faudrait ainsi pousser plus avant pour apprécier comment les lecteurs, apparemment soumis à l'autorité d'un texte qui dirait le vrai, peuvent en fait se démarquer, à leur façon, d'un modèle scolaire. De même faut-il interroger l'apparente vénération du livre.

Vénération du livre ?

- 43 « Annoter, jamais ! Je mets des papiers, des petits papiers. » « Il ne faut pas casser un livre. » « Il faut que le livre soit aussi propre à la fin qu'au début. » « Corner les livres, c'est un sacrilège pour moi ! » « J'aime pas salir un livre. Je prends un papier. » « J'ai horreur de prêter un livre si je sais qu'on va me le tacher. » « Un livre, ça ne se jette pas. » « Nous, même un livre de poche, on en prendra soin, il sera bien rangé, il ne sera pas corné. » Les remarques sont multiples, dans toutes les régions. Très rares sont ceux qui en prennent à leur aise avec les livres. Le plus souvent c'est : ne pas annoter, ne pas salir, ne pas casser, ne pas corner, ne pas jeter, ne pas abîmer. Ce serait profaner un objet perçu comme sacré.
- 44 L'amour respectueux du livre se marque dans des pratiques d'appropriation telle que la copie : « J'ai aussi des cahiers dans lesquels j'annote de belles phrases que j'ai trouvées dans des livres qui ne sont pas à moi... Je copie des passages », explique une institutrice bretonne à la retraite. « Ils sont plus beaux écrits de ma main, je ne sais pas comment vous dire, mais c'est quelque chose de très pur, de très entier... » Ou bien il appelle un soin apporté au rangement : « Je les range harmonieusement », précise cette dame. Et une assistante sociale à la retraite, dans les Baronnies : « Je n'irai pas les mettre à la cave, parce qu'à ce moment-là, ils seraient perdus. J'ai trop d'amour pour les livres pour aller les mettre dans un coin. » Parfois exposés dans une bibliothèque éclairée, située bien en vue dans la salle de séjour, protégés par des vitrines, les livres accumulés sont fréquemment montrés avec fierté.
- 45 Les égards dus aux livres peuvent même requérir un cadre de lecture, et en exclure d'autres. Ainsi pour l'ancienne institutrice bretonne que nous venons de citer : « J'aurais honte vis-à-vis d'un grand auteur de le lire dans un train, c'est une offense ! Je lis des revues, mais pour "lire" j'aime être auprès d'un feu de cheminée, auprès d'un bel âtre, c'est un bonheur. » Évoquant le « lettré », Proust écrivait : « Pour lui, le livre n'est pas l'ange qui s'envole aussitôt qu'il a ouvert les portes du jardin céleste, mais une idole immobile qu'il adore pour elle-même¹⁴. » Ici l'idole ressemble peut-être plus à un petit saint des campagnes, qu'on brique, et avec qui on entretient un commerce après tout familial. Et le souci de la virginité maintenue des livres ne veut pas dire leur mise à distance. Très souvent, ces remarques vont de pair avec l'évocation d'un plaisir : plaisir de les voir, quelquefois rangés par couleur, de les toucher, de les caresser, de les sentir. « Le livre, ce serait un peu comme quelqu'un », remarque une vieille dame dans l'Yonne. Une autre retraitée, dans les Baronnies : « J'aime avoir une belle reliure dans la main, la caresser. Il y a certaines personnes qui aiment les collections de poche, moi je les lis, mais ça me fait mal au ventre... » Et une femme plus jeune, en Normandie : « Quand je les essuie, je me dis : "Voilà, ils sont bien." » Le livre est un être, on a avec lui un rapport de corps à corps, généralement respectueux. Il n'est qu'un seul de nos

interlocuteurs, issu d'un milieu ouvrier urbain, pour le prendre à bras-le-corps, en inversant le rapport de soumission, dans une évocation aux connotations clairement érotiques : « J'adore palper un livre et quand il est neuf, l'ouvrir et le sentir... J'aime bien regarder, superviser, dominer le livre, me mettre dedans, mais en étant au-dessus... »

- 46 La plupart n'en prennent pas non plus à leur aise avec l'intégrité du texte : ils ne hâtent pas le strip-tease de la danseuse, pour parler comme Barthes¹⁵ : « Moi qui suis issu de ce milieu paysan, c'est vrai que je suis quand même incapable de sauter dix pages, je sauterai pas une page, je lis tout le livre de A à Z. Et pourtant je me suis quand même décontracté par rapport à ça... », commente un instituteur d'une trentaine d'années, en Languedoc.

Le discours des Lumières

- 47 Se lit en filigrane, derrière beaucoup de ces pratiques, un rapport au modèle scolaire (même si c'est pour lui régler son compte), modèle que l'on retrouve dans les titres d'ouvrages évoqués spontanément au fil des entretiens. Les occurrences les plus nombreuses se réfèrent à des textes classiques : Zola, de loin le plus cité, Balzac, Maupassant, Molière, Dumas, Hugo – mais aussi Jules Verne, et la Comtesse de Ségur... Modèle explicite également dans les propos de quelques personnes plutôt âgées, de souche rurale mais exerçant des professions non agricoles. S'y entend le discours des Lumières, l'espoir que le livre, et l'école, couvrant peu à peu le territoire, auraient pu modeler les lecteurs et réformer la société. Ainsi, figure exemplaire de cette éthique civique d'une époque révolue, cette ancienne institutrice bretonne que nous avons déjà citée¹⁶ : « J'ai eu une profession qui a été un summum dans ma vie. Le mot "instituteur" est un mot magnifique !... Cette noblesse de la fonction, ça n'existe plus... Il faudrait des gens compétents pour essayer de relever le niveau intellectuel, et le niveau moral, parce que ça va de pair... Aimer lire, c'est essentiel. Quelqu'un qui lit a la chance de s'enrichir sur tous les plans, sur le plan intellectuel, sur le plan affectif, sur le plan émotionnel, tout, tout. C'est une compréhension et une découverte. Il y a tout dans le fait d'aimer lire. Vous découvrez sur le plan littéraire, scientifique, géographique... » Bien qu'elle soit aussi revenue, amère, de ses illusions : « J'ai lu le *Condorcet* des *Badinter*... alors quand on a lu ça, on a une grande amertume qui vous reste. Voyez, la lecture donne de grandes joies, de grands plaisirs, et vous avez des amertumes aussi... On en est arrivé là après que cet homme... après tout ce qu'il a dit... Comment ça se fait que l'humanité ait trahi cette chose-là ! Je trouve formidable que les *Badinter* aient donné ce soleil au public. » Elle a aussi cette phrase qui mettra du baume au cœur de ceux qui travaillent de leur plume, et qui, même si leurs origines rurales remontent à quelques générations, n'échappent pas toujours à la question de l'utilité de ce qu'ils font... : « Je préfère prendre du nouveau, aller vers d'autres lectures, parce qu'il y a des choses qui viennent, il y a des gens qui travaillent pour nous, vous savez ! »
- 48 Ces choses qui viennent, elle s'emploie toujours à les « passer » aux générations qui suivent, entrelaçant leurs pages de sa propre écriture : « J'ai aussi des livres sur la Révolution, "notre" Révolution, que j'honore, dans un beau papier. C'est aussi pour mes descendants, parce que ça, j'y pense. Je me dis : "La bibliothèque que j'ai, eh bien, les petits qui viennent derrière, ils diront : "Tiens, elle lisait ça." J'y tiens, ça entre dans la

continuité. Je veux qu'ils sachent. C'est un héritage que je veux leur laisser. Dans les bouquins, j'ai des anecdotes, des papiers que je glisse. »

- 49 Une même volonté de partage, de transmission, dans cette région, chez un ancien capitaine au long cours aujourd'hui très âgé, évoquant certains de ceux à qui il confie ses livres : « Ça me gêne, parce qu'ils gardent pour eux. Je ne les vois jamais réunir des gens autour d'eux pour leur apprendre des choses en se basant sur des livres que je leur ai donnés. Et pourtant ce serait très simple de faire ça ! Mais voilà, ils n'ont pas l'esprit de diffusion. Je crois qu'il y a un peu d'égoïsme chez eux. Ils aiment bien savoir et garder pour eux ce qu'ils savent et paraître plus savants que les autres... »

La lecture, « capital » pour les enfants

- 50 Ce souci de transmission, c'est également celui de plusieurs femmes plus jeunes, quelquefois agricultrices, qui évoquent l'importance qu'elles attachent au fait que leurs enfants, et notamment leurs filles, aient, contrairement à elles, accès à la lecture. Dans leur sillage, elles-mêmes, quelquefois, s'autorisent enfin à lire. Telle cette agricultrice bretonne de 35 ans, qui avait évoqué la condition actuelle difficile des exploitants, l'ampleur des dettes contractées, et précisé : « On n'a fait qu'investir. » L'achat de livres, pour elle, ne peut être envisagé que pour les enfants : « Je n'achète jamais pour nous. Pour moi personnellement je n'en achète pas, mais pour les enfants si... À Noël, aussi, à côté des cadeaux il y a des livres. Et puis elles vont à la bibliothèque... À la bibliothèque j'ai commencé à prendre d'abord pour les enfants. Il n'y a que depuis un an que je prends pour moi. En fait je n'ose pas trop, j'y vais pour les filles surtout et je ne prends pas le temps pour moi. »
- 51 Discours proche chez une femme d'une soixantaine d'années, en Normandie, qui, à 40 ans, s'est aperçue qu'elle était « sur terre » : « Après avoir toujours rempli mon rôle, mais les yeux fermés... Étant donné que je me suis consacrée à mes filles, je n'avais pas le temps, il fallait que je tricote, il y avait tout le travail de mère de famille. Et puis on n'avait pas les moyens... Il ne fallait pas : "Tu as autre chose à faire que de lire le journal." C'est un drame parce que c'est une privation terrible... Je ne l'ai pas fait avec mes filles, au contraire j'ai dit : "Il faut lire, il faut lire, il faut lire..." À chaque anniversaire c'étaient des livres. Toutes petites qu'elles aient été, je leur ai donné des livres, tout le temps. »
- 52 À l'injonction traditionnelle : « ne pas perdre son temps » se substitue là – ou plutôt s'ajoute – un autre impératif : être instruit, lire, pour pouvoir sortir de la condition qu'elles-mêmes ont connue. Une fois intériorisée la norme de l'utilité de la lecture, la prescription et l'inquiétude familiales s'inversent : un jeune doit lire. Les ruraux rejoignent alors les urbains, dans la déploration unanime : « Les jeunes ne lisent pas assez¹⁷. »
- 53 Les fêtes, les anniversaires, sont alors l'occasion de s'autoriser à réaliser un achat. Son statut, entre investissement et dépense, reste complexe : on mise sur la lecture, mais même les plus attachés à ce qu'« apportent » les livres peuvent pressentir qu'ils relèvent souvent du don en ce qu'ils touchent à l'intime...
- 54 Ce sont généralement les femmes qui sont les médiatrices accomplissant ces achats¹⁸ tout comme ce sont elles qui ont le souci de voir leurs enfants lire, surtout quand elles en ont été privées. La plupart du temps, en milieu rural, les femmes sont aujourd'hui

plus en contact avec le monde urbain que les hommes – sauf si ceux-ci ont des responsabilités politiques ou associatives, ou travaillent à l'extérieur du village. Si elles trouvent à s'employer, c'est de plus en plus dans une ville proche. Et ce sont fréquemment elles qui vont y faire les courses, y accomplir des démarches, notamment pour les enfants. On pense à ce propos aux travaux d'Isabelle Bertaux-Wiame, montrant, à partir d'histoires de vie, comment des femmes ont été le « pivot de la transformation sociale » d'une famille : en effet, le milieu plus hétérogène qu'elles sont amenées à fréquenter élargit d'autant leur imagination des « possibles » sociaux¹⁹. On remarquera, parmi les sites étudiés, que les villages les moins « lecteurs » sont aussi ceux où les femmes ont eu un accès à l'école plus entravé, et où elles lisent moins les journaux – ce qui révèle sans doute leur plus grande marginalisation vis-à-vis de la chose publique, et du même coup de la société.

« Acheter des livres, c'est comme acheter des fleurs... »

- 55 Mais celles pour qui les livres comptent ont à franchir plusieurs obstacles. Donner aux enfants une chance de « sortir », c'est s'émanciper d'une représentation traditionnelle du groupe familial et villageois où l'affirmation individuelle n'était pas souhaitée, on le verra plus loin. Et puis... « Acheter des livres, c'est comme acheter des fleurs », dit une jeune femme en Languedoc. « Ici on claque pour les choses qui restent, un investissement, un outil, la maison, ou pour la nourriture. Mais un livre, quand tu l'as lu, c'est fini. C'est de l'argent qui ne sert à rien. Pour que ça ne soit pas perdu, il ne reste qu'à l'exhiber, mais c'est de la récupération, c'est secondaire. » Il faut donc affronter l'incompréhension des générations antérieures devant un tel achat : « L'an dernier, à la Noël, j'ai offert un livre à mon père. Il m'a dit : "Mais pourquoi est-ce que tu m'offres un livre ? J'en ai déjà un !" » Acheter des livres reste un acte qui ne trouve pas sa place dans les arbitrages usuels. Et les fréquents problèmes financiers²⁰ – pour les agriculteurs qui ont modernisé leur exploitation en s'endettant très lourdement, comme pour tous ceux, actifs ou retraités, qui sont tenus à une économie de subsistance – ont réactivé le difficile rapport à la « dépense », souvenir de ces temps où « il fallait qu'on regarde, et tout compter » et où « on se passait les journaux d'une maison à l'autre ».
- 56 De surcroît, accomplir le geste d'acheter des livres peut s'avérer impossible, en l'absence de conseillers guidant la main vers une « valeur » sûre. Le besoin d'orientation dans la jungle des livres va évidemment bien au-delà des campagnes : il n'est que de penser aux sélections proposées par tous les journaux, y compris ceux s'adressant à une minorité « lettrée », ou... aux sélections bibliographiques sollicitées, de plus en plus, par des chercheurs. Mais en milieu rural, il se manifeste de façon particulièrement vive, l'absence de « compétence livresque » se redoublant de ce difficile rapport à la dépense. En dépit d'une cohabitation quotidienne avec l'imprimé pendant plus de dix ans, une ancienne marchande de journaux dit ainsi ses difficultés : « Disons que si je pouvais les conseiller, mes enfants... On peut pas acheter un livre, surtout nous, sans savoir vraiment si ça va plaire. »
- 57 Effectuer un achat inhabituel, pour lequel on n'est pas qualifié : cette difficulté contribue à expliquer que le besoin de conseil, de suivre un « initiateur », soit ressenti avec une acuité particulière. D'où la réussite des formules proposées par des

organismes du type France Loisirs : on peut y être déchargé du choix à effectuer, grâce à la « sélection du mois ». D'où aussi le goût pour les séries : « Un auteur que l'on suit, ça rassure au niveau de l'achat. Alors qu'un nouvel auteur, c'est toujours un peu angoissant. »

- 58 On comprend le rôle clé de la formation des animateurs dans les bibliothèques. Une femme d'une quarantaine d'années, dans l'Yonne, à qui l'on demandait s'il était important qu'à la bibliothèque on puisse la conseiller : « Oui ! Parce que je vais vous dire, vous avez neuf chances sur dix de vous tromper. » Thème repris par le maire d'une commune normande (avec un peu de condescendance ?) : « Ici, dans les campagnes, les gens ont besoin d'être très dirigés, c'est comme dans tout, ils ont besoin d'être sécurisés. Il faudrait leur dire : "Il y a un bon roman qui est sorti, c'est vraiment à votre portée." Il suffit qu'ils en lisent un, qu'ils en lisent deux qui leur correspondent bien, eh bien, ça irait tout seul. Moi je dis qu'il y a un petit peu la peur d'être devant cinq cents bouquins et de se dire : "Bon sang, comment vais-je m'y prendre..." »
- 59 Ajoutons que dans les milieux ruraux plus familiers de la dépense, qui ont connu des périodes d'argent « facile » – milieu marin, milieu viticole –, celle-ci ne s'oriente pas vers l'achat de livres : elle prend la forme, de façon occasionnelle, d'une dépense « en pure perte », ludique, festive. Ou d'une consommation ostentatoire. Ainsi, dans le Midi : « Il existe un système de reconnaissance sociale d'une petite bourgeoisie : ce sont les gens qui ont une piscine. Il faudrait compter les piscines. Les villas, maintenant il y en a beaucoup, ça distinguait plus assez. » Et en Bretagne, une institutrice observe : « C'est une région riche, le pêcheur d'ici est dépensier, mais pour la parade. »
- 60 La dépense ou l'investissement n'est pas qu'affaire d'argent, on gère aussi son temps : les lectures « utiles » sont souvent les seules qui peuvent s'accomplir en plein jour. Plusieurs personnes font état d'une division des temps de lecture, selon les moments de la journée : « Le soir très tard, je me distrais, dans la journée je me documente. » Ce qui nous mène à approcher d'autres manières de lire...

NOTES

1. Cf. Henri Mendras, *La Fin des paysans*, Arles, Babel, 1984, p. 107 : « Pour les paysans, la valeur suprême est le travail, et l'ardeur au travail le plus grand compliment [...]. Le travail est affaire de morale. »
2. Cf. Françoise Dumontier et Hélène Valdelièvre, *Les Pratiques de loisirs vingt ans après, 1967/1987-1988*, Paris, Insee, 1989, série *Insee, Résultats*, 13 ; *Les Pratiques de loisirs. Enquête 1987-1988*, Paris, Insee, 1989, série *Insee Résultats*, 3.
3. Cf. par exemple Jean Conilh, « Les exclus de la lecture », *Esprit*, 453, janvier 1976, numéro spécial, « Lecture II », p. 39-55.
4. Sans doute, au niveau national, la possession d'une encyclopédie apparaît-elle un peu moins fréquente dans les foyers des communes rurales qu'ailleurs (36 % pour les communes de cantons entièrement ruraux, contre 42 % pour les communes rurales de cantons partiellement urbains, et 43 % pour l'ensemble de la France). Cf. *Les Pratiques de loisirs...*, op. cit. Ces écarts peuvent toutefois sembler faibles, compte tenu des différences de niveau socioculturel.

5. Nicolas Bouvier, « *Thesaurus pauperum* », *Gulliver*, 2/3, juin 1990, p. 134. Joëlle Bahloul relève aussi, pour les faibles lecteurs qu'elle a rencontrés, la fréquence de la lecture des dictionnaires et des encyclopédies. Cf. *Lectures précaires : étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1988, p. 20. Plusieurs d'entre eux sont d'ailleurs d'origine rurale. Martine Naffréchoux fait des observations similaires dans son analyse des « formes populaires » de la lecture. Cf. « Des lecteurs qui s'ignorent : les formes populaires de la lecture », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 32, 5, 1987.
6. Sur les rapports du dictionnaire et de la Bible, cf. Gérard Haddad, *Manger le livre*, Paris, Grasset, 1984.
7. Dans leur ensemble, d'après *Les Pratiques de loisirs vingt ans après, 1967/1987-1988*, (op. cit.), ce sont pourtant les agriculteurs qui déclarent faire le moins de mots croisés : 85 % disent n'en faire jamais. Ce taux s'élève à 70 % pour l'ensemble des personnes habitant dans des communes rurales, contre 59 % pour l'ensemble de l'échantillon.
8. Pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu dans son entretien avec Roger Chartier : « La lecture, une pratique culturelle », in Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, op. cit.
9. Jean Conilh, « Les exclus de la lecture », art. cit.
10. « La faible lecture s'avère prendre sens par rapport à des domaines d'activités (travail, famille, loisir...) qui assurent son inscription pratique dans l'ordinaire et qui garantissent son statut de réalité, sous l'espèce d'une congruence entre monde du livre et monde du lecteur », Michel Peroni, *Histoires de lire*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1988, p. 53.
11. Julien Gracq, *Carnets du grand chemin*, Paris, José Corti, 1992, p. 282.
12. Martine Naffréchoux (« Des lecteurs qui s'ignorent », art. cit.) observe le même processus à propos de l'autodidaxie.
13. Joëlle Bahloul a fait des observations proches, dans son étude sur les faibles lecteurs. Cf. *Lectures précaires*, op. cit., p. 77.
14. Marcel Proust, *Sur la lecture* (préface de *Sésame et les lys* de John Ruskin), Arles, Actes Sud, 1988.
15. Cf. Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, op. cit., p. 21.
16. Sur ces instituteurs pour qui l'instruction était perçue comme « le gage d'une vie morale et intellectuelle plus intense », cf. l'ouvrage de Mona et Jacques Ozouf, *La République des instituteurs*, Paris, Gallimard/Seuil, 1992, qui porte sur la génération antérieure, mais où l'on retrouve des représentations évoquées par notre interlocutrice.
17. Cf. à ce sujet François de Singly, *Lire à douze ans*, Paris, Nathan/Observatoire France Loisirs, 1989 ; et Anne-Marie Chartier, « Les discours scolaires sur la lecture », communication au colloque « Sociologie de la lecture, anthropologie de l'écriture », premières rencontres nationales sur la lecture et l'écriture, La Villette, 29-30 janvier 1993, pour qui cette déploration unanime remonterait aux années soixante.
18. François de Singly (*ibid.*) note aussi dans son étude que le père accompagne l'enfant beaucoup moins souvent que la mère lors des achats de livres, la différence étant moins sensible dans les classes supérieures.
19. Cf. Isabelle Bertaux-Wiame, « La famille comme unité de production artisanale », *Cahiers de l'Apré*, 4, 1986, p. 44 ; et « Le projet familial », *Annales de Vaucresson*, 26, 1987.
20. Qui peuvent conduire certains lecteurs avides et peu fortunés à choisir, à prix égal, les livres comportant le plus de pages...

Chapitre II. La lecture « échappée solitaire »

« Être là où ils ne sont pas... »

- 1 La fréquence de la lecture du soir n'est pas spécifique aux campagnes¹ Mais il est toutefois remarquable que dans leur très grande majorité, et quels que soient leur âge, leur situation familiale ou professionnelle, les contraintes ou les libertés de leur emploi du temps, les personnes rencontrées ont déclaré lire « la nuit », « au lit ». C'est souvent le moment, les tâches de la journée achevées, où s'estompent les interdits, où l'on a enfin le droit de lire. Mais sans doute touche-t-on ici à autre chose, et aborde-t-on aussi un autre rapport à la lecture.
- 2 Pour citer quelques exemples, écoutons une femme retraitée dans l'Yonne : « *N'ayant pas le temps dans la journée, je prenais sur mes nuits... Je me couche, je suis toute à mon livre, je suis libre moralement.* » Ou cette femme de marin, sexagénaire : « *Je n'ai jamais lu pendant la journée. Avant la nuit, jamais. Et même maintenant que je pourrais, je ne lis pas dans la journée. C'est la nuit. Enfant, j'étais grondée ! Le pétrole ! Je le faisais un peu en cachette...* »
- 3 Mais alors si je commence un livre, je le finis dans la nuit. » Cette autre femme de marin, de quarante ans : « *Toujours le soir. Si je me couche à deux heures du matin, je lirai peut-être deux lignes, mais il faut que je lise. C'est un besoin.* » Ou encore cette femme de soixante ans, en Languedoc : « *Ma mère lisait au lit, comme moi ! Nous lisons au lit. Je ne sais pas lire dans la journée. Jamais un livre n'est dans la salle à manger. A part des petites revues. Un livre, vraiment un livre, je ne sais pas le lire assise sur mon fauteuil. Je tricote, je regarderai une revue, je ferai des mots croisés. Mais je ne lis pas vraiment. Je ne sais pas, je ne peux pas me concentrer.* » Ou enfin cette petite fille de sept ans, en Provence, qui lit à la lueur de sa lampe de poche... sans que ses parents lui aient jamais interdit de se plonger dans ses livres autant qu'elle le voulait : « *Moi je lis tous les soirs à mes peluches.* »
- 4 Si les maisons rénovées comportent quelquefois une bibliothèque [meuble] - même celles de non-lecteurs-, l'espace de la lecture, c'est, le plus souvent, celui du lit. A l'exception des maisons de maîtres, les maisons rurales traditionnelles n'offraient pas d'espace pour l'intimité sauf, quelquefois, dans certaines régions, celui d'un « lit clos ».

Mais la lecture du soir, quelquefois mentionnée comme la « vraie » lecture, c'est peut-être aussi celle où la relation à soi est proche de celle où l'on est quand on entre dans le sommeil. Un homme d'une quarantaine d'années, professeur en Normandie, explique : « *Je lis au lit. Si vous voulez, c'est toujours le sas entre les problèmes de la journée et la nuit. Et cela alimente mes rêves.* » Pourquoi parler, à ce propos, de « lecture soporifique », ou de « temps morts² » ? Ne s'agit-il pas plutôt de « temps vivants », et de la découverte, par la lecture, d'un autre espace, où articuler le désir, où tenter sa chance de trouver des mots qui permettront à ce qu'on a de plus invisible, de plus secret, de se dire ?

- 5 La parenté entre lecture et sommeil a souvent été évoquée par les écrivains : Proust parlait de « l'intérêt de la lecture, magique comme un profond sommeil³ ». Duras remarquait dans un entretien : « Peut-être on lit dans le noir toujours... Je dis : chambre de lecture ou chambre noire [...] La lecture relève de l'obscurité de la nuit. Même si on lit en plein jour, dehors, la nuit se fait autour du livre⁴ » Et Michel de Certeau : « Lire c'est être ailleurs, là où ils ne sont pas, dans un autre monde [...] c'est créer des coins d'ombre et de nuit dans une existence soumise à la transparence technocratique et à cette implacable lumière qui, chez Genet, matérialise l'enfer de l'aliénation sociale⁵ » On peut relever, à ce propos, que plusieurs personnes, en particulier dans les Baronnie, ont évoqué la « pudeur » qu'appelait la lecture ; atteintes dans leur intimité, elles se défendaient : « *On ne pose pas des questions pareilles.* » Les promenades dans ce jardin préservé des regards, pour le maire d'une petite commune « *c'est pas un sujet dont on peut parler.* »
- 6 « Ses fugues l'exilent des assurances qui casent le moi dans le damier social » poursuit Michel de Certeau. « *Qui lit en effet ? Est-ce moi, ou quoi de moi ?* » La lecture n'est pas seulement « sociale », elle a maille à partir avec le désir. Il ne s'agit plus alors de s'emparer d'un outil pour capter un peu mieux le monde, ou s'imaginer être de la fête de ceux qui le manipulent. La lecture du soir, si largement partagée dans les campagnes, et notamment la lecture romanesque, c'est peut-être aussi une « chambre à soi », la sortie hors les murs du village, hors l'espace du contrôle social et de la surveillance mutuelle, hors les fonctions requises, aussi bien, par l'évolution économique, l'échappée de ce lieu où il faudrait, toute la journée, tenir sa place, tenir en place, et se tenir les uns les autres. Quand on est pris dans une morale rigoureuse de la production, comment s'accorder ce « surcroît irréductible à toute forme de rentabilité sociale⁶ » qu'est aussi la lecture ? L'interdit qui s'attache à la lecture « inutile » - et les plaisirs liés à sa transgression ? - est ainsi redoublé par le fait que c'est un plaisir solitaire, une jouissance privée. On se retire du monde, de l'espace public et transparent, on rompt, le temps de la rencontre d'un texte, les liens du groupe social, on se tient dans une intériorité autosuffisante, avant le lendemain où tout rentrera dans l'ordre, les places attribuées et les entraves. Bien sûr, ceci n'est pas propre aux campagnes : mais la transgression est particulièrement sensible dans des communautés de petite taille, dans ces villages qui furent longtemps homéostatiques, où « faire le malin », « se prendre pour quelqu'un », se distinguer par l'expression d'opinions ou de sentiments personnels n'était pas bien perçu⁷
- 7 De surcroît, cette sortie du groupe social se double d'une autre séparation : lire, c'est déjà, presque toujours, rompre avec l'espace du dehors, « sortir » de la nature.

Rompre avec l'espace du dehors

- 8 Avant de nous conduire dans son village languedocien, une jeune femme avait tenu à nous emmener marcher parmi les vignes qui s'étendaient alentour. Cela était premier : selon elle, on ne pouvait rien « entendre » à son village, à la vie qui s'y écoulait, et notamment au rapport - ou au peu de rapport - que ses habitants entretenaient avec les livres, si on ne comprenait pas le lien qui les unissait à ces campagnes. La vie, c'était d'abord une vie dehors. Nous nous prenions à penser, parmi les vignes, que la lecture, tout comme l'écriture, est peut-être toujours « déplacée », qu'elle s'inaugure d'une perte, d'un exode, et que le peuple du Livre, après tout, avait perdu sa terre⁸...
- 9 En toutes régions, parmi les personnes que nous avons rencontrées, les lecteurs en plein air sont exceptionnels. Plus largement, « nature » et lecture semblent s'exclure : là où on a pour slogan « la nature est notre avenir », comme dans le pays de Caux, la lecture est en mauvaise position.
- 10 Or à tous les âges, en milieu rural, une part importante de la vie se déroule à l'extérieur. L'enfance, qu'elle soit requise ou non par les tâches agricoles ou ménagères, c'est souvent une enfance « dehors ». Il n'est que de se souvenir, par exemple, de l'univers comparé de l'enfance d'un Pagnol - les bartavelles ! - et d'un Sartre - dont les activités s'alignaient sous deux chapitres : « Lire », « Écrire⁹ ».
- 11 Une agricultrice bretonne de trente-cinq ans raconte : *« On était d'un milieu rural. On n'avait pas appris à rester dans notre chambre. Nous, c'était le grand air, et prendre le vélo, aller chez les grands-parents. Avant dix ans, je crois, on ne lisait pas. »* A l'autre bout de la France, une femme de quarante ans se souvient de son enfance dans le Languedoc viticole : *« Tu avais la société des enfants petits, c'était par classes d'âges. Et il faut bien se rendre compte qu'il fait beau quand même très longtemps. J'ouvrais la porte de la maison, je balançais mon cartable, et je disais : "Je vais m'amuser !" Je partais en courant et j'entendais : "Noooo !" Je m'en foutais, j'étais loin. Si le soir tu vas t'amuser au fin fond des garrigues, tu ne peux pas lire, c'est une réalité de la vie ça. Moi je lisais parce que je ne dormais pas. Si je n'avais pas été noctambule, je n'aurais pas lu. Le genre de vie qu'on avait ne permettait pas la lecture. Mais quelquefois, pour chaque classe d'âge, il y avait un "dissident", qui ne sortait pas, et qui lisait. Monsieur A. par exemple, il lit, parce que c'était un homme qui ne sortait pas. »* Même évocation dans la Drôme, chez un agriculteur d'une cinquantaine d'années : *« Jusqu'à l'adolescence, on vivait dehors, avec le soleil, ou avec le jour et la nuit. On rentrait exténués, on allait se coucher, on se levait et c'était parti. On était complètement sollicités par le plein air, on vivait dehors, on s'amusait tellement qu'on n'était pas branchés sur la lecture. »*
- 12 Puis à l'âge adulte, une part importante des activités se déroule au dehors - pour la population agricole, le travail, pour tous, les « loisirs ». On a déjà évoqué l'importance du temps consenti au jardin, à la chasse, à la cueillette. Remarquons à cet égard qu'aujourd'hui, en milieu agricole, les femmes ont généralement plus « coupé » avec la terre que les hommes, qu'elles soient plus cantonnées à des tâches ou à des loisirs domestiques, ou qu'elles aillent travailler à l'extérieur.
- 13 Aussi le rapport à la lecture a-t-il toujours été différencié selon les époques de l'année : pour ceux engagés dans des activités agricoles ou maritimes, les saisons rythment l'alternance de périodes d'activité et de temps où la lecture peut être envisagée. En Bretagne, par exemple, « le poisson commandait », raconte un marin-pêcheur d'une cinquantaine d'années : *« Ma mère travaillait à l'usine de conserve de poissons de Saint-*

Guénolé, mais elle lisait beaucoup, toutes sortes de livres, tout ce qu'elle trouvait. L'hiver, souvent : il n'y avait pas de travail dans les usines, parce que les bateaux ne sortaient pas. C'est le poisson qui commandait : à partir du mois de mars commençait la pêche au grand maquereau, jusqu'en mai. Après c'était la sardine et ça, c'est tout le temps la nuit, ça commence à 10 heures du soir jusqu'à 1 heure du matin. Là elle n'avait pas le temps de lire. Mais l'hiver, il y avait quatre/cinq mois de creux. »

- 14 Aujourd'hui encore, il est fait mention, dans plusieurs régions, de lectures plus fréquentes l'hiver. En Bretagne, par exemple, une agricultrice d'une trentaine d'années : « L'hiver, j'ai recommencé à lire. L'hiver est long, c'est triste ici. En hiver on se couche plus tôt. A ce moment là on lit des livres. Alors que l'été, on lit des choses faciles, en vitesse, le soir, on se passe Femme actuelle. » Ou un ancien marin-pêcheur : « Oh ! je relirai sûrement, surtout l'hiver. L'été on sort à la plage, on travaille, mais l'hiver je relirai sûrement à nouveau, beaucoup. » Même écho dans la Drôme, chez une femme de trente ans qui élève trois enfants : « L'été je lis des romans faciles. L'hiver j'ai plutôt envie de me casser un peu la tête sur la lecture. » Ou bien un agriculteur à la retraite, mais encore occupé sur sa terre : « On lit surtout l'hiver. L'été c'est pas possible, on a juste le temps de jeter un œil sur le journal. »
- 15 Plus largement, les saisons modèlent les rythmes de vie en milieu rural. Même pour ceux qui ne participent pas, ou plus, aux activités agricoles, elles influent sur la lecture : « Quand il fait beau, je fais beaucoup de marche, je sors beaucoup avec des amis, je jardine. J'ai donc le temps de lire moins de livres en été. La nature, c'est le plus beau des livres ! Encore faut-il savoir le lire... avec ses yeux, avec ses oreilles, avec tous les sens. »
- 16 De façon inversée, on peut aussi lire plus l'été : « Ça peut être trois heures l'été, quand il fait tellement chaud que je ne peux rien faire » répond une institutrice à la retraite dans l'Yonne. Peut-être l'été s'autorise-t-on aussi de la mémoire du calendrier scolaire pour lire sans être culpabilisé : « L'été je lis plus. Je pourrais lire davantage en hiver, mais je ne sais pas pourquoi » dit ainsi une femme, élevée dans un milieu d'enseignants, très exposée dans son village à un contrôle social étroit. Et elle précise : « L'été je lis dans le jardin [c'est exceptionnel, mais il s'agit là d'une ancienne urbaine], sur une chaise longue, et puis dans le canapé. »

L'espace clos de la lecture

- 17 Au monde « plein » de l'enfance dans la nature, succède quelquefois un espace vide. Et en fait, c'est souvent à l'occasion d'un enfermement, celui de la pension, que la lecture a été rencontrée. C'est là une expérience largement partagée, puisque le tiers des personnes avec qui nous avons réalisé des entretiens l'ont évoquée. La pension fut longtemps - avant le ramassage scolaire - la seule possibilité de poursuivre des études. La lecture était alors l'échappée hors les murs, comme pour cet agriculteur dans les Baronnie, ancien pilote : « J'ai commencé à lire vers seize-dix-sept ans. Je crois que c'était parce que je commençais à être pensionnaire. J'avais beaucoup de temps bloqué, obligé, que j'ai rempli par la lecture. Par la lecture, je sortais de mes murs de pension. » Ou pour cette femme médecin de quarante ans : « A Béziers, je suis arrivée chez les sœurs. On avait énormément de temps de libre. Je ne sortais pas le dimanche. A la Toussaint on avait deux jours, à la Noël une semaine, à Pâques une semaine, et après, les grandes vacances. Et j'ai lu beaucoup. Tout ce qu'il y avait dans la bibliothèque, je les prenais l'un après l'autre. C'était vite fait. J'ai dévoré. J'avais le temps, qu'est-ce que tu veux faire... Mais c'était très chouette, je n'ai jamais regretté le temps que j'ai eu pendant ces années de pension. Dans mon village, j'avais le temps de m'amuser et là

j'avais le temps de lire, d'apprendre plein de choses. Je n'aurais jamais retrouvé ce temps. Quand tu es en pension, que tu ne sors pas, tu peux lire trois bouquins dans la journée. Mais si tu vas grimper aux arbres, tu ne peux pas lire ! »

- 18 On retrouve ici ce qu'évoquait Joëlle Bahloul à propos de lieux de stimulation de la lecture comme l'hôpital, par exemple, « cadre pratique, transitoire, thérapeutique et clos ». « Tout se passe », remarquait-elle, « comme si on voulait ainsi signifier l'éloignement de la lecture et du livre par rapport au milieu matériel et social habituel des lecteurs¹⁰ ». D'une façon proche, quelques lecteurs opposent une vie intense, dans certaines périodes marquées par des activités très extraverties, et la lecture. Ainsi cet instituteur de trente ans, originaire de la région d'Agen : *« J'ai eu des trous dans mon parcours de lecteur, justement la période militante, vers dix-huit ans. J'avais à vivre. C'était même volontaire. Je voulais le vivre, je voulais pas le lire. »*

Les murs du village

- 19 L'enfermement, ce peut être celui de la famille, comme pour cette femme d'une quarantaine d'années, ancienne urbaine, installée dans l'Yonne : *« C'était une évasion la lecture, quand j'étais jeune. On ne bougeait pas beaucoup, on ne vivait pas comme on vit maintenant, on restait chez soi. Moi j'avais un père qui était très sévère, interdiction de sortir, de recevoir des copines, d'aller chez elles. C'était une religion le communisme à cette époque là, on était élevé d'une façon... c'était épouvantable... Je m'évadais comme ça... »*
- 20 Mais ce peut être aussi celui du village : *« Vous savez, on vivait un peu en vase clos, puisqu'on ne partait pas. Si on allait, c'était à pied, tout se faisait à pied, et les gens se mariaient dans le pays »* se souvient une femme de marin d'une soixantaine d'années. Encore sur cette côte bretonne les marins rapportaient-ils des récits de leurs voyages... Même si le monde rural n'a jamais été cet univers fermé et immobile qu'on a trop souvent voulu voir, revient, dans plusieurs entretiens, la mémoire de l'enclavement, de l'extrême isolement et de ces horizons étroits dans lesquels se déroulait la vie. Et l'évocation de ceux qui, déjà, lisaient pour s'échapper, n'avaient que les livres pour s'ouvrir à des espaces élargis. Un instituteur de trente ans se souvient : *« Ma grand-mère, c'était un milieu pauvre, originaire de l'Auvergne et donc il n'y avait pas de radio, pas de télé. Et jusqu'à très tard elle lisait. C'était son échappatoire, sa soupape. Ça lui permettait d'être ailleurs. Pour elle, c'était quelque chose de magnifique. Pouvoir se transporter ailleurs dans la lecture, elle n'avait eu que ça : elle avait élevé neuf enfants dans un milieu social d'agriculteurs pauvres. »*
- 21 A ce propos, on peut évidemment se demander si les lieux de « refuge », comme les Baronnies, ne prédisposent pas plus à la lecture que les espaces de transition, de passage, et remarquer que les deux sites étudiés les plus « lecteurs » sont composés d'habitat dispersé. Les contacts avec les villes y semblent également plus fréquents, en dépit de la distance, tandis qu'on vit peut-être plus « sur soi », par exemple, dans le village groupé languedocien¹¹ On se gardera pourtant bien de généraliser...
- 22 Si les campagnes sont désenclavées, si la vie y a été radicalement transformée par la diffusion des moyens de communication - automobiles, télévisions, téléphones - l'éloignement se redit fréquemment : *« On est éloignés de tout. »* La distance à la ville semble parfois insurmontable : pour certains, et surtout certaines, parce qu'ils ou elles ne conduisent pas. Plus largement, on s'étonne de remarquer à quel point, dans certaines régions comme la Puisaye, parcourir quelques kilomètres pour aller à la ville

la plus proche évoque la traversée des sierras qui entouraient Macondo dans *Cent ans de solitude*¹²...

- 23 La plainte d'être coupé de tout est ainsi fréquente parmi les nouveaux installés, qu'ils exercent des professions non agricoles ou qu'ils soient retraités : *« Là où nous nous trouvons à l'heure actuelle, on n'a pas les moyens de dire : on va aller à des conférences, on va suivre des cours, parce qu'on est dans un village, on est bloqués »* dit un retraité retiré dans l'Yonne. *« Moi personnellement le milieu rural m'incite à lire, puisqu'il n'y a rien... Strictement rien, de temps en temps une fête, ou une réunion, mais c'est en petit comité, ils se retrouvent entre eux, les agriculteurs d'un côté, les retraités pas agriculteurs de l'autre, et nous, on n'est pas admis, on est tout juste supportés. S'il arrive un pépin, les gens sont là, ils feront l'impossible pour vous aider, mais autrement, c'est l'indifférence. »*
- 24 Ou, elle aussi transplantée, cette femme originaire de la région parisienne, âgée d'une quarantaine d'années, mariée à un Breton : *« Maintenant que je suis dans ce trou perdu où il n'y a pas d'amis qui lisent comme moi, je n'ai plus aucune référence, je trouve ça triste parce que je suis vraiment paumée. Ici il n'y a aucun échange. Les dames de la bibliothèque de A. sont très bien, mais elles ne savent pas, elles n'ont pas lu. Ce sont des volontaires. J'aimerais bien y entrer, mais je n'ose pas leur demander, parce que je ne suis pas de la commune de là-bas. »* Ou, du même âge, ancienne urbaine également, cette femme dans l'Yonne : *« A la campagne, si on commence à rester chez soi et à avoir une vie de campagne, si on ne vit plus, si on ne se tient plus du tout au courant, si on coupe tout avec Paris, c'est terrible ! »* Ou, lui issu du « terroir », ce viticulteur méridional : *« J'aurais préféré la ville pour ça... Au village il faut faire avec ce qu'on a. J'aimerais habiter en ville, pour aller à l'université du troisième âge. On apprend des connaissances, on peut surtout engager un dialogue avec quelqu'un. »*
- 25 Au sentiment d'éloignement peut s'ajouter celui d'isolement dans la collectivité locale, lié à l'affaiblissement des tâches collectives, au repli sur l'espace familial, à la dissolution des liens de sociabilité traditionnels, souvent sous l'effet, justement, des moyens de « communication ». Comme l'évoque une femme en Seine-Maritime : *« Les gens travaillent pratiquement en ville, donc il n'y a pas de choses communautaires. Tous les gens sont enfermés chez eux avec la télé, et on n'ouvre à personne, parce qu'on ne veut pas être dérangés. De mon temps [cette femme n'a que quarante ans] on n'avait pas de moyens de locomotion, on vivait beaucoup plus ensemble. Les gens qui avaient des enfants, on allait à l'école ensemble, on se retrouvait après. Tandis que maintenant... quand je vais chercher mon fils, il y a des gens... ils ne se parlent pas. »*
- 26 Même évocation d'une sociabilité traditionnelle en perte de vitesse chez ce retraité dans son village languedocien : *« En été, tout le monde plaçait les chaises, le soir, dehors, contre le mur, et tous les voisins se rassemblaient. On mangeait dehors, on sortait la table aussi. Il n'y avait pas de voitures, les charrettes étaient à l'écurie. De toute la nuit, rien ne circulait dans les rues. Il y avait trois cafés à l'époque. Il n'y en a plus qu'un. Et les rues sont désertes le soir parce qu'il y a la télévision. Maintenant quand vous allez faire un tour dans le village à 9 heures du soir, il n'y a pas un chat. Les types devant les portes, ça n'existe plus. Quelquefois, à la place, en bas, c'est des vieux qui y vont, ça fâche les voisins parce que ça les empêche de dormir ! »* Encore s'agit-il là d'une commune méridionale, où les liens sociaux se resserrent plusieurs fois l'an à l'occasion de fêtes organisées rassemblant la plupart des habitants...
- 27 *« Il y a aussi l'arrivée des personnes étrangères au village »* poursuit notre interlocuteur languedocien. *« Moi quand je vais à la boulangerie ou ailleurs, il y a des gens que je ne connais pas. Il y a deux Anglais qui ont acheté, il y a même un Japonais qui s'est installé. Il n'habite pas*

ici, je ne le connais pas. » Clivage entre les gens du village et les « étrangers », et souvent incompréhension mutuelle et difficulté pour s'intégrer dans d'autres régions, même si on est soi-même d'origine rurale. Telle cette femme méridionale dont le mari avait été nommé en Auvergne : « Eh bien je vous jure que nous ne l'avons pas eu belle. Ouuhhh qu'ils sont chauvins dans ces montagnes, il faut y vivre pour le croire. On était trois familles, et on se fréquentait que nous trois. Parce que personne ne nous fréquentait. Le directeur de l'école, il a dit un jour : "Oh ceux-là, ce sont des étrangers gauchistes..." : mes enfants n'allaient pas à la messe. Là-haut vous savez, le bon Dieu il est divisé en trois, le maire, le curé et le gendarme. Et puis à côté de ça, qu'on ne parle pas d'actualité, ils connaissent rien. Il y avait la prof d'espagnol, qui était une personne très ouverte. Un jour elle leur porte une branche d'amandier. Eh bien les enfants, nous avons été tous babas, ces amandes, ils ne savaient pas ce que c'était. A leur idée, les amandes, elles étaient sèches. Vous comprenez ce que je veux dire ? Aucune actualité ! »

- 28 Difficulté aussi, si l'on part, de se réintégrer au retour, tel cet agriculteur d'une cinquantaine d'années parti quelques années tenter sa chance à Paris : « *Et quand je suis revenu ici, j'ai bien mis cinq ans à être admis. J'étais "le Parisien". J'ai rien dit à personne. Pendant un an ou dix-huit mois : "Et alors, tu es revenu ? Et pourquoi tu es revenu ? Ça allait pas là-haut ?..." J'avais l'impression que j'embrayais pas...* »
- 29 Difficulté enfin, pour les « néo-ruraux », de trouver place dans leur nouvel espace de vie, particulièrement sensible dans certaines régions. Ainsi ce retraité installé depuis près de vingt ans dans l'Yonne : « *Le drame de la campagne, c'est que tout ce qu'il y a d'extérieur est mal reçu. Si vous n'êtes pas né ici, vous ne faites pas partie du village. Si les choses viennent de vous, c'est un refus. C'est très difficile de faire quelque chose. C'est un refus de l'étranger. On nous supporte, ça fait près de vingt ans qu'on est là. Près d'ici, il y a une femme qui avait quarante ans de vie dans le pays, chaque fois qu'elle se présentait au conseil municipal, elle n'était pas élue. Elle a été élue après, le jour où son mari étant décédé elle a pris une sépulture dans le pays : là, on l'a admise ! Il y a un monsieur dans le pays depuis une trentaine d'années, on lui dit encore : "Toi, t'es pas du pays !" »*
- 30 Et que les liens sociaux soient trop serrés et qu'on cherche à ouvrir un peu l'espace, ou qu'ils se soient perdus, ce peut être le choix de l'échappée en solitaire, du repli sur un réseau de sociabilité à quelques-uns, et du recours au livre comme compagnon d'intimité - d'autant que les autres « biens culturels » sont d'un accès encore plus difficile.

Lecture et individuation

- 31 La lecture, « miracle fécond d'une communication au sein de la solitude » disait Proust¹³... Lecture et isolement vont là de concert, que celui-ci soit subi, ou recherché. On peut mentionner à ce propos le goût fréquent pour les livres qui évoquent des aventures, des voyages, des sagas, des tribulations solitaires où on affronte le monde, d'autres temps, d'autres lieux : le lecteur est porté par le livre, il accompagne le héros. S'agit-il de l'évasion du prisonnier, ou du déserteur¹⁴ ? Probablement l'un et l'autre... La lecture est déterritorialisante, « les lecteurs sont des voyageurs » disait Michel de Certeau¹⁵ « *Ma grand-mère, elle a commencé à lire à soixante-dix ans. Elle a découvert Jules Verne, elle était émerveillée comme une enfant, elle découvrait des voyages fabuleux* » raconte une femme dans l'Yonne. Par la lecture, on voyage par procuration. Dans les campagnes, ce sont quelquefois les seules pérégrinations que l'on s'autorise, même si, de plus en plus, les ruraux vont dans d'autres régions, ou d'autres pays, notamment en

groupes organisés par des associations locales. Aujourd'hui encore, les agriculteurs, en particulier, partent moins que ceux appartenant à d'autres catégories socioprofessionnelles : la terre ou les bêtes commandent. Et franchir le pas est toujours difficile. Léonce Chaleil racontait : « Dans ma vie, j'ai peu voyagé. Oh ! Je pourrais me l'offrir, mais si on ne m'y invite pas, si on me l'organise pas, je ne peux pas m'évader, sortir¹⁶ »

- 32 Cette lecture « échappée solitaire », c'est une lecture qui est le plus souvent, mais pas exclusivement, le fait des femmes, alors que les hommes s'attacheront plus à une lecture « extravertie ». Expérience vitale, plus que sociale, elle est peu soucieuse de légitimation, marquée par une relative indifférence aux auteurs (fréquemment oubliés) et aux genres : on n'est plus ici dans un registre de capitalisation, on parle peu de son parcours dans le livre, on ne partage pas sa dérive. Le livre fait tout simplement sortir, de la famille ou du village, et dévoile des désirs inavouables. Comme pour cette femme de soixante-dix ans : « *Quand j'étais jeune, mon père ne nous laissait pas sortir, jamais on aurait été se perdre, se rouler dans l'herbe... Je lisais, j'étais bien sage, j'avais jamais été flirter... Je savais même pas comment ça se passait ! Les romans que je lisais, ça me faisait rêver !* Q : Et est-ce que vos rêves ont pu... R : *Oh jamais de la vie ! On voit bien que ceux qui ont écrit les livres... c'est pas possible que ça se passe comme ça dans la vie ! C'est trop beau !* » Et elle évoque sa mère : « *Ma mère, elle disait : "Quand je lis, je ne me rends pas compte que je suis handicapée, je suis avec les personnages de mon livre." Elle aimait lire et elle vivait ses personnages. Et moi je crois que c'est la même chose, plus je vieillis, plus je suis en Angleterre, en Écosse, ou au Yémen, ou en Amérique. Cette dame, la fugitive, en Iran, je suis là-bas, moi, je passe toutes les misères qu'elle passe, elle a traversé les montagnes, elle a été en Turquie, je suis vraiment avec... Et j'aime les livres traduits de l'anglais, je les aime beaucoup.* »
- 33 Notons le même goût pour l'Angleterre, assorti d'un fort bovarysme, chez cette femme de marin de quarante ans : « *Moi j'aurais voulu vivre à l'époque des rois. J'aurais aimé... je ne sais pas comment dire, vivre à l'époque des grandes robes, des falbalas... L'Angleterre, mon rêve est d'aller là-bas, cette atmosphère vieille Angleterre, les petites tasses en porcelaine, l'heure du thé... Je vis un peu dans le passé. Dernièrement, j'aime beaucoup les films de Sissi, j'ai lu sa biographie. Je suis tombée de haut : elle ne pouvait pas tenir en place, il fallait qu'elle bouge, qu'elle remue, elle ne pouvait pas rester en place pour s'occuper de ses enfants. Moi je suis mieux que ça quand même...* » S'échapper dans les livres pour se consoler de « tenir en place ? »
- 34 On hasarderait l'interprétation qu'au-delà d'une recherche de « distinction », au-delà des rêveries liées à la royauté, le goût pour l'Angleterre peut aussi avoir partie liée avec son insularité... C'est là où l'on retrouve le lecteur « Robinson d'une île à découvrir » qu'évoque Michel de Certeau¹⁷ Ou le frère de Pennac, dont l'« œil devenait aussi lointain que celui de l'explorateur qui a depuis belle lurette perdu le souci de la terre natale¹⁸ ». La lecture, comme l'amour, est asociale... Perdre le souci de la terre natale, s'échapper du groupe où l'on vit pour se trouver : une telle recherche contribue peut-être à expliquer, au-delà d'effets de légitimité, la persistance du roman comme genre privilégié parmi les personnes rencontrées. « Le » livre auquel on fait référence, c'est en effet, avant tout, le roman, sous toutes ses formes - classique, contemporain, saga, policier, aventure¹⁹... Joëlle Bahloul notait, pour les faibles lecteurs, que le roman représentait le livre par excellence²⁰ Ici, cette représentation se retrouve de façon dominante, quel que soit l'ancrage social des lecteurs et la fréquence de leur « pratique ». Exemplaire, à cet égard, cette réflexion d'un instituteur originaire du Sud-Ouest : « *...Des choses comme ça, peut-être style des Pardaillan, mais c'était quand même de la*

lecture, c'était vraiment le roman. » Dans le genre romanesque, au terme de toute une montée historique de la subjectivité, ne s'agit-il pas, en dernier ressort, de l'épopée d'un héros, d'un être seul, dans sa singularité absolue, universelle²¹ ?

- 35 Une femme de quarante-cinq ans, dans une commune de l'Yonne, observait : « *C'est ce que je tentais d'expliquer à mon fils, je lui disais : mais ne te mets pas devant la télé, vous êtes des millions à regarder la télé. Tu prendrais un livre, tu pourrais être seul, peut-être deux ou trois à lire le même livre en même temps, c'est quand même un autre bonheur que de regarder la télé !* »
- 36 Nous suivrons cette dame, mettant en rapport individuation et lecture. Une telle recherche d'expression d'une singularité ne nous semble pas réductible à un souci de distinction sociale, si l'on entend par là une volonté de marquer ou d'affecter une appartenance à une catégorie sociale : on est loin du souci de « placer ses discours » sur un « marché ». Pierre Bourdieu²² pour qui « tout est social » ne dit-il pas lui-même, d'ailleurs, que la lecture, « qui apparaît spontanément quand on va avoir du temps à ne rien faire, quand on va se trouver enfermé seul quelque part » est « peut-être le seul besoin non social que peut reconnaître le sociologue » ?
- 37 Si une telle individuation par la lecture est « un autre bonheur », c'est aussi, en milieu rural, une autre transgression que la télévision, qui est un loisir partagé, notamment pendant les repas. Transgression dans le fait de s'isoler du cercle familial²³ dans un face à face avec soi-même qui, de surcroît, là comme ailleurs, peut être ressenti comme menaçant : souvent la télévision hypnotise et distrait de soi, là où le livre ramène à soi, à une intériorité. « Un livre doit être la hache qui brise en nous la mer gelée » écrivait Kafka dans son *Journal*²⁴ : la fuite devant l'espace intérieur que peut ouvrir la lecture est largement partagée, par delà les frontières entre villes et campagnes. Mais tout comme on peut faire l'histoire de la vie privée²⁵ ou bien repérer, dans l'histoire des lettres, l'invention de l'intimité - probablement chez Montaigne - on pourrait tenter une ethnologie, une géographie du « souci de soi », où les manières de lire seraient des indicateurs clés... Qu'en est-il dans cet ensemble disparate, le milieu rural ? Sans doute la lecture y est-elle une transgression vis-à-vis du groupe villageois, une telle pratique, si elle s'affiche en plein jour, pouvant être assimilée à l'affirmation d'une différence, dans un monde qui, traditionnellement, se reconnaissait dans une certaine homogénéité de croyances, de représentations, et une éthique largement partagée. Comme le dit une dame d'une cinquantaine d'années dans son village languedocien, « *avant on était comme des parents, tout le monde faisait pareil. Maintenant, chacun est chez soi* ». Mais si « chacun est chez soi », si une proportion notable de la population, dans chacun des sites étudiés, est arrivée depuis peu²⁶ si les agriculteurs ont dû devenir « maîtres » d'eux-mêmes, à l'heure du productivisme, on trouve encore la trace d'une telle représentation « holiste²⁷ ». Et la manifestation ouverte d'une pulsion de connaissance n'est toujours pas acquise aujourd'hui, en bien des lieux : « *Vous savez, dans un village, on dira : "celui-là, il cherche toujours quelque chose". C'est ça le malheur... Parce que vous voulez aller à la découverte... Vous savez, c'est pas facile dans un village...* » Cet agriculteur se défendra pourtant lui-même de la « curiosité » que, naïvement, nous lui attribuions comme une qualité, par cette réplique lapidaire : « *Ce n'est pas de la curiosité ! C'est normal.* » C'est peut-être même, pour lui, vital...
- 38 Mais à s'exposer au risque de la lecture, on se projette ailleurs, on s'écarte du monde, jusqu'à devenir quelquefois un transfuge, et ne plus pouvoir revenir...

La lecture tentation

- 39 Lire c'est être possédé, coupé du monde, habité, c'est errer dans des territoires secrets : du livre au grimoire, il n'y a qu'un pas. Herminio Lafoz a trouvé trace des rapports entre livre et magie dans les souvenirs des habitants des sociétés pyrénéennes²⁸ Rien de tel dans les entretiens que nous avons effectués. Mais en revanche, les dangers du livre comme porteur de fantasmes ou de savoir dangereux sont plusieurs fois venus. En effet, de l'intime à l'érotique, il n'y a qu'un pas. Outil d'émancipation, d'affirmation d'une singularité, le livre, comme l'arbre de la connaissance, sent le soufre en ce qu'il recèle également les secrets du sexe.
- 40 La curiosité fut longtemps un défaut proverbial : on tire souvent son savoir sexuel du dictionnaire, et on sait que la pulsion de connaissance s'enracine dans la curiosité sexuelle de l'enfance²⁹ La lecture n'est pas une activité innocente, et les livres peuvent être « dangereux ». Melanie Klein et James Strachey ont montré l'équivalence, pour l'inconscient, entre les livres et le corps maternel³⁰ et Freud remarquait que les névrosés et les pervers sont de grands amateurs de lectures.
- 41 Sans doute peut-on à ce propos relever la fréquente mention au cours des entretiens, par des femmes généralement, de « mauvais livres » qui mettent en position de voyeur. Par exemple, cette institutrice bretonne à la retraite : *« J'étais peut-être pudique, sans doute oui. Je tenais ça de mon éducation qui était tellement stricte. Il y a des choses que je n'osais approcher... On lisait L'Amant de Lady Chatterley sous les pupitres. Moi j'étais très naïve, je ne sais pas si j'avais très bien compris même. Je l'ai lu depuis, vous pensez bien ! »* Ou, dans la même région, beaucoup plus jeune, une femme de marin : *« J'ai dû acheter un SAS pour voir ce que c'était, c'était tellement dégoûtant que je l'ai mis à la poubelle, parce que vraiment, c'est pas de la littérature ! »* Ou, dans l'Yonne, une femme d'une quarantaine d'années : *« J'ai acheté aussi L'Amant de Marguerite Duras. Ça alors, je ne supporte pas, je trouve que c'est de l'ordinaire sans intérêt ces histoires de fesses ! »* Ou dans la Drôme, une ancienne assistante sociale : *« Toutes ces histoires de sexe, de drogue, mais c'est abominable ! Les histoires de sexe à quoi ça rime ? Au lieu d'en faire quelque chose de beau, on ravale les gens au niveau des bêtes. Il m'arrive d'embellir ma vie avec de la littérature d'enfants. »*
- 42 Dans le Biterrois viticole de culture assez « festive », le ton est plus décripé. Une sexagénaire commente sa lecture au club du troisième âge : *« Celui-ci, il est un peu... olé-olé. C'est pas mal quand même, c'est un peu cru, mais c'est bien écrit. Ça nous apprend des choses... Il serait temps ! »* (toujours l'apprentissage !) - tandis que sa voisine octogénaire contemple une photographie de Roch Voisine, en débardeur sexy, devenue marque-page de sa revue de tricot...
- 43 La lecture donne lieu à l'ombre, elle peut être cathartique, exutoire des fantasmes, comme pour cet agriculteur : *« Je crois que c'est un défoulement la lecture aussi, en plus de la découverte. Lorsque vous lisez certaines choses qui sont tellement laides, vous pouvez moins envisager de le faire, parce que ça fait peur, ça défoule, par moment, c'est une évasion. »* Puis, ayant évoqué un fait divers : *« On voit ce que c'est la part des fantasmes... Moi je le fais dans les livres. Saint-Augustin disait : "Les gens honnêtes rêvent la nuit ce que les autres font le jour." C'est ça, se libérer par le livre. »* On peut relever, à ce propos, que la lecture de romans policiers a été évoquée assez fréquemment, surtout dans certaines régions, dans la lignée, peut-être, du plaisir que les générations antérieures prenaient à écouter

les « canardiers » qui venaient dresser des toiles sur les places des villages, et raconter des faits divers.

- 44 Ces approches du livre comme porteur de fantasmes dangereux, et les éventuelles inhibitions qui leur sont liées, ne sont évidemment pas spécifiques aux campagnes. Sont-elles là plus ou moins marquées ? Le contrôle social est souvent plus féroce dans les petites collectivités. Mais intervient aussi le fait que, selon les régions, le christianisme était plus ou moins teinté de puritanisme. C'est également affaire de famille...

Lecture collective et oralisée, lecture individuelle et silencieuse

- 45 S'émanciper du groupe, assumer de s'en distinguer, peut enfin se redoubler de la nécessité de passer d'un mode initial de lecture collective et oralisée à un mode individuel et silencieux, où l'on est confronté, seul, à cette « surestimation craintive de l'écrit » qu'a évoquée Zumthor³¹ Jusqu'à une époque récente, dans certaines régions rurales, la lecture n'était pas cet acte intime, de l'ordre de l'individualité, que nous connaissons, et les lectures à la veillée se sont quelquefois poursuivies au-delà du siècle dernier.
- 46 Les évocations de lectures oralisées et en groupe, dans un contexte religieux, sont ainsi fréquentes dans plusieurs régions. Dans l'Hérault, une femme d'une quarantaine d'années se souvient du gardiennage des enfants assuré par le prêtre dans les années cinquante : *« Tous les enfants du village étaient pris en charge par le curé le jeudi. Alors ça se passait comme ça : le matin on allait au catéchisme, et il nous lisait le Livre de la jungle. Il était dans l'église, nous sur les bancs, et on avait droit à un chapitre. Et à la fin il nous disait : "Bon, vous apprendrez le Notre Père pour la semaine prochaine, tous vos parents le savent." Ça a duré une année et demi. On parlait... "Tu crois que Bagheera..." On languissait le jeudi d'après pour avoir la suite... »* Un viticulteur de la même région évoque la pension où il se trouvait au lendemain de la guerre : *« ...C'était les curés. Alors là, pendant le réfectoire, il y avait un gars qui était désigné pour lire, il montait sur un truc et il lisait Ulysse. C'était en 1945-1946, j'avais dix-onze ans. On n'avait pas grand chose à boulotter. Et pas un mot. Il devait y avoir cent cinquante gosses. Vous entendiez les cuillers. Parce qu'attention, comme discipline... ça marchait rondo. »* Et une femme, dans l'Yonne : *« Tout était défendu en dehors du programme. C'était chez les ursulines d'Avallon, c'était très strict. Nous n'avions jamais de temps libre. Le jeudi, après la promenade, on faisait deux ou trois heures de couture, et on nous faisait la lecture... Il y avait les livres de la Semaine de Suzette... Et puis au réfectoire, nous n'avions pas le droit de parler, quelqu'un lisait. On nous lisait des vies d'enfants modèles comme Anne de Choupinet, et des vies de saints. Il y en a qui sont très drôles et très intéressantes. Je n'éprouvais pas le besoin de dire quelque chose aux autres et au dortoir il fallait dormir. Jamais on n'a pensé par exemple à lire sous nos draps avec une lampe électrique. »*
- 47 Il faudrait là distinguer entre la lecture qu'on subit, destinée à faire régner le silence, et celle qui ouvre des possibles - les deux pouvant toutefois se conjuguer. En général, ces souvenirs sont évoqués avec plaisir. Et on sait qu'oralité et lecture silencieuse ne s'opposent pas : au contraire, « la lecture est prévenue et rendue possible par la communication orale³² », et les lectures à haute voix, dans l'enfance, ou les histoires du soir, ouvrent souvent la voie à la lecture silencieuse ultérieure. On est toujours un peu

« métis³³ », entre oralité et écriture. Mais que ces lectures aient été reçues dans un cadre collectif laisse peut-être une trace dans les manières de lire, ou les difficultés d'accès au livre, ultérieures.

- 48 Dans le cadre familial, les souvenirs de lectures collectives à voix haute sont aussi fréquents : lectures religieuses - vies de saints, Bible - parmi les plus âgés notamment ; lectures profanes aussi, à la veillée. Comme celle évoquée par ce viticulteur de cinquante ans, dans le Haut-Languedoc : « J'ai le souvenir de mes grands-parents, là-haut, du côté de Saint-Pons, avec mon frère, j'en ai toujours gardé le souvenir... Mon grand-père me lisait le Tour de France par deux enfants. C'était une grande cheminée, il y avait ma grand-mère et mon grand-père, je ne sais même pas s'il y avait l'électricité, un grand feu, et après le repas du soir elle mettait une casserole avec du vin, et du thym, elle faisait bouillir ça. Avec du miel. Et il nous racontait... Je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que j'étais jeune, mais il lisait "bien", on le vivait ce truc là à mesure qu'il le racontait vous savez. Avec mon frère, quand on parle de ce Tour de France... A mesure qu'on faisait le tour de France, c'est drôle, on le voyait... Ça doit remonter à 1945-1946. » Ou celle évoquée par cette dame septuagénaire rapatriée d'Algérie, originaire d'un milieu rural pauvre : « Ma mère elle a pas tellement été à l'école, mais elle a appris à lire, et elle aimait beaucoup lire. Elle lisait le journal à mon père. C'est ce qu'on avait, parce qu'on était plutôt fauchés. Les pieds-noirs, il y en a qui étaient fauchés... Elle lui lisait tout le journal, le feuilleton. Je me rappelle vaguement... » La lecture collective du journal fut longtemps très fréquente, un peu partout dans les campagnes, en famille, ou au café. Elle perdure quelquefois, et le journal reste un sujet d'échanges, de conversations : on commente ce qui a intéressé, amusé, indigné.
- 49 Plus largement, la mémoire d'une sociabilité très « orale » est présente. Souvenirs, en Bretagne, de parents conteurs, ou des récits et des chants des marins : « Je vous dirai aussi que les gens étaient plus gais que maintenant. Ils chantaient. On chantait en français et en breton. On connaissait les chansons bretonnes et les chansons françaises - ça doit venir des marins, ils faisaient un service militaire long, ils avaient des cahiers de chansons. » D'où, plus tard, le goût pour les livres d'aventures, d'explorations, comme l'évoque une institutrice retraitée : « On tâchait de retrouver les émotions que l'on avait en écoutant ces contes-là. On a essayé de les retrouver dans la lecture. A partir du moment où les veillées se sont estompées, après la Seconde Guerre mondiale, par là, on a été en manque et on a cherché dans la lecture autre chose. »
- 50 Traces, aussi, surtout dans le Midi, d'une sociabilité sur le pas de la porte, d'une culture « orale », ouvrant sur la mémoire du temps long. Ce viticulteur se souvient : « Dès l'âge de 7/8 ans j'écoutais toutes ces personnes âgées. Vous savez quand je parle de 1780, pour moi il me semble que c'est hier... » Culture orale qui s'est perpétuée dans le colportage des péripéties sportives ou télévisuelles - dont on retrouve certainement l'importance en milieu ouvrier urbain - le football, par exemple, pour les hommes : « Et puis le dimanche j'écoutais un monsieur de Marseille qui me racontait le match, je voyais le match devant moi... » Le feuilleton, pour les femmes : « Quand on est en vendanges, on est deux ou trois à suivre le feuilleton. Il y en a une qui enregistre, et elle nous raconte. »
- 51 Sans doute ceci contribue-t-il à expliquer que la télévision soit d'un accès plus facile que le livre : on est, là encore, dans un registre collectif et oralisé. Une jeune employée languedocienne évoque ce moment où l'on écoute en groupe, silencieux, les histoires racontées par la télévision : « Disons qu'à la télé, ils expliquent. Avec mon mari, on lit pas beaucoup, mais souvent on regarde les grands reportages. Souvent on tombe sur la Marche du siècle, ça fait plusieurs fois qu'on regarde des trucs d'actualité, plutôt qu'un film. Cet été c'était

la planète, c'était très intéressant, sur le désert... Écoutez on était tous réunis, mon mari est arrivé, il a dit : Qu'est-ce-que vous faites là ? — Chut ! Écoute !" »

- 52 Des bancs de l'église où on écoutait le prêtre lire les exploits de *Mowgly*, au désert expliqué à la télévision : on pense à l'intuition de Serge Daney, rapprochant le formatage assuré par la télévision - qui, dans le droit fil des images pieuses, apprend à se tenir ensemble, et à tenir sa langue, à coup d'*exempla* édifiants - du catéchisme³⁴...

NOTES

1. Robert Escarpit remarquait que la lecture la nuit était celle que citaient le plus volontiers les lecteurs qu'on interrogeait, et commentait : « Dans la solitude de la chambre, les tabous perdent leur efficacité et les contraintes sociales s'effacent ». (*Sociologie de la littérature*, Paris, PUF, 1986, coll. « Que sais-je ? » 777, p. 123.)
2. Cf. Joëlle Bahloul, *op. cit.*, qui lie vie « active » et lecture « passive » par le biais d'une comparaison intéressante : « [la lecture] apparaît comme le « négatif » - au sens quasi photographique du terme - de l'emploi du temps structuré et planifié de la vie active ». En photo, c'est le « négatif » qui permet au « positif » de venir au jour...
3. Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard/Folio, 1976.
4. Marguerite Duras, Entretien avec Michèle Porte, in *Le Camion*, Paris, Minuit, 1977.
5. Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », *op. cit.*, p. 291.
6. Pour reprendre la formule de Michel de Certeau dans « La beauté du mort », in *La Culture au pluriel*, Paris, Bourgois, 1980, à propos de la littérature imaginaire.
7. Cf. Henri Mendras, *op. cit.*
8. Cf. Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 325-329.
9. Cf. Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964.
10. Cf. Joëlle Bahloul, *op. cit.*, p. 37.
11. Cf. *supra* le chapitre « Lecture et pays ».
12. Cf. Gabriel Garcia Marquez, *Cent ans de solitude*, Paris, Seuil, 1968.
13. Marcel Proust, *Sur la lecture*, *op. cit.*
14. Robert Escarpit, *op. cit.*, p. 120.
15. Michel de Certeau, « Lire, un braconnage », *op. cit.*, p. 292.
16. Léonce Chaleil, *La Mémoire du village*, Paris, Stock, 1977.
17. « Le lecteur est le producteur de jardins qui miniaturisent et collationnent un monde, Robinson d'une île à découvrir, mais « possédé » aussi par son propre carnaval qui introduit le multiple et la différence dans le système écrit d'une société et d'un texte. » Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », *op. cit.*
18. Daniel Pennac, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992.
19. Parmi les classiques, les auteurs les plus fréquemment nommés sont : Zola (13 occurrences, sur tous les terrains), Balzac (7, sur 4 terrains), Maupassant (6, sur 5 terrains), Molière (5), Dumas et Hugo (4), Céline et Dostoïevski (3). En fiction contemporaine, Duras est la plus citée (5 occurrences, sur 4 terrains), suivie de Pagnol, Bazin, Sartre et Giono (4). Parmi les livres pour enfants, ont surtout été mentionnées dans leur ensemble les bibliothèques verte (12) et rose (7), ou le Club des cinq (6), suivi de la Comtesse de Ségur (5) et de Michel Zévaco (3). Parmi les auteurs de *best-sellers*, Troyat arrive en tête (7, cité sur 4 terrains différents), puis Claude Michelet (6, sur

3 terrains), Betty Mahmoody (4, sur 3 terrains), Cronin (3, sur 2 terrains). Enfin, parmi les auteurs de romans d'aventures, c'est Jules Verne qui est le plus cité (12 occurrences, sur 5 sites), suivi de Jack London(4) et de Kipling (3).

20. Joëlle Bahloul, *op. cit.*

21. Cf. par exemple Marthe Robert, « Robinsonnades et donquichotteries » in *Roman des origines, origines du roman*, Paris, Gallimard, 1983, coll. « Tel ». Ou Walter Benjamin : « Le romancier se tient à l'écart. Le lieu de naissance du roman est l'individu solitaire... », in « Le narrateur » (traduction de Maurice de Gandillac), *Rastelli raconte...*, Paris, Seuil, 1987.

22. Cf. Pierre Bourdieu et Roger Chartier (entretien), « La lecture, une pratique culturelle », in *Pratiques de la lecture*, Roger Chartier (dir.), Marseille, Rivages, 1985, p. 224-225.

23. Martine Naffréchoux (*op. cit.*) relève aussi que cet isolement est un inconvénient en milieu populaire, où le groupe familial est aussi très valorisé, et où prime le bien-être collectif.

24. Cité par Danièle Sallenave, dans *Le Don des morts. Sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991, p. 93.

25. Cf. Philippe Ariès et Georges Duby, *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 1986.

26. 40 % des habitants d'Égleny-Beauvoir, près du tiers de ceux qui résident dans les communes des Baronnie, du pays de Caux et autour de Noyers, près du quart de ceux de Pinet et de Plobannalec-Lesconil sont arrivés entre 1982 et 1990 (voir tableau 1, p. 234).

27. A la suite de Louis Dumont, on qualifie de « holistes » des représentations dans lesquelles la société est perçue comme un tout cohérent, premier par rapport aux individus - par opposition aux idéologies « modernes » caractérisées par le triomphe de l'individualisme (cf. *Essais sur l'individualisme*, Paris, Seuil, 1983).

28. Cité par Daniel Fabre, « Le livre et sa magie », in Roger Chartier (dir.) *Pratiques de la lecture*, *op. cit.*, p. 187.

29. Cf. par exemple Melanie Klein, *Psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1990, et « Contribution à la théorie de l'inhibition intellectuelle », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, Roger Dorey, *Le Désir de savoir*, Paris, Denoël, 1988, et Françoise Schulman, « Le lecteur, ce voyeur », *Esprit*, 453, janvier 1976.

30. Cf. Melanie Klein, « Contribution... », *op. cit.* (« Lire signifie dans l'inconscient prendre la science à l'intérieur du corps de la mère... la peur de dépouiller celle-ci est un facteur important des inhibitions de la lecture ») et James Strachey, "Somes unconscious factors in reading", *International Journal of Psychoanalysis*, 1930, vol. XI. Cf. aussi Serge Boimare, « Apprendre à lire à Héraclès », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 37, printemps 1988, « La lecture ».

31. Cité par Michèle Coquio in « Lire et écouter lire au troisième âge », *Universalia*, 1992, Paris, Encyclopaedia Universalis, p. 378. De Paul Zumthor, cf. notamment *La Lettre et la voix*, Paris, Seuil, 1987.

32. Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », *op. cit.*, p. 284. Voir aussi à ce sujet François de Singly : « Le poids des grands lecteurs est deux fois plus important parmi ceux qui ont bénéficié d'une histoire contée par leur mère chaque jour que parmi ceux qui n'en ont écouté aucune (ou rarement). » (*Les Jeunes et la lecture*, ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, Dossiers éducation et formations, 24, janvier 1993, p. 102). Voir aussi *Lire à douze ans*, *op. cit.*

33. Pour reprendre l'expression de François Furet et de Jacques Ozouf, dans *Lire et écrire, l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, *op. cit.*

34. Cf. les trois entretiens avec Régis Debray réalisés dans le cadre de *Océaniques*, FR 3. Cf. aussi « Marché de l'individu et disparition de l'expérience », *Lignes*, 15, 1992, et *Devant la recrudescence des vols de sacs à main. Cinéma, télévision, information*, Lyon, Aléas, 1991. Michel de Certeau avait aussi rapproché catéchisme et télévision dans « Lire : un braconnage », *op. cit.*, p. 285.

Chapitre III. Lecture, citoyenneté, identité

- 1 Dans son village provençal, une petite fille évoque son amie : « Elle préfère être le chef : alors elle travaille, elle écrit 24 heures sur 24, et elle aime beaucoup lire. Parce qu'il faut qu'elle nous prépare du travail. Et puis on doit l'apprendre par cœur : "Réponds aux questions : Avant la fin de l'hiver, le pinson attirera quoi ? Avant la fin de l'hiver, le pinson attirera sûrement votre attention. Sa poitrine, ses joues et son cou sont légèrement teintés de quoi ? De rose saumoné..." Tu comprends ce que c'est de jouer avec elle... [soupir] »
- 2 À 7 ans, elle sait déjà, à ses dépens, que manier l'écrit est un instrument décisif du pouvoir. On pense à Lévi-Strauss, faisant l'hypothèse que « la fonction primaire de la communication écrite est de favoriser l'asservissement », après qu'il eut observé un Indien nambikwara recouvrir un papier de lignes tortillées pour accroître son prestige et son autorité auprès de ses semblables¹. La mère de cette petite fille, racontant son propre parcours de lectrice, se souvient du profit qu'elle pouvait tirer de la lecture pour conforter son pouvoir : « J'étais le chef, je devais apporter des idées au groupe d'enfants. En responsabilité de chef, je me devais de lire. Je lisais utile : c'était quelque chose qui ne servait qu'à alimenter les fantasmes du groupe d'enfants. C'était pas lire pour rien. C'est là où je rejoins mon truc paysan : on lit pas pour rien. »

Sortir de la place assignée

- 3 Qui touche à l'écrit, à l'imprimé, touche au pouvoir. C'est évidemment vrai dans le monde rural, où le livre venait de l'extérieur, et où la maîtrise de la langue et l'accès à l'imprimé furent longtemps la marque et l'apanage de ceux qui détenaient le pouvoir : notables, représentants de l'État, de l'Église, tandis que les autres n'avaient qu'à bien se tenir, écouter et mémoriser. De nombreux discours sur le monde rural en firent longtemps un continent noir et les paysans des sauvages de l'intérieur, à éclairer, ou à maintenir dans l'obscurité... Mona et Jacques Ozouf rappellent ainsi qu'« à en croire les législateurs républicains, les colonies présentaient, portés à leur paroxysme, les

caractères des populations rurales françaises : le laboratoire même, par conséquent, du traitement des différences² ».

- 4 La coupure était nette entre clercs, et fidèles à contrôler. Lire, c'est donc sortir de cette place assignée, s'emparer de ce qui avait été l'un des signes distinctifs des puissants. Mais n'est-ce pas aussi « trahir », d'une certaine façon, passer de l'autre côté, singer les beaux parleurs de la ville ? Et biffer la ligne de partage entre corps et tête, activités « manuelles » et « intellectuelles », « toile de fond sur laquelle continue à s'inscrire notre culture », comme le dit Jean Conilh³...

Encadrer tous et chacun

- 5 La solitude du lecteur face au texte a toujours été un sujet d'inquiétude, remarquait Martine Poulain lors d'un récent colloque⁴. L'Église catholique, obsédée par les dangers de la lecture populaire, a longtemps stigmatisé les lectures « non contrôlées », non médiatisées, de la Bible comme des ouvrages profanes, et s'est efforcée de faire de la lecture un geste collectif et encadré. Et dans beaucoup de sociétés rurales, se confronter « directement » au livre, sans intermédiaire obligé, c'est également se démarquer d'un modèle religieux du lire qui s'y est exercé avec force jusqu'à une date très récente, par le biais d'une profonde intégration du clergé à la vie quotidienne.
- 6 Mais si l'Église s'est particulièrement attachée, dans les campagnes, à faire de la lecture un loisir « sérieux » et édifiant⁵, lire n'a pas eu dans toutes les régions un parfum d'interdit aussi intense. Et les effets de l'influence des pouvoirs ecclésiastiques sur les pratiques culturelles sont complexes, tout comme ils ont pu l'être sur l'alphabétisation⁶. Il faudrait rapprocher des cartes détaillées des pratiques religieuses et des pratiques culturelles, distinguer les zones multiconfessionnelles, celles qui furent précocement déchristianisées, ou qui comportèrent de bonne heure des « mécréants ». Mais il faudrait surtout analyser les stratégies variables de l'Église et le poids des différentes associations d'inspiration catholique selon les lieux. Une même empreinte catholique peut prendre des formes multiples : on pense par exemple au rôle de la Jeunesse agricole chrétienne dans la modernisation et le désenclavement de régions comme la Bretagne, qui a contribué à faciliter l'accès des ruraux à certains types d'écrits. Ou, à l'inverse, à sa faible implantation en Languedoc, et aux stratégies des prêtres qui, tout comme les maires, y ont peut-être misé plus sur le sport que sur les activités culturelles : « La JAC ? Qu'est-ce que c'est ça ? On ne s'occupait pas de ça. L'abbé A., il était président de tous les clubs sportifs de la région. Alors quand il est arrivé, il a d'emblée été intégré au village. Et quand il était au bord du terrain, c'est lui qui criait le plus. Tu avais B., le grand communiste du village, qui était président du foot, et le curé était trésorier. Peppone ! »
- 7 Quant au protestantisme, peu présent sur les sites enquêtés – sauf, en filigrane, dans les Baronnie et dans le milieu marin de Lesconil –, il a souvent, on le sait, un rôle essentiel sur l'intensité des habitudes de lecture...
- 8 Les médiateurs du savoir, les « passeurs » de l'écrit, ce furent également les notables locaux. Ici encore, plus que des récurrences, ce sont surtout des singularités, évoquées dans la première partie de ce livre, qui sont sensibles. Le type d'élites – « éclairées » ou non –, leur présence sur place plus ou moins fréquente, et les rapports qu'elles entretenaient avec les autres groupes sociaux ont dû jouer un rôle fondamental, qui

pèse aujourd'hui encore sur la place de la culture livresque dans un espace. Selon les « pays », leurs attitudes par rapport à la diffusion de la connaissance, plus largement par rapport aux valeurs « culturelles », furent très variables, tout comme le brassage social et l'imitation intersociale. On s'est déjà interrogé, dans la première partie, sur de tels phénomènes d'inégale « descente des goûts » selon les espaces. Le goût pour la lecture dans certaines parties des Alpes-de-Haute-Provence est peut-être aussi à mettre au compte de la présence de notables lettrés. Tandis que le relativement faible investissement de la lecture dans le Biterrois n'est sans doute pas sans rapport avec le fait que la bourgeoisie y fut – sauf exceptions – assez peu férue d'arts et lettres, et que sa réputation court encore dans la mémoire locale : « Béziers, pendant les années vingt, ça a été l'anarchie et la corruption la plus complète. C'étaient les propriétaires des environs qui faisaient ça. Tous ces propriétaires ont fait la fête. Ils avaient la plaine, vous comprenez, la plaine, au début du siècle, il y avait de gros rendements, c'était la belle vie. Alors c'était la débauche. Et ils ont dépensé l'argent. Il y a de très grandes familles qui ont disparu. Ils ont tout mangé. Q. : Oui, on entend quelquefois cette réputation, que la bourgeoisie de la plaine biterroise c'était la fête, l'argent facile, pas tellement les arts et lettres... R. : Oui, la corruption la plus complète. Il y avait la police des mœurs, c'était affreux. Montpellier a été plus calme de ce côté... Et les villages des coteaux, c'était plus calme. »

- 9 Quelquefois, l'accès au livre fut délibérément barré par les élites en place. Un professeur remarque en pays de Caux : « Ici, ils avaient leur culture, qui était une culture orale et qui était branchée "nature", bon, ils les laissaient "orales et naturels", et donc n'essayaient pas de promouvoir la lecture... » On a déjà évoqué la véritable guerre qui opposa, à Plobannalec-Lesconil, les marins aux paysans sous l'autorité de hobereaux soucieux de couper tout accès au savoir à ceux qu'ils dominaient. Guerre dont on a gardé le souvenir, et qu'a évoquée un ancien capitaine au long cours : « Le 1^{er} mai 1904 avaient lieu les élections municipales. D'un côté il y avait tous les paysans guidés par le curé et son vicaire et M. A. de la Z. De l'autre, les femmes qui accompagnaient les hommes de Lesconil, qui étaient plus nombreuses que les hommes et avaient des tabliers de coton solides, bien amarrés au torse, remplis de silex (c'est dur et tranchant comme tout, les silex). Les femmes se sont mises à jeter les cailloux. Les hommes se sont montrés aussi, et alors là ça a été la guerre ! La lutte a été rude, et comme les paysans étaient nombreux, il a fallu que les marins redoublent de coups ! Il est resté quatre-vingt-six paysans sur le carreau ! Et ce M. A. de la Z., on lui a chauffé les fesses, il y avait deux malabars, avec des poings ! Et lestes, comme devaient l'être les marins en ce temps-là, au temps de la marine à voile ! À partir de ce moment-là, le préfet n'a eu qu'à entériner ça. Il a donné un délai de deux ans pour faire construire les écoles. »
- 10 Aujourd'hui encore, on l'a vu, le goût pour la lecture est plus fréquent en milieu marin qu'en milieu agricole : effet de rythmes de travail différents, d'une plus grande mobilité et ouverture sur le monde extérieur, d'un plus grand brassage en milieu marin, et de la mémoire de cette histoire sociale. Et peut-être aussi des « auras » différentes, pour parler comme Walter Benjamin⁷ des « travailleurs sédentaires », qui rapportent le message du passé, et des « navigateurs », qui colportent celui des pays lointains...
- 11 Face aux notables, il y eut également des élites populaires, différentes associations agricoles et rurales, pour encourager les paysans à prendre la parole, et prendre la plume⁸. On a déjà mentionné l'importance de la JAC, par exemple. Sur les sites étudiés,

l'engagement politique, syndical ou associatif va très souvent de pair avec la lecture. Pourtant on a peu trouvé trace du rôle de ces associations dans l'accès à cette pratique. Dans certaines régions, leur action a probablement été plus déterminante que les incitations publiques : il y a là aussi à approfondir, tout comme sur les missions de développement culturel que s'assignent aujourd'hui les organismes agricoles – comme la Mutualité sociale agricole, par le biais de ses assistantes sociales.

La langue de l'intégration nationale

- 12 Le récit de l'ancien capitaine au long cours a le mérite de nous rappeler que les difficultés d'accès à la scolarisation ne remontent pas à la nuit des temps. La mémoire de l'illettrisme est présente : les parents de plusieurs des personnes que nous avons rencontrées ne savaient ni lire ni écrire. Quelques-unes, en Bretagne, ont évoqué les difficultés liées à l'apprentissage d'une langue « étrangère », le français : « Ma mère nous avait appris un petit peu le français à la maison avant d'aller à l'école pour qu'on ne soit pas traumatisés », se souvient une ancienne institutrice. « J'ai eu beaucoup de mal en français, je parlais breton, et les tournures bretonnes ça a été une catastrophe. Le mot "avec" par exemple. Il y a une estivante qui demandait à une marchande de poisson : "Il est frais votre poisson, madame ?" "Oh oui ! répond la marchande, il a été avec moi toute la nuit dans la glace !" Ce qui signifie : "Je l'ai mis toute la nuit dans la glace !" Nos professeurs de français avaient énormément de mal. » Une femme de marin d'une soixantaine d'années se souvient : « Cela a été la guerre pour pouvoir parler. J'ai commencé à parler le français comme tous les jeunes de mon âge... Mais alors c'était le breton traduit en français. Et c'est deux logiques différentes. Au fond nous sommes bilingues. »
- 13 Plus largement, chez nos interlocuteurs d'origine rurale, on trouve encore quelquefois la trace, dans le rapport à l'imprimé, d'une relation très ambivalente à la langue de l'intégration nationale, faite de fascination, de respect, et de peur, d'évitement. La langue de l'écrit a été celle du refoulement des parlers locaux, des parlers de l'enfance, de la langue affective, dans une époque dont on garde le souvenir.
- 14 Quant à l'école, ses effets sur le goût pour la lecture sont complexes, et très contrastés selon les individus. À toutes les générations, les lectures imposées – notamment d'auteurs classiques – en ont rebuté plus d'un (« Quand on m'a obligé à lire, j'ai systématiquement réagi »). Aujourd'hui l'évocation des « fiches de lecture » déclenche un haut-le-cœur chez les adolescents, mis en demeure d'aimer lire, de désirer leur devoir, injonction paradoxale s'il en est... Mais pour beaucoup de ruraux, en particulier parmi les plus âgés ou les plus démunis, l'école a été « la porte ouverte », « l'endroit où je trouvais des livres », alors qu'on en manquait tant. « Dix enfants, il y a soixante ans de ça, c'était pas évident. Il n'y avait pas les allocations familiales. Il y avait une petite propriété, mais enfin... On lisait beaucoup tous ces romans de Jules Verne, des trucs comme ça. On les avait par l'école, on risquait pas d'acheter ! » Et nombreux sont ceux qui ont gardé le souvenir d'instituteurs « qui poussaient pour faire "sortir" les enfants, pour leur donner une chance », et qui encourageaient leur ascension socioculturelle par le prêt de livres de leur bibliothèque personnelle. Une femme d'une quarantaine d'années, dans la Drôme, dont la mère était femme de ménage, a ainsi évoqué sa « montée » vers le livre : « Mon école, c'était une vieille maison, et il y avait un escalier en colimaçon. Notre maîtresse était très cultivée et il y avait des livres et des vieilles

estampes tout le long de son escalier. Pour moi, c'était un vrai plaisir, je crois que j'ai dû attraper ce virus-là de voir... de monter cet escalier en colimaçon qui était toujours ciré, vraiment impeccable, et de voir tous les livres. » On retrouve ici quelque chose que souligne Erich Schön⁹ : si l'enseignant est présenté comme quelqu'un qui a donné le goût de lire, c'est en dehors du cadre scolaire, dans un rapport personnalisé, singulier. Vient toujours le souvenir de la maison ou de l'appartement de l'instituteur, du thé offert par le professeur qui initiait à la philosophie ou à la musique.

- 15 Plusieurs ont aussi évoqué les bibliothèques scolaires, et les prix. Comme cet homme d'une quarantaine d'années, en Normandie, devenu professeur, pour qui la distribution de fin d'année était l'occasion d'une revanche sur les notables : « À l'époque c'était marrant, parce que pour moi, les prix, c'était une revanche. Parce que j'étais d'un milieu très pauvre, et j'étais prix d'excellence régulièrement. Je sortais donc avec un gros paquet qu'on n'arrivait pas à porter. Ça se passait dans la salle des fêtes, avec les maires, des tas de gens importants pour nous, dont j'avais une trouille pas possible... Et on annonçait : "Prix d'excellence, prix de tableau d'honneur, etc." Bon, c'était la revanche, parce que d'abord c'était une façon d'avoir des livres, alors que les livres étaient chers à l'époque, et qu'il n'était pas question qu'on en achète. »

Les beaux parleurs de la ville

- 16 Dans *La Mémoire du village*, Léonce Chaleil disait : « Ne pas avoir d'instruction, c'est aussi être en proie à toutes les tracasseries de ce monde, qui est celui de la paperasserie. Moi, dans les bureaux, je m'exprimais mal, j'étais timide. Je peux dire qu'un paysan aime mieux travailler deux jours que d'aller dix minutes dans un bureau¹⁰. »
- 17 L'évocation du langage comme écran social, de la difficulté à acquérir sa maîtrise est revenue plusieurs fois parmi nos interlocuteurs paysans. Ainsi cet agriculteur autodidacte : « Aux réunions, j'étais tout petit, j'étais tellement timide... J'ai commencé à chercher à comprendre, surtout à écouter, pendant un an ou deux, et un jour j'ai dit : "Il faut prendre la parole." J'ai peut-être bégayé, j'ai parlé, je suis devenu rouge... J'ai comme ça, petit à petit, appris à me former. Je suis resté pendant neuf ans au conseil des parents d'élèves du lycée. Les trois dernières années je suis rentré au conseil d'administration en tant que délégué des parents d'élèves. Alors il y avait M. le député, M. le maire, le conseiller général. Ça forme, quand même, on est obligé, là quand vous parlez il ne faut pas dire de bêtises. Et quand je suis parti, le plus bel hommage qu'on m'a rendu... "M. B. n'a pas parlé souvent, mais chaque fois qu'il a dit quelque chose c'était valable." Je pense que je n'ai pas perdu mon temps... En français, ça va, je me débrouille, je ne fais pas trop de fautes, mais il faut dire aussi que la lecture apporte quelque chose : quand j'écris un discours, si je ne me rappelle pas quelque chose... vous savez il y a tellement de noms en français, au moins quatre ou cinq noms pour dire quelque chose, c'est pas difficile... Si je cherche une inspiration pour un mot, je prends Louis Nucera : avec les descriptions qu'il y a, ça m'étonnerait que je ne trouve pas dans les deux minutes. »
- 18 Ou cet adjoint au maire d'une petite commune, lui encore issu du terroir, évoquant les cuistres de la ville : « Vous savez on a affaire à des ingénieurs, des Ponts et Chaussées, de tout ce que vous voudrez. Moi je suis allé à l'école, certificat d'études, et puis au boulot. J'essaye de les comprendre, et au bout d'un moment... celui-là il nous en fout plein la vue... Pour certains c'est de l'instruction qu'ils ont, pas de l'intelligence, ils

cherchent à vous dominer... Tandis que quand vous avez des types instruits qui vous font toucher du doigt, alors là j'admire... Il y a des gens, vous avez l'impression que vous comprenez tout. Ceux-là, vous pouvez dire qu'ils sont bons. Il y en a d'autres, ils parlent, ils parlent... Je suis borné ou quoi ? Ils se servent d'expressions, de termes techniques qu'on y pige que dalle... »

- 19 Au-delà des agriculteurs s'entend quelquefois, dans un registre proche, un discours de dépit vis-à-vis de la capitale, et de rejet de la centralité. « La province est toujours parent pauvre. » « Paris c'est Paris. » Mais également un désir de s'en faire entendre... même chez un petit garçon de 9 ans, en Provence, qui, au terme de l'entretien sur son peu de goût pour la lecture, eut cette question finale, désignant le magnétophone : « Dis, ils vont m'entendre à Paris ? » On n'est pas loin de ce qu'écrivait Colette à propos du rapport de Sido à la capitale : une « passion un peu agressive, rehaussée de coquetteries, bouderies, approches stratégiques et danses de guerre¹¹ ». Plusieurs personnes ont aussi exprimé un rejet des prix littéraires, expression d'un parisianisme trompeur : « Ce serait plutôt répulsif... » « On est trompés... » « Pour moi, c'est une mafia, ça se passe entre eux, et puis ils font semblant. »
- 20 En même temps, quelques-uns de nos interlocuteurs, en Languedoc notamment, se sont « excusés » de leur accent. Ceux qui, un peu partout, lisent le Larousse le font aussi par souci de la correction de leur langage. Une femme évoquait sa mère, institutrice avant-guerre dans l'Yonne, très soucieuse de châtier son français... jusqu'à ce qu'elle soit nommée en banlieue parisienne : elle s'y était vite sentie tenue de malmener un peu la langue pour s'intégrer parmi ses collègues « rouges » qui s'employaient, elles, à parler « parigot ». Le passage à la ville peut ainsi s'accompagner d'une plus grande désinvolture envers la langue.
- 21 L'admiration va parfois à des virtuoses du français : « J'aime beaucoup Raymond Devos, raconte une employée. Je l'admire. En quelques mots, il fait des choses... extraordinaires. » Beaucoup sont « suivistes » dans leurs goûts, lisent les best-sellers. Plusieurs sont fiers d'avoir des enfants, des neveux, instituteurs, ou professeurs de lettres. Tous savent que la maîtrise de la langue, outil de l'intégration nationale qui fut retourné par des instituteurs en outil d'émancipation, est à la clé d'une citoyenneté active.

Lecture et citoyenneté

- 22 « Voyez-vous, j'ai commencé à lire tout de suite, dès la Première Guerre mondiale, à m'occuper de leur politique : ça bourdonnait à mes oreilles », se souvient l'ancien capitaine au long cours : leur politique, ils, eux. « Paris ». Et aujourd'hui « Bruxelles ». Eux, et nous¹². Parmi nos interlocuteurs d'origine rurale, cette représentation revient plusieurs fois. Tout comme est évoquée la nécessité, pour survivre économiquement, pour se défendre d'« eux », d'accéder à un usage aisé de la langue, des supports écrits de l'information.
- 23 Ainsi chez cet agriculteur : « J'ai assisté à une réunion avec les responsables de l'autoroute au sujet des expropriations. C'est la réunion où j'ai le plus fatigué de ma vie. Parce que tous les mots... On a pinaillé pendant des heures, on a fait voir qu'on connaissait nos droits. Ça a quand même été grossier de leur part, ils ont envoyé des gens du cadastre, ces gars-là ont dit : "Madame, si vous signez pas aujourd'hui vous allez au tribunal." À de pauvres veuves, de 80 ans... Maintenant, pour le TGV, ils ont fait

un plan qui est idiot : ce ne sont pas des parcelles de terres, ce sont des courbes de hauteur ! Qu'est-ce que vous voulez que des gens comme nous comprennent ! Il fallait qu'ils fassent un plan spécial. » Et il poursuit : « Ce n'est plus le paysan borné d'avant. Je peux vous faire voir tous mes classeurs, tout est noté, par fiches, parce que si un jour je dois disparaître... Vous savez jusqu'à maintenant, ceux qui restaient à la terre, c'était la sélection à l'envers, c'était parce qu'ils ne pouvaient pas aller ailleurs. Maintenant ça marchera plus, parce que pour faire agriculteur il faudra être performant, il faudra faire des études. » Mais dans ces contextes villageois, l'assomption d'une responsabilité, la prise d'initiative individuelle¹³ sont encore malaisées : « Je vais vous dire ce qui se passe dans un village : lorsqu'il y a une assemblée générale pour désigner quelqu'un, vous voyez tout le monde qui a mal au pied ou qui se baisse, personne veut être responsable. Or la veille à la place, vous avez ces mêmes personnes qui pendant une heure ont tenu des discussions. Ils ont peur de le dire après... » Ou cet adjoint au maire d'une petite commune, à qui nous demandions comment il procédait pour acquérir toutes les informations nécessaires à la gestion de son village : « À la mairie, il y a pas mal de bouquins, on reçoit pas mal de revues qui parlent de la vie politique, de l'évolution des lois, de ce qui se fait dans le département, ça donne une idée de ce qui se passe. On passe une heure, le soir, au courrier... On a deux, trois revues trimestrielles qui suivent les lois, les changements de près. Le recueil d'actes administratifs on le passe vite, autrement on n'en finit plus. Mais ça vous met dans le bain. Et puis il y a la décentralisation. Alors ce qui était valable il y a dix-quinze ans, ça ne l'est plus. C'est sûr, il faut se tenir au courant. La décentralisation, ça a amené un changement. Et c'est pas fini, l'État participe de moins en moins. Ce changement, c'est quand même une bonne chose, ça a été bien accepté. Au début quand on allait dans des réunions d'élus, il y en avait qui se sentaient un peu écrasés par ces responsabilités. Mais comme on leur disait : "Vous l'avez souhaité, parce qu'avant pour déplacer une fenêtre, il fallait demander l'autorisation à Paris." Je crois que maintenant les gens l'acceptent. Le problème, c'est qu'on se trouve devant des problèmes financiers. »

- 24 Aujourd'hui, s'affirmer comme acteurs à part entière passe par la décentralisation. Plus largement les espaces de référence se recomposent, la région, l'Europe, mais aussi de nouvelles polarisations économiques, une intégration à l'espace mondial : toutes questions dont on trouve la trace dans les lectures de certains de nos interlocuteurs agriculteurs, parfois sous des formes transposées. Comme chez cet homme d'une cinquantaine d'années, qui compte parmi ceux qui ont le plus modernisé leur exploitation au village : « Je lisais un livre qui parlait de Christophe Colomb, de Jacques Attali. J'aime bien voir comment vivaient les gens. Et je suis étonné de voir comment c'était drôlement organisé. C'était fabuleux ! Ils existaient comme nous, c'est sûr ! Parce que là il parle en économie mondiale. J'ai aussi lu un petit livre : dans un village voisin ils ont découvert une épave, et ils ont reconstitué toute la vie de ce bateau. Et alors c'est assez drôle parce que ce livre part un peu dans toutes les directions : le bateau est parti en Russie, alors il parle de la Russie ; c'était pendant la conquête de l'Algérie, il a fait beaucoup de transport de troupes, alors il raconte l'histoire du bey d'Alger. C'est intéressant parce que ça touche à tout. Comment vivaient les gens : voilà, c'est surtout ça. Le roman ne m'intéresse pas tellement. » (Un peu plus tard) : « ... Moi, voyez, j'aurais aimé qu'on fasse un jumelage avec un village d'Allemagne ou d'Italie, parce que je crois que ça peut amener les gens à prendre conscience que finalement on est un peu tous pareils... Parce que c'est vrai qu'on est pris par le travail, par notre village. Mais quand même... Q. : Oui, ce qui me frappait à propos des livres dont vous parliez tout à

l'heure, sur Christophe Colomb, ou sur ce bateau, c'est que c'étaient des livres qui évoquaient justement une dimension planétaire... R. : Ah oui !... En partant de ça, on parle de la pollution, c'est planétaire aussi, il faut en prendre conscience. Tout est lié finalement... Moi, ce qui m'intéresse, c'est les gens, c'est l'humanité. C'est le passé et c'est le devenir. »

- 25 Son discours pose également la question du rapport entre mobilité spatiale, horizon géographique et lecture : descendant d'immigrant par l'un de ses parents, ayant tenté sa chance en région parisienne, son espace de référence ne s'est pas limité à son seul village. Mais d'autres ruraux, qui n'ont jamais quitté leur région d'origine, sauf exceptionnellement, à l'occasion de la guerre notamment, cherchent par leurs lectures à penser de nouveaux espaces. Ainsi cet autre agriculteur méridional, plus âgé : « Le dernier bouquin que j'ai acheté, c'est sur l'économie de Willy Brandt. On est un peu dans... la politique, la politique économique, la vie sociale. On essaye de voir où on va, parce qu'on ne sait pas bien. Les romans de nos 20 ans... adieu la "Série noire". Quand on travaillait la nuit, il fallait bien passer le temps. Maintenant j'en lis plus de tous ces bouquins¹⁴... » Ou cette ancienne institutrice bretonne : « Moi j'adore les atlas ! Quand j'ai une heure devant moi, je prends un atlas, et je voyage, et je rêve... Et maintenant avec tout ce qui se passe en URSS, je regarde là, et j'ai parfois du mal à lire le nom de ces États qu'on ne connaissait pas ou très peu il y a quelques années. Ça aussi, c'est de la lecture !... J'aimais beaucoup les bouquins d'exploration... toujours cette idée d'aller loin... »
- 26 « Aller loin » : ce qui distingue les catégories sociales, c'est encore leur horizon : certaines peuvent voir plus loin que d'autres, se penser à une autre échelle. L'horizon rural traditionnel – sauf peut-être en milieu marin –, tout comme l'horizon « populaire¹⁵ », c'était souvent le proche, la famille, le voisinage, le quartier. Aujourd'hui, l'espace rural s'est desserré, les relations extérieures à la famille, au local, se sont multipliées. Et les livres, les supports écrits de l'information, sont quelquefois des outils pour repenser sa place dans le monde, pour tenter d'accéder à des espaces de référence élargis, sans renier ses origines, en prenant appui sur des espaces d'appartenance – l'espace local, ou l'espace rural.

Lecture et identité

- 27 Questionné sur ses lectures, un agriculteur revenait sans cesse sur ce qui lui semblait premier : « J'étais en train de découper des articles sur l'évolution de l'agriculture : en trente ans, le département aura perdu la moitié de la surface cultivée... Mon grand-père a jamais su signer, ma mère était intelligente, c'étaient des gens humbles mais nobles, comme on dit, parce que vous savez, d'être riche, ça donne rien. Moi je dis que je n'ai pas honte de parler à n'importe qui, parce que je ne fais pas de complexe... Il y en a, comme paysans, qui ont honte. Ce n'est pas logique, on ne doit pas avoir honte... N'oubliez pas que sur la France, il y a sept cent mille exploitations agricoles en ce moment. En l'an 2000 il en restera deux cent mille. C'est des chiffres qui font peur. C'est très dangereux ça. On nous paie pour arracher, on nous paie pour geler les terres, ne rien faire dessus. C'est un désastre... Pour l'avenir, passez-moi l'expression, on verra que des culs pelés... Beaucoup d'endroits sont portés à disparaître. Tous les petits villages-dortoirs, c'est l'autoroute, c'est le supermarché. Alors quelle valeur ça a ? C'est

une valeur négative, ça ne vaut rien. Je ne sais pas où on va. On suit un cycle, rentabilité, prix de revient... Et puis c'est fini, il n'y a plus rien d'autre qui compte... »

- 28 Une crainte partagée, du Midi à la Bretagne... : « Il y a une remise en cause du monde agricole, depuis un an. On est obligés de s'accrocher... c'est toute une économie qui nous retient. Tout part autour de nous. Et vous vous dites : "Est-ce qu'on a fait le bon choix..." ? » En milieu agricole comme en milieu marin : « On ne se fait plus d'illusions depuis longtemps... C'est prévu de rayer de la carte toute la côte, c'est appelé à disparaître dans les années à venir. Maintenant les chantiers sont fermés pour commencer, les bateaux vont disparaître à mesure... C'est fait à Bruxelles, c'est eux qui nous dirigent... Lutter, on ne peut pas, l'un fait le chalut, un autre fait la sardine, un autre les filets, chacun est pour soi, et Dieu pour tous. Le marin est trop individuel... On baisse les bras, ça suit pas. C'est pas comme les paysans... »
- 29 « Tout doucement, ils m'ont enfermé hors du monde » : à écouter certains de nos interlocuteurs, on pense à ce vers de Cavafy... Appartenant à une catégorie sociale longtemps dévalorisée dans beaucoup de représentations – notamment celles d'urbains récents qui n'en finissent pas de marquer leur distinction d'avec leurs origines –, les agriculteurs éprouvent aujourd'hui un vif sentiment d'exclusion, une hantise de disparaître exacerbée. Comment s'y prennent-ils pour penser leur situation ? Comment passent-ils – ou ne passent-ils pas – d'une identité qui fut longtemps totale et statique (être « paysan »), où il s'agissait de demeurer fidèle à soi-même, à une identité conçue comme un processus dynamique, un agencement de plusieurs traits en recomposition constante ? Quelle place tient la lecture dans ces démarches ? Plus largement, comment ceux qui habitent en milieu rural, à l'heure d'une dualisation accrue de la société, à l'heure aussi de l'injonction sociale d'être « soi-même », affrontent-ils les crises identitaires ?
- 30 Sur ces interrogations, les entretiens réalisés ne fournissent que des éléments disparates, et il y a à creuser plus avant. Se pose, par exemple, la question de la reformulation et de l'affirmation d'une identité rurale. L'angoisse de disparition n'est pas seulement économique, elle porte aussi sur toute une façon d'être au monde, un système de valeurs, une « civilisation » rurale en voie de disparition. Elle a trait à la perte d'une expérience, d'une connaissance singulière, empiriste et particulariste, marquée notamment par un rapport au concret, à la réalité, au gestuel, par un sens de la diversité de la réalité, se différenciant et s'opposant parfois à une rationalité abstraite et universaliste.
- 31 On peut relever, à ce propos, le goût qu'ont manifesté nos interlocuteurs pour les lectures qui sont les plus proches du vécu (surtout parmi les faibles lecteurs¹⁶), qui est revenu dans toutes les régions. Ainsi cette femme de 60 ans, dans le pays de Caux : « J'aime bien les livres biographiques, l'histoire aussi, tout ce qui est relié à la vie réelle. » Ou, plus jeune, cette femme de 30 ans, dans la Drôme : « Le livre d'aventure vécue, j'aime beaucoup, j'ai l'impression que je vis un peu avec. » Ou dans l'Yonne : « Il faut qu'il y ait quelque chose de vrai dans le livre. La vie romancée, je veux bien, il y a des ajoutures, mais enfin il y a un fond réel. »
- 32 D'une façon proche, on relève très fréquemment le goût pour la littérature naturaliste ou populiste. Zola est, de très loin, et partout, l'auteur le plus fréquemment cité spontanément : « Celui qui m'a le plus marquée, c'est Zola. Parce que c'est la réalité. Encore hier je savais pas trop quoi lire, je lisais *Le Rêve*. *Germinal*, je ne sais pas si c'est

parce que mon mari travaillait dans les mines, ça m'a encore plus marquée », dit une dame d'une soixantaine d'années en Languedoc.

- 33 Reviennent souvent les lectures régionales (Queffélec en Bretagne, Maupassant en Normandie, Barjavel ou Giono dans les Baronnies), comme pour cet agriculteur à la retraite : « Giono, peut-être tout le monde ne s'y retrouve pas, pour moi c'est un enchanteur. C'est un poète, qu'il parle des paysages ou des gens qui s'y trouvent. François Mauriac aussi est un bel écrivain qui est devenu classique. C'est le Sud, mais un Sud qui n'a rien à voir avec le Sud américain... » Lire c'est, au-delà des Baronnies, se trouver aussi dans un « Sud ». Et au-delà des « pays », se chercher dans des textes évoquant le monde rural. On relève par exemple la récurrence, sur plusieurs terrains, d'un goût très vif pour Claude Michelet : « Claude Michelet, c'est très beau », commente un viticulteur méridional. « Les descriptions du monde agricole c'est magnifique. D'abord c'est la terre. Je travaille la terre, je sens la terre, je connais l'odeur de la terre. Michelet est un homme qui raconte la terre, l'évocation de la terre, je crois que c'est un très bon auteur. » Ou pour Pagnol, comme cette institutrice bretonne à la retraite qui a passé pratiquement toute sa vie en pays bigouden, et voit dans l'univers de l'écrivain provençal... un « lieu de mémoire » : « Je viens de me payer les Pagnol, dans une très belle édition. C'est une petite folie, mais je me suis dit : "Ça, c'est mon cadeau à moi, pour mon amour de la lecture." Je me suis payé des Pagnol magnifiques ! Et 1789 là, aussi. Ça, c'est la Révolution, et ça, c'est mon enfance ! » Qu'une Bretonne retrouve son enfance dans Pagnol : la ruralité – et une époque – prime ici sur l'appartenance au « pays ».
- 34 Ce recours à la lecture dans la reformulation d'une identité, la refonte d'espaces d'appartenance, appelle des approfondissements. Le bel écrit légitime le lecteur dans son identité. De sentiment privé, elle devient publique, grâce à l'auteur reconnu qui lui prête sa voix. Mais de quel choix disposent les lecteurs ruraux pour que ce sentiment se découvre, trouve à se dire ? Où vont-ils chercher une image de la ruralité, chez quels auteurs, originaires de quelles régions ? Ne vont-ils pas la chercher également, quelquefois, dans des représentations conçues par des urbains ?
- 35 Éden primitif ou chaos, toujours objet de fantasmes, le village n'a pas cessé d'être « romanesque¹⁷ », et la ruralité est encore la plupart du temps un continent noir, idéalisé ou rejeté, pour une bonne part sans doute parce qu'elle a à voir avec nos origines... Elle fait les délices de bien des écrivains en mal de racines. Au bout du compte, peu d'entre eux ont été cités dans les entretiens. Mais guère plus d'auteurs issus des « terroirs ». Hormis les classiques approchés pendant le temps de l'école, « la » référence pour la ruralité, c'est celle que clubs de lecture et journaux agricoles ont choisie : Claude Michelet, chantre de la terre, brassant toute l'évolution agricole du siècle dans ses sagas si prisées des ruraux que nous avons rencontrés. N'est-il pas lui aussi un ancien urbain – fils d'un ministre en voie de canonisation – qui a « élu » le milieu rural¹⁸ ?

Lecture et sociabilité

- 36 Du côté des pouvoirs locaux, il est encore assez rare, en milieu rural profond, que l'on sollicite la « culture » pour réparer les mailles du filet social, et sonner le rassemblement de communautés morcelées – même si l'importance du « développement culturel » est quelquefois de mise dans les discours. À l'heure du

« retour au local », l'enjeu lectoral reste très inégal selon les lieux, tout comme la sensibilisation à ces questions des élus, ou des responsables associatifs. Et les nouvelles formes d'animation autour du livre, très prisées de beaucoup d'urbains, qu'elles émanent des pouvoirs publics, de professionnels du livre, ou d'animateurs locaux, touchent encore peu les habitants des régions rurales.

- 37 Lecteurs isolés, certains d'entre eux se cherchent, pas à pas, dans leurs lectures. Par ces moments « hors » du temps social, ils trouvent des phrases qui disent leur place dans le siècle. Mais ces lecteurs isolés, quelquefois, se rencontrent, et les images glanées dans les livres vont et viennent : au club du troisième âge de ce village languedocien, on parle peu de lecture, mais les conversations s'animent en évoquant *Des Grives aux loups*¹⁹ – même si la plupart ne l'ont pas lu. Sur cette question du rôle de la lecture dans la formation de nouveaux espaces de proximité, de partage, et des réseaux de sociabilité, souvent souples et multiples, par lesquels, du proche au lointain, circulent des idées, des goûts, des mentalités, il faut aller plus avant. Tout comme sur l'altération que subissent ces représentations dans le temps et dans l'espace.
- 38 Ajoutons que les entretiens réalisés laissent supposer qu'au niveau des sites étudiés, ces réseaux sont très circonscrits, sauf dans des périodes marquées par une forte pénurie. L'espace de partage du livre est interindividuel, plus que social. C'est généralement celui des échanges entre deux ou trois personnes qui se prêteront leurs ouvrages, et les commenteront entre elles : au sein d'une famille – entre mari et femme, quelquefois, entre parents et enfants, entre sœurs –, ou bien avec une ou deux amies ou voisines ; ou avec une institutrice, un professeur. Ce partage concerne surtout des femmes. En milieu rural comme ailleurs, on peut méditer cette question que posait récemment François de Singly²⁰ : l'avenir des livres passe-t-il par l'avenir des femmes ?
- 39 On relève quelques exemples de sociabilité plus large autour des échanges de livres, dans des cadres associatifs – sans revenir sur les bibliothèques que l'on a déjà évoquées. Ainsi dans la Drôme, un club de reliure où se retrouvent d'anciens enseignants ; ou en pays bigouden, un club de loisirs qui, un temps, a permis un certain brassage social, jusqu'à sa fragmentation : « Avant comme on n'avait jamais d'animatrices, on s'apprenait les choses les unes aux autres. Outre les activités manuelles, il y avait des dames qui étaient "à la page", des jeunes femmes qui avaient des enfants qui devaient aller au lycée, et il y avait souvent des conversations qui étaient plus intéressantes que maintenant. On faisait du tricot, du crochet, et on parlait beaucoup de films, de livres qu'elles avaient lus. Maintenant la moyenne d'âge est plus élevée, et il n'y a pas ce même type de conversation. Ça s'est un peu divisé, il y a moins d'unanimité, il y a des petits cercles. Nous sommes plus nombreuses et nous ne sommes pas assez unies. Ou dans l'Yonne, une chorale : "L'Écho de la vallée", ça fait la liaison de tous les petits pays. Vous avez des personnes de toutes les situations, de tous les âges, c'est une grande amitié et depuis douze ans il n'y a eu aucune défection.
- 40 Et on se réjouit d'un mardi à l'autre d'aller à la répétition. Et les petits ennuis, les petits soucis, tout le monde laisse ça sur le paillason. Il y avait même quelques familles qui avaient des histoires de terrains, et ça a fini par s'arranger, parce que les gens se rencontraient le mardi. À la chorale, on fait beaucoup d'échanges, on se passe des livres entre personnes qui lisent. Quand on s'habille, qu'on va partir : "Vous avez lu ça ? Ah ! Ce que c'était bien !" Alors d'autres s'approchent : "Qu'est-ce que c'est ? Ça parle de quoi ? Eh bien, j'irai à la bibliothèque." »

- 41 Ces réseaux microscopiques ont pourtant un rôle fondamental, surtout quand ils sont le lieu d'un brassage social : l'amour de la lecture se transmet, c'est souvent la rencontre, l'occasion qui ouvre le désir, révèle le goût de lire. Et aussi, presque toujours, on s'autorise de quelqu'un pour lire. Le rôle des « initiateurs », qui bénéficient d'un accès plus aisé au symbolique, et d'un pouvoir de médiation avec la société et l'espace « englobants », a ainsi toujours été essentiel – et il l'est encore aujourd'hui.

NOTES

1. Cf. Claude Lévi-Strauss, « Leçon d'écriture », *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955.
2. Cf. Mona et Jacques Ozouf, *La République des instituteurs*, op. cit., p. 282.
3. Cf. Jean Conilh, « Les exclus de la lecture », art. cit., p. 42.
4. « Les recherches sur la lecture : regards européens », Paris, IFLA-BPI-BBF, 11 et 12 mai 1992.
5. Sur les discours de l'Église relatifs à la lecture et leur parenté avec ceux de l'école, cf. Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture*, op. cit.
6. Cf. François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire*, op. cit.
7. Cf. Walter Benjamin, « Le narrateur », art. cit.
8. Cf. Noël Richter, *La Lecture et ses institutions : la lecture publique, 1919-1989*, Bassac, Plein chant, t. 2, 1989.
9. Cf. Erich Schön, « Children's and Adolescents' Reading of Literature in School and in Private », communication au colloque « Sociologie de la lecture, anthropologie de l'écriture », à paraître, Paris, BPI-Centre Georges Pompidou.
10. Léonce Chaleil, *La Mémoire du village*, op. cit., p. 314.
11. Cité par Jacqueline Risset, « Vésuve de la vie sociale », *Lignes*, 15, mars 1992, p. 91.
12. On retrouve ici la bipartition fondamentale de l'univers social relevée par Richard Hoggart dans son analyse de la « culture du pauvre », *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970, chap. 3.
13. Cette difficulté de la prise d'initiative en milieu rural a souvent été mentionnée. Cf. par exemple Henri Mendras, *La Fin des paysans*, op. cit.
14. On souscrira, au passage, à l'adage « Il n'y a pas de mauvais lecteurs » : les livres, quels qu'ils soient, mènent aux livres. Cf. François de Singly, *Les Jeunes et la lecture*, op. cit. ; et Jean-Claude Passeron, « Le plus ingénument polymorphe des actes culturels : la lecture », in *Bibliothèques publiques et illettrisme*, Paris, ministère de la Culture, 1986.
15. Cf. par exemple Richard Hoggart, *La Culture du pauvre*, op. cit., p. 65-69 et p. 98-105.
16. Joëlle Bahloul (*Lectures précaires*, op. cit.) notait aussi que les lectures préférées des faibles lecteurs qu'elle a rencontrés mettaient en scène des expériences vécues.
17. Cf. Rose-Marie Lagrave, *Le Village romanesque*, Maussane, Actes Sud, 1980.
18. Il faudrait procéder à des analyses sur la réception de ces différents types d'œuvres en milieu rural – avec une approche voisine de celle de Martine Burgos en milieu lycéen (cf. « Ces lecteurs sont-ils des lecteurs ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 37, 1, 1992).
19. L'un des tomes de la saga de Claude Michelet, Paris, Laffont.
20. Clôture du colloque « Sociologie de la lecture, anthropologie de l'écriture », art. cit.

Chapitre IV. Lecteurs soumis ou « désinvoltés » ?

- 1 Si la plupart de nos interlocuteurs ont franchi les interdits qui jalonnent le chemin vers la lecture, tous n'habitent pas le livre comme un espace familial. Leur rapport à l'imprimé est en effet plus ou moins « souple », délié, déculpabilisé – tant dans les formes d'acquisition, les pratiques d'appropriation, les usages, que dans les façons de lire, consciencieuses ou buissonnières – selon qu'ils sont les « premiers » à affronter l'imprimé, ou que la route a déjà été dégagée, la relation au livre médiatisée par quelqu'un, dans la plupart des cas, par une génération, un milieu, quelquefois par un mentor.

Les passeurs du livre

- 2 L'exemple parental se révèle ainsi capital : on retrouve ici ce que des études à l'échelle nationale ont déjà mis en évidence¹. Généralement, quel que soit leur niveau socioculturel, le père et/ou la mère de nos lecteurs étaient eux-mêmes lecteurs, la plupart avaient vu et entendu lire dans leur petite enfance et avaient été portés par cette tradition familiale. Parmi ces lignées de lecteurs reviennent quelques exemples de familles d'enseignants, d'instituteurs. Mais aussi des familles à capital culturel plus modeste, agriculteurs, ouvriers, chauffeurs de taxi..., où le goût souvent très avide pour la lecture ou l'ambition d'accéder à une meilleure position s'est transmis d'une génération à l'autre. Ainsi ce marin-pêcheur dont on a déjà évoqué la mère travaillant dans une conserverie de poissons : « On lisait beaucoup dans la famille, ma mère lisait beaucoup. Elle avait un budget très modeste, mais elle achetait des livres, c'était pas de la grande littérature, mais elle lisait tout de même, des livres, des romans. Elle lisait aussi des *Bonnes soirées* – je les lisais aussi quand j'étais gosse. » Ou cette femme d'une trentaine d'années dans la Drôme, fille d'agriculteurs : « Maman lisait beaucoup quand elle était jeune fille, elle était une très bonne lectrice, qui connaissait très bien le français et qui m'expliquait. » Ces familles aboutissent fréquemment à des vocations d'enseignants, comme dans les deux exemples qui suivent. Ce professeur de langues, en pays de Caux : « Ma mère m'a appris à lire, elle lisait beaucoup alors qu'elle n'était pas d'un milieu... qu'elle était la quinzième de seize enfants. » Ou cette fille d'agriculteur,

dans l'Yonne, devenue professeur, « épousant » le goût de son père : « Mes parents étaient agriculteurs. Ils étaient allés au collège, mes grands-parents aussi. Il y avait beaucoup de livres à la maison : c'étaient tous les livres de prix de mes parents, de mes grands-parents. Ils avaient l'habitude de lire, et mon père surtout lisait énormément, parce qu'il a été blessé pendant la guerre de quatorze, il a eu une jambe coupée, il ne pouvait pas marcher, donc il a beaucoup lu. Il lisait beaucoup de documentaires sur différentes régions et il me les racontait après. Et c'est comme ça qu'à 7 ou 8 ans j'avais décidé que je ferais mon voyage de noces à Tombouctou, mais avec mon père... »

- 3 Quand les parents n'étaient pas lecteurs, d'autres personnes ont joué ce rôle de « passeurs » du livre, dans l'enfance, ou bien plus tard : quelquefois un autre membre de la famille, sœur ou frère aîné, grands-parents, enfants. Des enseignants, à plusieurs reprises, dans différentes régions, qui ont « poussé » l'enfant dès qu'ils ont senti son envie de lire. Ou des personnes rencontrées dans des circonstances facilitant le brassage social : vie associative, comme on l'a déjà évoquée plus haut ; mais aussi amitiés, pendant l'enfance, avec des enfants de catégories sociales plus favorisées, permettant d'échapper aux programmations familiales, d'avoir d'autres modèles auxquels s'identifier, d'accéder, très concrètement, à ce bien inexistant chez eux : les livres. « Je me vois revenir avec des brassées de livres de chez une amie dont les parents lisaient beaucoup », raconte cette ancienne institutrice dont les parents, immigrés espagnols, petits commerçants, ne valorisaient pas le travail intellectuel.
- 4 Ce peut être le cas quand les parents ont un emploi domestique. Ou bien quand un enfant est « parrainé », ou quasi adopté, par des notables du village, comme cette femme bretonne, aujourd'hui bénévole dans une bibliothèque : « Ma mère a commencé à travailler à l'usine, j'avais 4 ans. Il y avait là des gérants qui avaient une fillette de quatre ans plus âgée que moi, et je jouais souvent avec. J'ai été adoptée un peu par ces gens... Au fond je leur dois un grand merci. Ce n'était pas le même milieu que le milieu marin, il y avait une éducation autre. Alors là j'ai commencé à lire. J'avais au fond de moi-même envie de lire, bien sûr, et j'ai plongé là-dedans et lu tout ce que je pouvais. Grâce aux parents de cette amie, j'ai connu des choses qu'une gamine de mon âge ne connaissait pas à cette époque : j'étais de toutes les sorties, parce que ma mère travaillait et mon père était en mer » alors que les enfants du pays ne lisaient pas, « ce n'était pas la mode ».
- 5 Ou, dans le Midi, comme cette femme d'une quarantaine d'années, exerçant aujourd'hui une profession libérale : « J'ai fait sans arrêt le trajet entre d'un côté ma famille qui était très paysanne, des gens de la terre, et de l'autre côté mon "oncle" et ma "tante", qui voyaient beaucoup de gens, des intellectuels, c'était un monde complètement différent. Si j'avais besoin de bouquins, mon oncle et ma tante m'offraient tout ce que je voulais. Je couchais à l'époque chez mon père et à sept heures et demie on éteignait la lumière parce que ça coûtait trop cher. Et donc je prenais ma lampe électrique, je me mettais au fond du lit et je lisais. »
- 6 Ce peut être le cas, aussi, à l'occasion d'un engagement politique favorisant de telles rencontres : « J'avais un père qui lisait beaucoup. C'est un homme qui a été déporté politique et pendant sa déportation, il a eu la chance d'être dans un camp où il y avait des intellectuels qui l'ont initié à la lecture et je pense que c'est à partir de ce moment-là qu'il a commencé à avoir ce besoin. »
- 7 C'est enfin affaire d'« esprit du lieu » : on s'autorise d'un contexte, d'une ambiance livresque excédant celle de sa famille, de son milieu social. Dans les Baronnie, presque

tous nos interlocuteurs ont témoigné d'un rapport familial au livre, recourant avec une apparente facilité, au gré de leurs besoins ou goûts du moment, à des types de lectures éclectiques. Et c'est bien sûr quelquefois la conjonction de plusieurs de ces éléments qui a facilité l'accès à la lecture.

- 8 À l'inverse, les quelques faibles lecteurs avec qui nous avons réalisé des entretiens ne se distinguaient pas tant par leurs origines « sociales » – au sens étroit du terme –, que par les milieux, familiaux et/ou géographiques (pays de Caux, Puisaye, Biterrois), peu familiers de l'imprimé, dont ils étaient issus. Ils ont trouvé autour d'eux peu de modèles qui auraient pu les inciter à lire, et ont même pu être freinés par ces contextes. Là où « ce n'était pas la mode », comme dit une Bretonne, la lecture est non seulement moins fréquentée, mais, à milieu social équivalent, elle paraît plus « crispée », plus marquée, également, par le modèle scolaire ou religieux, plus figée dans un seul type d'approche.
- 9 Il est pourtant quelques rares lecteurs qui semblent ne s'être autorisés que de leur seul désir, sans qu'ils aient pu bénéficier d'un milieu favorable à l'épanouissement de cette pratique. Elle est alors à mettre au compte d'un accident de parcours, comme une maladie, ou d'une insertion sociale malaisée, liée à des difficultés personnelles, comme pour cet agriculteur : « Q. : Vous ne savez pas d'où ça vous vient cet amour des livres... R. : Vous savez, à vingt ans, je passais dans le village, je rasais les murs, je disais pas bonjour. Très timide. Un repli sur soi-même. Très dur de sortir de là. Je n'ai jamais joué au foot, le bistrot, je le déteste. J'aimais le vélo, pourquoi ? On l'explique comment... je ne sais pas. De toute façon, j'ai toujours aimé lire. Ça m'arrive même de rentrer d'un mariage à 3 heures du matin, il me faut lire dix à quinze pages. C'est plus fort que moi. »
- 10 Remarquons que le rapport plus ou moins aisé à la lecture ne recoupe pas les différentes manières de lire que nous avons distinguées dans cette partie. Sans doute l'approche exclusive de la lecture comme « accumulation » est-elle plus fréquente parmi les lecteurs peu « autorisés » par leur milieu familial ou géographique, mais on en trouve la trace dans les pratiques d'autres lecteurs. La lecture « échappée solitaire » touche des lecteurs peu familiers du livre comme des lecteurs issus de familles qui habitent l'imprimé depuis plusieurs générations. Elle peut être exclusive d'autres façons de lire, ou coexister avec elles. Et la recherche, par la lecture, d'un accès à une citoyenneté, une identité, concerne des lecteurs dont la facilité de contact avec l'imprimé est très inégale. Et si la lecture « accumulation » ou « recherche d'une affirmation politique ou identitaire » est plus souvent le fait d'hommes et de femmes de souche rurale, que leur activité soit agricole ou non, tandis que la lecture « échappée solitaire » est plus le fait de femmes et de néoruraux, ces clivages sont réducteurs. En fait, ces approches ne s'excluent pas : elles coexistent chez un même lecteur, de façon plus ou moins pacifique, et l'une l'emporte à un moment de la vie, de l'année, de la journée.
- 11 Nous avons longuement évoqué les interdits qui s'attachent à la lecture, les transgressions qu'accomplit celui qui se risque à lire. Il ne faudrait pas s'imaginer pour autant la vie des lecteurs en milieu rural comme le parcours de combattants puritains. Et c'est, avant toute chose, leur plaisir de lire qu'ils ont longuement évoqué.

Plaisir de lire

- 12 Quand il s'agit de parler du plaisir de lire, les ruraux se distinguent peu des fous des livres qui vivent en ville. Le goût pour la lecture prend fréquemment la forme d'une

incorporation avide. La lecture est affaire de bouche² et très fréquemment nos interlocuteurs ont recouru à des métaphores orales : « lire jusqu'à plus soif », « j'ai tout dévoré », « j'ai dégusté », « ça fait comme une friandise », « ça régale, ça régale », « je voudrais goûter à tout », « il y en a qui tapent dans le frigo, moi je tape dans la bibliothèque³ »...

- 13 Très souvent aussi, l'intensité du besoin ressenti par rapport à la lecture, l'incapacité à s'en dégager, appellent la comparaison avec une drogue. Ainsi, un marin-pêcheur d'une cinquantaine d'années, en Bretagne : « C'est drôle comme ça peut être une drogue : des fois j'avais hâte que le travail soit fini, quand le bouquin était intéressant. » Ou cette femme d'une trentaine d'années, mère de trois enfants : « J'ai toujours lu, c'est une drogue, je ne peux pas dire autre chose. » Ou cette femme, dans les Baronnie, dont le mari est entrepreneur dans le bâtiment : « Le livre c'est de la drogue. Si on ne lit pas, on meurt. Mon mari il a lu des tonnes de livres, il a lu toutes les bibliothèques du village, il a toujours lu, il lit toujours, tout le temps, lui, c'est une maladie. Il lisait même en mangeant, il ne faisait plus que ça. » On pense à Perec : « Nous nous sommes demandé, mes compagnons et moi, quel pouvait être l'effet de cette double activité, comment ça se mélangeait, quels goûts avaient les mots et quel sens avait le fromage : une bouchée, un concept, une bouchée, un concept... Comment est-ce que ça se mâchait, un concept⁴ ? »
- 14 D'autres parlent de la lecture comme d'une démarche vitale (« Si on ne lit pas, on meurt, ça nourrit la vie »), d'une histoire d'amour, avec ses coups de foudre. Une femme d'une quarantaine d'années, dans l'Yonne, à qui l'on demandait ce qui la guidait dans le choix de ses livres, répondit : « Je n'ai pas le choix, c'est un coup de foudre. » Et le maire d'une petite commune de la Drôme : « C'est un hasard qui crée la rencontre. » Ceux-là se laissent alors toucher, envahir par le texte, s'offrent à ses aventures, s'abandonnent à l'altération : « Kundera, il m'a changé ma façon de lire », raconte une jeune femme médecin en pays bigouden. « Je l'ai relu, et là ça m'a complètement transformée. Je ne cherchais plus ce que je pensais, ce sur quoi j'étais d'accord, il m'étonnait, il me choquait parfois et à partir de là, ça a été une nouvelle découverte de la lecture et des livres. C'étaient pas des auteurs, des idées qui pouvaient me plaire, mais qui pouvaient justement m'apporter quelque chose de différent. » Un artisan de 40 ans, dans la Drôme, s'emploie de son côté à travailler ce qu'il appelle... l'approche « yin » de la lecture : « Dans une approche yang, on a une volonté, il y a une démarche qui fait qu'on peut accumuler en quelque sorte les connaissances. Et puis il y a l'autre démarche, yin. C'est ce qu'il faut que je travaille, la réceptivité des choses. C'est presque maintenant une recherche d'intuition à travers la lecture. »
- 15 La lecture peut être affaire de passion qui n'attend pas. Ainsi cette femme au foyer, mère de trois enfants : « Si c'est vraiment passionnant, je me mets là, que mes enfants crient, qu'ils aient faim, c'est pas la peine, ou alors je leur fais un œuf sur le plat, vite je retourne lire. Là, je peux lire avec une bombe à côté de moi. Ou alors je le lis le soir, bon je me dis quand même : "Il faut le fermer", je sais que le lendemain soir je vais le retrouver. Ça fait comme une friandise. C'est pas mieux non plus, parce que là, je fais coucher les enfants plus vite ! »
- 16 Ceux qui aiment lire trouvent les chemins de traverse pour s'adonner à ce « vice impuni », comme cet agriculteur : « Vous savez avec ma femme on avait sept enfants, ça fait quand même des occupations. Ma femme elle s'occupait de l'église, elle faisait le catéchisme. On a toujours trouvé un moyen de partager le travail, on s'arrangeait. Alors

ne me dites pas : “J’ai pas le temps”, ça n’existe pas. Quand on veut s’organiser, on peut. » Ou cette femme de 30 ans originaire de Bretagne, installée dans les Baronnie et passionnée de lecture, évoquant un voisin « qui est issu d’un milieu paysan, qui a une culture hors du commun, qui s’est cultivé sur le tas, et qui a donné la même passion à ses enfants » et ajoutant : « Moi je pense que c’est une curiosité qu’on a en soi, le goût de la lecture, et même si on est très isolé, si on est loin de tout, on trouve toujours le moyen de lire. »

- 17 Et si certains se soumettent, avec une apparente docilité que l’on a déjà questionnée, à l’autorité du livre, ne sautent pas une page, d’autres en prennent à leur aise, et « braconnent » tranquillement : « Des romans, des biographies, c’est assez varié, vous savez. J’aime varier. Un livre me fatigue un peu, eh bien ! j’en prends un autre plus facile, quitte à reprendre celui que j’avais laissé un petit peu plus tard. En bonne femme de marin, je louvoie un petit peu pour le reprendre », dit une femme d’une soixantaine d’années, bibliothécaire bénévole. Et une femme d’artisan, d’une quarantaine d’années, dans les Baronnie : « Je lis en travers, je ne lis pas tout. Et puis après je reviens sur les choses, et quand j’ai fini le bouquin, c’est dans ma tête, j’essaie de voir ce que j’ai retenu, les phrases, les styles marquants, et puis quelquefois je reprends le bouquin et hop ! je retrouve un peu... » Une jeune femme infirmière, issue d’un milieu d’enseignants : « J’en lis trois en cinq jours, j’en passe, j’en relis, j’en saute, je reviens, ça dépend des moments, ça dépend de mon humeur, j’aime bien en avoir plein en train. »
- 18 Ou ils évoquent l’autre temps sur lequel ouvrent les livres, le rythme différent qu’ils inaugurent, comme cette institutrice à la retraite : « La télé ça va vite, la lecture laisse davantage de place à l’imagination que l’image. La télé sert tout, tout cuit, elle ne laisse pas le temps de penser, on n’est pas habité par les personnages, tandis que quand on lit, on repose son livre, on y pense dans la journée, on pense à ce qui va venir... » Redécouverte de chaque lecteur, qu’il soit rural ou urbain...
- 19 L’accès au livre, sa démocratisation, est-il besoin de le rappeler, au-delà d’un moyen d’accès au savoir, d’une pratique culturelle qui « distingue », a aussi pour enjeu le partage du luxe de toute une façon d’habiter le temps et l’espace, où la capacité de rêverie se donne libre cours...

NOTES

1. Cf. Françoise Dumontier, François de Singly et Claude Thélot, « La lecture moins attractive qu’il y a vingt ans », art. cit.
2. Cf. Michel de Certeau, « La lecture absolue », in Lucien Dalhenbach et Jean Ricardou (dir.), *Problèmes actuels de la lecture*, colloque de Cerisy, 21 au 31 juillet 1979, Clancier-Guénaud, 1982, p. 75.
3. Sur la lecture et l’oralité, cf. Gérard Haddad, *Manger le livre*, op. cit. Cf. aussi, par exemple, Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, LGF, 1983 ; ou Erich Schön, « Children’s and Adolescents’ », art. cit., qui relève dans les autobiographies de lecteurs qu’il a rassemblées la fréquence de la mise en rapport de la lecture et du... chocolat.

4. Georges Perec, « Lire : esquisse socio-physiologique », *Esprit*, 453, *op. cit.*

Conclusion. Le village et le monde...

Michèle Petit

- 1 Au terme de ce parcours, écoutons deux enfants : Émilie a 7 ans, son frère Olivier 9 ans. Ils habitent un petit village de Provence. Émilie adore lire, Olivier déteste lire. Sur le faible attrait qu'il éprouve pour les livres, Olivier est peu loquace, mais soucieux de son auditoire : « C'est chiant. Ça... c'est... j'aime pas. Q. : Et à l'école, tes copains, ils sont comme toi, ou il y en a qui aiment lire ? O. : Beuarkk ! Il y en a aucun qui aime lire ! Mes copains ils aiment pas ça. Dans les livres tu fais que du travail. Q. : Et tes copines ? O. : Ben, oui. Q. : C'est les filles qui lisent ? O. : Oui... Q. : Pourquoi d'après toi ? O. : Je sais pas. Une fois, j'ai vu un garçon premier de ma classe, c'était moi. Une seule fois, je l'ai vu. Q. : Tu vois c'est pour ça que je voulais plutôt parler avec Émilie, parce qu'elle, elle aime beaucoup lire. Toi il faudrait plutôt te questionner sur le sport, si je faisais une étude sur le sport, c'est toi que je viendrais questionner. O. : (perspicace)... Mais tu en feras pas... » Puisque les filles lui ravissaient la vedette et que « Paris » avait l'air de s'intéresser à cette chose ringarde, la lecture, il fut toutefois très soucieux de me faire savoir, quelques mois plus tard, qu'entre-temps il avait lu un *Tintin* : où le désir de lire s'ancre ici dans le souci de prestige social, et la volonté de s'approprier la puissance de l'autre sexe...
- 2 Émilie, pour sa part, qui a toujours lu, « sauf quand je dors », et dévoré les livres à la lampe de poche, considéra les garçons de toute sa hauteur : « Les garçons, pffff... on s'évanouit. Dès qu'ils passent, pof, pof, ils se bagarrent, je sais pas pourquoi, je crois qu'ils ont rien à faire... » Puis elle m'expliqua : « On a comme sports obligatoires le sport, la piscine, et bibliothèque. » L'extension du modèle sportif me laissa rêveuse...

La lecture « démodée » ?

- 3 À quelle place se situe la culture « livresque » dans les valeurs des jeunes qui habitent l'espace rural ? Ils n'ont pas été les plus assidus à répondre à nos enquêtes, et sur certains sites, très peu d'entre eux ont rempli le questionnaire : c'était, disaient-ils, déjà beaucoup trop de pages à lire... Quelques entretiens ont été effectués auprès d'adolescentes et d'enfants (presque toujours des filles) : les faire parler de leur rapport à la lecture n'a pas été chose facile. Les rares qui ont témoigné d'un goût pour cette

pratique n'en tirent pas un grand bénéfice social : la lecture peut même faire l'effet d'une bizarrerie, surtout parmi les garçons, où elle est largement connotée du côté du travail, de l'effort – sans pour autant sembler un gage de réussite scolaire – et où elle passe, à la limite, pour une conduite efféminée. « Être une fille est une carte maîtresse du jeu littéraire » : on retrouve ici ce que notait François de Singly¹. Et après l'enfance, tout comme elles sont « l'agent secret du développement rural² », les femmes sont le plus souvent, on l'a vu tout au long de cet ouvrage, les passeurs des livres, et peut-être du développement culturel. Mais que le rapport à la lecture soit différent pour les deux sexes va bien au-delà du milieu rural...

- 4 Quant à la valorisation d'une culture technique et de la performance sportive, au détriment des qualités « littéraires », elle fait son œuvre aujourd'hui chez les enfants des campagnes comme chez ceux des villes. Plus largement... « Il y a autre chose qui semble être prioritaire actuellement pour les gens que la lecture ou que l'envie de se cultiver. C'est démodé, c'est l'impression que j'ai. Et pourtant il y a beaucoup de choses faites, mais qui y va ? » observe une ancienne institutrice bretonne. Dans les espaces ruraux, la lecture est-elle en passe d'être « démodée » ? Les lecteurs adultes que nous avons rencontrés tirent généralement de leur pratique un certain sentiment de fierté. Mais être... « à la page », comme on disait autrefois, passe aujourd'hui par quoi ? Flattés que leur village ait été retenu parmi les sites de cette recherche, mais un peu déçus que ce soit pour y enquêter sur la lecture, certains de ceux à qui nous distribuions des questionnaires s'enquerraient : « On va nous voir à la télé ? »
- 5 Être visibles, « s'afficher », s'impose aujourd'hui aux habitants des campagnes comme à ceux des villes... Et à l'heure de la généralisation du téléviseur et du magnétoscope, qui expose les uns et les autres aux mêmes modèles de la « culture de masse », les clivages « urbain »/« rural » ont-ils encore du sens dans le domaine des pratiques culturelles ?

Les ruraux lisent-ils autrement ?

- 6 D'un site rural à l'autre, on a retrouvé des façons de lire proches, souvent marquées par les transgressions que le lecteur a dû accomplir. Il – ou elle ! – a dû affronter un contrôle social étroit, et se débattre avec son propre sentiment de culpabilité – qui n'est pas moins féroce – pour se risquer à une activité dont l'« utilité » n'est pas clairement établie. Il, elle a dû s'isoler, s'échapper des mailles d'un filet social serré, le temps de la rencontre d'un texte – un tel souci de soi, s'il s'affiche en plein jour, pouvant être mal perçu dans des milieux qui valorisent les loisirs partagés. Il, elle a dû sortir des places assignées, en s'emparant de ces textes imprimés qui furent longtemps l'apanage de ceux qui détenaient les pouvoirs.
- 7 La frontière est fragile, toutefois, entre les façons de lire propres à beaucoup de personnes de souche rurale – par-delà les clivages socioprofessionnels – et les manières d'approcher l'imprimé de ceux qui sont marqués par la « culture populaire » urbaine³. Et ceux-ci se heurtent à des interdits très proches de ceux que l'on vient d'évoquer. Est-ce simplement parce qu'ils sont issus de milieux dont les niveaux de formation étaient similaires, ou bien trouve-t-on, dans les couches populaires urbaines, l'empreinte d'une origine paysanne qui ne se perd pas dans la nuit des temps ? On ne se hasarderait pas plus avant sur les effets d'une éventuelle « imprégnation » rurale qui, dans notre pays, donne peut-être un tour spécifique aux manières de lire de bien des urbains...

- 8 Mais la « ruralité », c'est aussi, concrètement, cette situation particulière qui consiste à habiter dans des espaces où la faible densité du peuplement interdit ou rend très difficile l'implantation de certains équipements. Leur éloignement se fait sentir dans des modes de vie, des expériences particulières : celle de la pension, par exemple, si fréquemment mentionnée, avec les façons de lire qu'on y a connues – collectives, oralisées, soumises à la censure religieuse. Celle de la rareté de la présence physique des livres. Et tout comme l'absence de livres dans la chambre d'un enfant augure mal de ses pratiques de lecture ultérieures, la distance physique qui sépare des points de vente de livres ou des bibliothèques peut redoubler la difficulté d'accessibilité sociale et psychique à ces objets « à part », habituellement enfermés dans des lieux clos, avec lesquels beaucoup entretiennent un rapport ambivalent, fait de fascination et d'évitement.
- 9 Et si les ruraux ne lisent peut-être pas « autrement » que les urbains, à niveau socioculturel équivalent, il reste que parmi eux plus nombreux sont ceux qui ne lisent pas ou très peu ; et aussi que la légère progression de la lecture dans les campagnes, en partie à mettre au compte d'une recomposition sociale, est moins rapide que celle d'autres loisirs.

L'espace culturel ne s'uniformise pas

- 10 Dans de nombreux espaces ruraux, les livres et les supports écrits de l'information restent en effet encore des biens rares. Et derrière les leurres du partage télévisuel et de la large circulation de quelques sagas à gros tirage, il n'est pas sûr que l'espace culturel s'homogénéise. Plus facilement que jadis, sans doute peut-on, un peu partout, recevoir les sélections en kit des clubs de lecture. Mais quant à pouvoir accéder à d'autres écrits qui permettent de déjouer ces formatages, quant à trouver des voies de traverse pour ne pas rester de simples consommateurs fixés comme papillons dans une boîte, c'est là une démarche qui, dans beaucoup d'espaces ruraux, demande ingéniosité et pugnacité.
- 11 Sur place, qui pourrait avoir envie de tenter sa chance de faire une trouvaille imprévue dans ces armoires enfermant quelques dizaines d'ouvrages fatigués, seules « bibliothèques » de bien des communes ? Ou dans ces bureaux de tabac avec force journaux locaux, quelques feuilles sportives, magazines féminins très « bas de gamme », encyclopédies de football, et nombre de cassettes vidéo en location ? Dans l'un d'entre eux, au milieu des films d'aventures, des dessins animés japonais et des pornos, objet égaré là sans doute à cause de l'équivoque que suggérerait son titre, la cassette du film *Chambre avec vue*. On se demandait sur quoi...
- 12 Enfin courir à la ville pour acheter ou emprunter des livres est une habitude qui n'est pas donnée, surtout dans certains contextes locaux. La proximité d'une ville n'est pas un gage en soi : la distance physique à parcourir est très inégalement ressentie, selon le type de recomposition sociale à l'œuvre dans un espace, mais aussi selon les héritages culturels qui lui sont propres. C'est que – du moins dans les sites étudiés –, ces héritages sont prégnants, le poids du temps long difficile à déjouer : là où on a lu, il semble qu'on lise plus facilement qu'ailleurs, à catégorie sociale équivalente, même si les conditions physiques permettent une moins grande ouverture sur les espaces extérieurs. On a vu, dans les Baronnie, des ruraux – et notamment des agriculteurs – parcourir des dizaines de kilomètres pour aller acheter des livres, tandis que dans les communes

étudiées du pays de Caux ou de la Puisaye, la plupart n'avaient pas l'idée de traverser les quelques kilomètres qui les séparaient d'une librairie ou d'une bibliothèque. Et dans les espaces familiers du livre, la lecture est non seulement plus fréquentée, mais moins « crispée », moins marquée par le modèle scolaire ou religieux.

- 13 De surcroît, ces tendances anciennes peuvent être renforcées, aujourd'hui, par le brassage social, dont l'importance et la nature sont très variables selon les lieux. En effet, les localités qui portent une empreinte artistique ou lettrée attirent plutôt ceux, parmi les « nouveaux ruraux », qui ont un capital culturel élevé. Et ce sont eux qui sont fréquemment à l'origine de nouvelles formes de sociabilité autour d'activités culturelles – notamment par le biais associatif. La chance de rencontrer un animateur – ou généralement une animatrice – est ainsi inégale. Or le rôle de ces passeurs, qui bénéficient d'un accès plus aisé aux biens culturels et d'un pouvoir de médiation avec la société englobante, a toujours été important dans les espaces ruraux. Là où les livres étaient rares et où l'« esprit du lieu » n'était pas favorable à la lecture, beaucoup se sont autorisés pour lire de l'exemple d'un initiateur, d'un leader culturel, presque toujours venu d'ailleurs. Comme les colporteurs du siècle passé, qui ouvraient un peu l'horizon, comme la famille de gitans de *Cent ans de solitude*, qui, tous les ans, « plantait sa tente près du village et, dans un grand tintamarre de fifres et de tambourins, faisait part des nouvelles inventions⁴ ».
- 14 Aujourd'hui encore, ces animateurs d'origine extérieure ont toujours un rôle clé. Leurs initiatives peuvent donc favoriser la réactivation des héritages : c'est la conjonction d'une tradition culturelle ancienne et de l'action en faveur de la lecture menée par une jeune femme d'origine urbaine qui permet de rendre compte de l'intensité des pratiques de lecture autour de Noyers. Mais ils peuvent aussi introduire des ruptures par rapport aux modèles locaux : dans l'Hérault viticole, les communes les plus dynamiques dans la promotion de la lecture sont fréquemment celles où la municipalité est aux mains de personnes « transplantées », tandis que les élus du terroir ont plutôt tendance à perpétuer une culture locale centrée sur le sport ou la fête.
- 15 Les inégalités géographiques du développement de la lecture sont ainsi fonction d'un ensemble de variables singularisant chaque espace. Il n'y a pas un facteur privilégié qui puisse à lui seul en rendre compte. Et offre et demande de lecture sont dans un rapport complexe : le développement des bibliothèques et des librairies ne suffit pas à rendre compte de celui de la lecture, tout comme l'histoire de l'école ne suffit pas à épuiser celle de l'alphabétisation. On conçoit dès lors qu'une politique n'ait pas le même impact dans des situations locales si différenciées.
- 16 Au-delà de cette étude partielle, il faudrait pouvoir apprécier si les clivages « culturels » ne s'accroissent pas entre les différents espaces ruraux, tout comme l'écart s'est creusé entre zones rurales dynamiques et zones fragiles à la dérive. L'analyse comparée de plusieurs cartes, rendant compte de l'évolution de la fréquentation de la lecture – mais aussi du type d'écrits aisément accessibles – et des dynamiques économiques et sociales, serait riche d'enseignements. Ces cartes ne se recouperaient probablement que partiellement... De telles analyses fines, au niveau infradépartemental, devraient être facilitées par l'exploitation prochaine des résultats des enquêtes menées auprès des bibliothèques départementales de prêt, à partir de formulaires complètement renouvelés⁵ et qui sont en principe basées sur des données statistiques plus fiables que celles dont on disposait jusqu'ici. Mais sur certains des sites étudiés, on a pu prendre la mesure de l'écart entre le nombre de lecteurs déclarés par

les animateurs de dépôts des BDP, et le nombre de lecteurs réels... Et il est bien difficile de pondérer ces déclarations, parce qu'il faudrait tenir compte d'une géographie du « mensonge » qui pousse à gonfler les chiffres bien plus dans certains lieux que dans d'autres⁶...

À chaque pratique culturelle son horizon

- 17 S'il y a bien, comme on est tenté de le penser, des clivages renforcés entre les espaces ruraux où l'on est cantonné aux seules lectures très « programmées », et ceux où l'on peut facilement accéder à des lectures plus différenciées, ces clivages sont lourds de conséquences. Car l'accès aux différents biens culturels, et notamment à divers types de livres et de supports écrits de l'information, n'est pas seulement affaire de goût, de loisirs, ni même de savoir gai ou austère. En ces temps de repli sur des identités d'appartenance à sa paroisse, il touche à d'autres enjeux. Et sans emboucher les trompettes des pleureuses et chanter la sempiternelle comptine du livre en danger, on rappellera que les « pratiques culturelles » n'ouvrent pas toutes sur les mêmes « espaces ».
- 18 Michel Cournot, à la suite de Bachelard, disait que « le son seul de la radio, par des trajets invisibles, nous inoculait le monde. On attrapait le monde comme une grippe, on n'en guérissait plus⁷ ». Le cinéma aussi promettait le monde, il faisait découvrir d'autres peuples, d'autres classes sociales, rappelait Serge Daney, qui le distinguait du « visuel », tel qu'il se donne à consommer actuellement, par exemple, dans nombre d'émissions qui prétendent nous retourner notre image en miroir, et où, selon lui, à l'inverse, « le village réclamait son dû⁸ ». Il est de fait des produits culturels qui, plus que d'autres, assignent, territorialisent, ancrent dans l'échiquier social constitué, n'attachent qu'au proche, à la connivence avec le semblable. Ils encadrent ceux qui les consomment, contribuent à les boucler là où ils sont, à leur place, dans leur tribu. Leur espace est sans lignes de fuite, sans ombre, tout comme le temps qu'ils instillent est sans délai. Ils apprennent plutôt à être personnellement tous pareils, dans un social qui n'est alors que formatage et enchaînement mutuel – même si la « réception » de ceux qui les consomment peut quelquefois déjouer leur destination...
- 19 Ce n'est pas là une nouveauté : Villemessant, le fondateur du *Figaro*, évoquait déjà ces lecteurs de journaux pour qui « un feu de cheminée au Quartier latin est plus intéressant qu'une révolution à Madrid⁹ ». Mais le quartier et le village font furieusement retour, en ces temps où mondialisation et enracinement local se donnent la main. Et où l'ancrage dans le seul lieu propre a valeur de prothèse identitaire, alors que craquent les autres repères.
- 20 Il est d'autres biens culturels – et d'autres usages, d'autres réceptions ? – qui sont comme ce train que dessinait un prisonnier au fond de sa cellule, avant d'y grimper pour s'enfuir. Ils fournissent une clé pour s'ouvrir à d'autres espaces. Ils font vaciller les ancrages, ils désocialisent, dépayser. Ils dérangent les limites, donnent du jeu dans les places désignées. Ils ouvrent une possibilité de se porter ailleurs, de sortir du cadre, de la reproduction à l'identique. Et l'on peut faire un pas de côté, redessiner sa carte mentale, où figureront, non seulement son lieu propre, mais aussi plusieurs espaces de référence, fluides, composites, à partir desquels penser des projets, une identité en devenir. Ils permettent ainsi un geste de dégagement, de franchissement. Ces ruptures sont le fait d'hommes et de femmes « touchés », altérés un par un, dans leur singularité,

par leur rencontre avec des mots, des images. Elles peuvent pourtant faire modèle, circuler, du proche au lointain, contribuer, au bout du compte, à aller vers d'autres formes d'échanges sociaux, et vers d'autres formes de développement local, de repositionnement des espaces. Malgré la force des déterminismes économiques, n'a-t-on pas redécouvert la prégnance des destins singuliers, et l'étonnante capacité inventive de certaines sociétés locales ?

- 21 Notons que les biens culturels qui ouvrent l'horizon ne sont pas forcément des biens « nobles », et ceux dont l'usage rive le « pratiquant » aux seules racines des objets ordinaires : beaucoup ont vu leur espace s'agrandir dans des images trouvées dans l'emballage d'une tablette de chocolat, un timbre figurant des oiseaux venus d'ailleurs, une carte postale ou les paroles d'une chanson.
- 22 Quant à la lecture – et ce n'est pas non plus affaire de genres plus ou moins légitimes – elle a plusieurs faces. D'un côté, elle peut assujettir, permettre de contrôler à distance, apprendre à « se tenir » ensemble, par des gestes d'identification à des modèles largement diffusés : elle génère alors de la collectivité, elle territorialise. D'un autre côté – par excellence dans la fiction – elle génère de la singularité, et elle transporte ailleurs : on a vu que les livres sont souvent perçus, dans les espaces ruraux, comme des *vedute* qui permettent de voir loin, d'un bout de la terre à l'autre, qu'on y trouve le lieu d'une altération – d'où, aussi, leur inquiétante étrangeté. La lecture est dans ce cas une pratique à risques pour le lecteur qui s'expose à être délogé de ses certitudes, pour le groupe, surtout, qui peut voir l'un des siens le lâcher. Et depuis qu'ils ont pénétré les campagnes, les livres ont contribué à fabriquer des transfuges, qui sautaient au-dessus du groupe et sortaient d'un type de sociabilité très « holiste », tendant à se reproduire à l'identique, dont les civilisations paysannes étaient comme la matrice.
- 23 Mais le commerce avec soi, l'accès à la connaissance de sa singularité, peuvent ouvrir à l'autre. Si les livres coupent un temps du monde, ils peuvent le rendre au lecteur transformé, au bout du chemin, et agrandi. Il y a plus de quatre siècles, en une époque où se multipliaient les ouvertures, Montaigne, ce campagnard retiré en Dordogne, notait dans sa bibliothèque : « La solitude locale, à dire vérité, m'étend plutôt et m'élargit au dehors ; je me jette aux affaires d'État et à l'univers plus volontiers quand je suis seul. » Et aussi : « Nous pensons toujours ailleurs¹⁰. »
- 24 Encore faut-il que l'expérience de la lecture ne soit pas rétrécie, réduite à une seule de ses faces, et que l'écrit ne soit pas toujours livré avec son mode d'emploi. On n'a jamais cessé de vouloir faire de la lecture un geste accompagné, une affaire de gardiennage social, de patronage. Dans les campagnes, cette « offre » rencontre une demande, récurrente, de beaucoup de ruraux, celle « d'une petite liste de base, en quelque sorte objective et scientifique, identique pour tous¹¹ », écho du modèle scolaire. Et c'est sans doute une gageure, pour les passeurs du livre, de savoir déjouer cette demande. Mais on a vu comment certains bibliothécaires, libraires, animateurs, ou simples lecteurs, savaient pourtant donner à d'autres, un par un, une chance de faire une rencontre singulière avec un texte. Tout comme ils tentaient de déjouer l'approche crispée des livres, en les faisant sortir des rayonnages en toutes occasions, afin que l'on puisse les toucher – sans avoir, penché au-dessus de son épaule, un conseiller qui désigne du doigt comment s'y prendre...
- 25 Et en fait, quelque chose échappe toujours à qui rêverait de « tenir » ceux qui lisent – même dans ces espaces ruraux où les pouvoirs, notamment religieux et scolaire, ont tant veillé à contrôler l'accès à l'imprimé. Si quelques auteurs et titres sont cités de

façon réitérée d'un site d'enquête à l'autre, on est également frappé par la diversité des références évoquées. Dans certaines régions comme les Baronnie, on a vu que des ruraux – et en particulier des agriculteurs – ont en matière de lecture des demandes très personnalisées, qui se démarquent des recommandations des grands médias. D'autres, dans plusieurs régions, sont rétifs aux prix littéraires. Même là où les lecteurs déclinent plus souvent les mentions obligées, certains savent tenter leur chance de trouver, loin des sentiers balisés, des mots qui en sauront long sur eux, en contournant les pancartes désignant « l'ouvrage qui a déjà été lu par x millions de personnes... ». Et un peu partout, s'ils peuvent paraître studieux dans leurs usages, beaucoup de lecteurs ruraux en prennent à leur aise avec l'imprimé, naviguent, rêvent et « braconnent » parmi leurs livres.

- 26 Musil écrivait dans *L'Homme sans qualités*¹² : « ... l'habitant d'un pays a toujours au moins neuf caractères : un caractère professionnel, un caractère de classe, un caractère sexuel, un caractère national, un caractère politique, un caractère géographique, un caractère conscient, un inconscient, et peut-être même encore, un caractère privé. » Et il ajoutait, complétant ce qui pourrait être une assez belle définition de ce feuilletage qu'est l'identité : « Tout habitant de la terre possède encore un dixième caractère, qui n'est rien d'autre que l'imagination passive d'espaces non encore remplis ; ce caractère donne à l'homme toutes les libertés sauf une : celle de prendre au sérieux ce que font ses autres caractères. »
- 27 Une des particularités de la lecture, pratique culturelle singulière, c'est peut-être qu'elle est l'une des voies royales d'accès à cette imagination d'espaces non encore remplis...

NOTES

1. Cf. François de Singly, *Lire à douze ans*, op. cit.
2. Pour reprendre l'expression d'Edgar Morin, cité par Éric Fottorino, in *La France en friche*, Paris, Lieu commun, 1989, p. 14.
3. Cf. Martine Naffréchoux, « Des lecteurs qui s'ignorent », art. cit.
4. Gabriel Garcia Marquez, *Cent ans de solitude*, op. cit.
5. Cf. *Lettre d'information* de la direction du livre et de la lecture et du Centre national des lettres, supplément n° 4, octobre 1992.
6. Plus largement, on peut noter que travailler simultanément avec des techniques quantitatives et qualitatives incite à manier les premières avec un grand soin et une grande prudence. Par exemple, les mêmes personnes ont fréquemment coché dans le questionnaire des réponses éloignées de celles dont elles ont fait état quand elles ont pu s'exprimer plus avant lors d'un entretien.
7. Cf. « La force de l'absence », *Le Nouvel Observateur*, 6 avril 1970 (à propos du *Droit de rêver* de Gaston Bachelard, Paris, PUF).
8. Cf. Serge Daney, *Devant la recrudescence des vols de sacs à main, cinéma, télévision, information*, op. cit. ; « Le prime time du village », *Libération*, 11 mars 1992 ; et « La colère du zappeur », *Le Nouvel*

Observateur, 18 juillet 1991. Cf. aussi Régis Debray, *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, 1992, chap. XI.

9. Cité par Walter Benjamin dans « Le narrateur », art. cit., p. 152.

10. Cité par Jean Starobinski, in *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1993, p. 204.

11. Cf. Jean Conilh, « Les exclus de la lecture », art cit., p. 43.

12. Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1982, p. 39.

Bibliographie sélective

Sur la lecture

BAHLOUL Joëlle, *Lectures précaires : étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1988.

BARBIER Frédéric, « Livres, lecteurs, lectures », in Dominique Varry (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises*, Paris, Promodis/Cercle de la librairie, t. III, 1991.

BARTHES Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.

BOURDIEU Pierre et CHARTIER Roger (entretien), « La lecture, une pratique culturelle », in CHARTIER Roger (dir.), *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985, p. 218-239.

Bulletin des bibliothèques de France, 1, 1992, « Livres et lectures ».

Cahiers de l'économie du livre, Paris, ministère de la Culture/Cercle de la Librairie.

CERTEAU Michel de, « La lecture absolue », in DALHENBACH Lucien et RICARDOU Jean (dir.), *Problèmes actuels de la lecture*, colloque de Cerisy, 21-31 juillet 1979, Clancier-Guénaud, 1982, p. 65-80.

CERTEAU Michel de, « Lire : un braconnage », in *L'Invention du quotidien, 1) Arts de faire*, Paris, 10/18, 1980, p. 279-296.

CERTEAU Michel de, JULIA Dominique et REVEL Jacques, « La beauté du mort », in *La Culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgois, 1980.

CHARTIER Anne-Marie et POMPOUGNAC Jean-Claude (entretien), « La lecture publique entre discours et pratiques », *Esprit*, 3/4, mars-avril 1991, p. 104-115.

CHARTIER Anne-Marie et HEBRARD Jean, *Discours sur la lecture : 1880-1980*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1989.

CHARTIER Anne-Marie et HEBRARD Jean, « L'invention du quotidien : une lecture, des usages », *Le Débat*, 49, mars-avril 1988, p. 97-108.

CHARTIER Roger, *L'Ordre des livres*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992.

CHARTIER Roger, « Les pratiques de l'écrit », in ARIÈS Philippe et DUBY Georges (dir.), *Histoire de la vie privée*, « De la Renaissance aux Lumières », vol. dirigé par Roger CHARTIER, Paris, Seuil, t. III, 1987, p. 113-161.

CHARTIER Roger, « Du livre au lire », in *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985.

- CHARTIER Roger, « La circulation de l'écrit », in DUBY Georges (dir.), *Histoire de la France urbaine*, Paris, Seuil, t. III, 1981, p. 267-282.
- CHARTIER Roger (dir.), *Les Usages de l'imprimé*, Paris, Fayard, 1987.
- CHARTIER Roger (dir.), *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985.
- CHARTIER Roger et HEBRARD Jean, « Les imaginaires de la lecture », in CHARTIER Roger et MARTIN Henri-Jean (dir.), *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis/Cercle de la librairie, 1986.
- CHARTIER Roger et ROCHE Daniel, « Le livre : un changement de perspective », in LE GOFF Jacques et NORA Pierre (dir.), *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, tome III, 1974 ; *Nouveaux objets*, p. 156-184.
- DONNAT Olivier et COGNEAU Denis, *Les Pratiques culturelles des Français, 1973-1989*, Paris, La Découverte/La Documentation française, 1990.
- DUMONTIER Françoise, SINGLY François de et THELOT Claude, « La lecture moins attractive qu'il y a vingt ans », *Économie et statistique*, 223, juin 1990, p. 63-80.
- DUMONTIER Françoise et VALDELIEVRE Hélène, *Les Pratiques de loisirs vingt ans après, 1967/1987-1988*, Paris, Insee, 1989, série *Insee Résultats*, 13.
- ESCARPIT Robert, *Sociologie de la littérature*, Paris, PUF, 1968.
- Esprit*, « Lectures et bibliothèques », mars-avril 1991.
- Esprit*, « Lecture I », décembre 1974, « De Lecture I à Lecture II », novembre 1975 et « Lecture II », janvier 1976.
- FABRE Daniel, « Le livre et sa magie », in *Pratiques de la lecture*, op. cit.
- FURET François et OZOUF Jacques, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Minuit, 2 tomes, 1977.
- GOODY Jack, *La Raison graphique*, Paris, Minuit, 1979.
- HADDAD Gérard, *Manger le livre*, Paris, Grasset, 1984.
- HÉBRARD Jean, « Les gestes de la lecture », in *Atlas des littératures*, Encyclopaedia Universalis, 1990.
- HÉBRARD Jean et JOUHAUD Christian, « Lectures et publics », in *Atlas des littératures*, *ibid*.
- Histoire des bibliothèques françaises*, op. cit., 4 tomes.
- HOGGART Richard, *33 Newport Street, autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Gallimard/Seuil, 1991.
- HOGGART Richard, *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970.
- JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.
- LEENHARDT Jacques, « Les effets esthétiques de l'œuvre littéraire : un problème sociologique », in POULAIN Martine (dir.), *Pour une sociologie de la lecture : lectures et lecteurs dans la France contemporaine*, Paris, Cercle de la librairie, 1988, p. 59-79.
- LEENHARDT Jacques et JOZSA Pierre, avec la collab. de Martine BURGOS, *Lire la lecture, essai de sociologie de la lecture*, Paris, Le Sycomore, 1982.
- LEPHAY-MERLIN Catherine, *Les Dépenses culturelles des départements, 1978-1987*, Paris, La Documentation française, 1992.
- Ministère de la Culture et de la Communication, direction du livre et de la lecture, *Livres en cartes*, 1 et 2, Paris, 1992. Étude cartographique de BROWAEYS Xavier et BAILLY Anne.
- Ministère de la Culture, direction du livre et de la lecture, *Bibliothèques centrales de prêt. Statistiques 1986-1987*, Paris, 1990.
- Ministère de la Culture, direction du livre et de la lecture, *Bibliothèques municipales. Statistiques 1987*, Paris, 1990.

NAFFRÉCHOUX Martine, « Des lecteurs qui s'ignorent : les formes populaires de la lecture », *Bulletin des bibliothèques de France*, Paris, t. 32, 5, 1987, p. 404-419.

Nouvelle enquête sur les pratiques culturelles des Français en 1989, Paris, ministère de la Culture/La Documentation française, 1990.

La lecture. Nouvelle revue de psychanalyse, 37, printemps 1988.

PARMENTIER Patrick, « Lecteurs en tous genres », in *Pour une sociologie de la lecture*, op. cit., p. 125-153.

PARMENTIER Patrick, « Bon ou mauvais genre : la classification des lectures, le classement des lecteurs », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 31, 3, 1986.

PARMENTIER Patrick, « Les genres et leurs lecteurs », *Revue française de sociologie*, XXVII, 1986.

PASSERON Jean-Claude, « Le plus ingénument polymorphe des actes culturels : la lecture », in *Bibliothèques publiques et illettrisme*, Paris, ministère de la Culture, 1986 ; repris dans *Le Raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991.

PENNAC Daniel, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992.

PEREC Georges, « Lire : esquisse socio-physiologique », *Esprit*, « Lecture II », p. 46-58.

PERONI Michel, *De l'écrit à l'écran : livre et télévision*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1991.

PERONI Michel, *Histoires de lire, lecture et parcours biographique*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1988.

POULAIN Martine, « La lecture, lieu du familier et de l'inconnu, du solitaire et du partagé », actes du colloque « Lectures et médiations culturelles », Villeurbanne, PUL/Maison du livre et de l'image, 1991, p. 129-136.

POULAIN Martine, « Les sociologies de la lecture », in *Atlas des littératures*, op. cit.

POULAIN Martine, « L'illettrisme, fausses querelles et vraies questions », *Esprit*, septembre 1989.

POULAIN Martine, « Lectures et lecteurs », in VIDAL-BENEYTO José et CASSEN Bernard (dir.), *Lire en Europe*, Strasbourg, Amela/Conseil de l'Europe, 1988.

POULAIN Martine (dir.), *Pour une sociologie de la lecture*, op. cit.

Les Pratiques de loisirs. Enquête 1987-1988, Paris, Insee, 1989, série *Insee Résultats*, 3.

« Le livre et la lecture en France », *Problèmes politiques et sociaux*, 558, 1987.

PROUST Marcel, *Sur la lecture*, Arles, Actes Sud, 1988 (préface de *Sésame et les lys* de John Ruskin).

Revue française d'histoire du livre.

RICHTER Noë, *La Lecture et ses institutions : la lecture publique, 1919-1989*, Bassac, Plein chant, t. 2, 1989.

RICŒUR Paul, « Le temps raconté », in *Temps et récit*, Paris, Seuil, t. III, 1985, p. 228-263.

ROBINE Nicole, *Les Jeunes travailleurs et la lecture*, Paris, La Documentation française, 1984.

SEIBEL Bernadette, *Au nom du livre... Analyse sociale d'une profession : les bibliothécaires*, Paris, La Documentation française, 1988.

SINGLY François de, *Les Jeunes et la lecture*, ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, Dossiers éducation et formations, 24, janvier 1993.

SINGLY François de, « Réussir à lire : la lecture chez les collégiens », *Cahiers de l'économie du livre*, 3, mars 1990.

SINGLY François de, *Lire à douze ans*, Paris, Nathan/Observatoire France Loisirs, 1989.

Dynamiques des espaces ruraux et dynamiques culturelles

ALPHANDERY Pierre, BITOUN Pierre et DUPONT Yves, *Les Champs du départ. Une France rurale sans paysans ?*, Paris, La Découverte, 1989.

Aujourd'hui, la culture du monde rural. De l'ivraie à l'ivresse, deuxième université rurale de Vaison-la-Romaine, université de Toulouse-le-Mirail, 1987.

Autrement, « Avec nos sabots », 14, 1978 ; « Le local dans tous ses états », 47, Paris, 1983.

BARTHEZ Alice, *Famille, travail et agriculture*, Paris, Economica, 1982.

BRUN André, BONTRON Jean-Claude et STÉPHAN Jean-Marie, *Grand atlas de la France rurale*, Inra/ministère de l'Agriculture, Jean-Pierre de Monza, 1989.

BONTRON Jean-Claude, CABANIS Sylvie, VELARD Lucette et AITCHISON John, *Essai de typologie socio-économique des cantons français*, Paris, Segesa/Datar, 1993.

BODIGUEL Maryvonne, *Le Rural en question*, Paris, L'Harmattan, 1986.

BOURG Dominique, « Les agriculteurs, figures de la modernité », *Paysans*, 203, 1990, p. 18-32.

BRAUDEL Fernand, *L'Identité de la France*, Champs Flammarion, 1990.

« Mutations du monde rural, mutations de la société et de la culture », *Cosmopolitiques*, numéro spécial, actes du colloque d'Albi, 10-11 mars 1990.

CHAMPAGNE Patrick, « La reproduction de l'identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 65, 1986, p. 41-64.

CHAPUIS Robert, avec la collab. de Thierry BROSSARD, *Les Ruraux français*, Paris, Masson, 1986.

DUBY Georges et WALLON Armand, *Histoire de la France rurale*, Paris, Seuil, 4 tomes, 1975-1976.

« Quel avenir pour l'agriculture et le monde rural ? », *Économie rurale*, mars-juin 1991, p. 202-203.

EIZNER Nicole, « La culture rurale, réalité ou fantasme », *Cosmopolitiques*, p. 128-132.

EIZNER Nicole, « Les modes de vie des jeunes ruraux », *Futuribles*, avril 1987, p. 51-65.

Ethnologie française.

Études rurales.

Géographie sociale. Quelles campagnes pour demain ?, 12, Caen, CNRS/URA 915, septembre 1992.

GERVAIS Michel, SERVOLIN Claude et TAVERNIER Yves (dir.), *L'Univers politique des paysans*, Paris, Armand Colin, 1972.

HERVIEU Bertrand, *Les Champs du futur*, François Bourin, 1993.

HERVIEU Bertrand (dir.), *Les Agriculteurs français aux urnes*, Paris, L'Harmattan, 1992.

JOLLIVET Marcel (dir.), *Pour une agriculture diversifiée*, Paris, L'Harmattan, 1988.

JOLLIVET Marcel et MENDRAS Henri (dir.), *Les Collectivités rurales françaises*, Paris, Armand Colin, 1971.

KAYSER Bernard, *La Renaissance rurale, sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris, Armand Colin, 1990.

KAYSER Bernard, « Permanences et perversion de la ruralité », *Études rurales*, janvier-mars 1988, p. 75-108.

KAYSER Bernard (dir.), *Naissance de nouvelles campagnes*, Datar/Éditions de l'Aube, 1993.

KAYSER Bernard (dir.), « Les agriculteurs et les autres dans la société villageoise », *Géodoc*, 30, université Toulouse-le-Mirail, 1987.

LAGRAVE Rose-Marie, *Le Village romanesque*, Arles, Actes Sud, 1980.

- LAGRAVE Rose-Marie (dir.), *Celles de la terre*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1987.
- LAMARCHE Hugues, « Localisation, délocalisation, relocalisation du milieu rural », *L'Esprit des lieux*, CNRS, 1986.
- LAMBERT Bernard, « Paroles d'un paysan révolutionnaire », *Strates*, 4, CNRS/URA 142, 1989.
- LAMBERT Yves et GALLAND Olivier, *Les Jeunes ruraux*, Paris/Rennes, Inra/CNRS, 1990.
- « La désolation des paysans », *Le Messager européen*, 6, 1992.
- MATHIEU Nicole, « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Des années cinquante aux années quatre-vingt », *Économie rurale*, 197, mai-juin 1990, p. 35-41.
- MATHIEU Nicole, « Solidarité, identité, innovation, les tensions fondatrices de la société méjanaise », *Annales du parc national des Cévennes*, Florac, 4, 1989, p. 229-261.
- MATHIEU Nicole, « Questions sur les types d'espaces ruraux en France », *L'Espace géographique*, 2, 1982, p. 95-110.
- MATHIEU Nicole et DUBOSCQ Pierre, *Voyage en France par les pays de faible densité*, Toulouse, CNRS, 1985.
- MENDRAS Henri, *La Seconde Révolution française, 1965-1984*, Paris, Gallimard, 1988.
- MENDRAS Henri, *La Fin des paysans*, Arles, Babel, 1984.
- MOULIN Annie, *Les Paysans dans la société française. De la Révolution à nos jours*, Paris, Seuil, 1988.
- « Le monde rural remis en culture », *Pour*, 101, 1980 ; « Le rural mort ou vif », hors série, octobre 1982 ; « La ruralité à l'horizon 2000 », hors série, juin 1985 ; « Agriculture, ruralité, société », 130-131, septembre 1991.
- REVEL Jacques, *Histoire de la France. L'espace français*, Paris, Seuil, 1989.
- WEBER Eugen, *La Fin des terroirs, la modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris, Fayard, 1983.
- ZONABEND Françoise, *La Mémoire longue*, Paris, PUF, 1980.

Sur les pratiques de lecture en milieu rural

- « Le livre et la lecture », *Animer mon village, mon pays*, 64, 1984 ; « Le livre », 87, 1988 ; « Vivre en livre », hors série, 1990 (colloque national « Pour un développement du livre et de la lecture en milieu rural », 23-24 février 1990, Dijon).
- Association des bibliothécaires Livradois-Forez, *Lecteurs, non-lecteurs et bibliothèques en milieu rural*, rapport de recherche, 2 tomes, octobre 1988.
- BOLLÈME Geneviève, *La Bibliothèque bleue, la littérature populaire du XIV^e au XIX^e siècle*, Gallimard, Archives, 1971.
- « Les Bibliothèques centrales de prêt », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 30, 34, 1985.
- « Lecture publique rurale et urbaine », *Cahiers des bibliothèques de France*, 2, Paris, 1956.
- CALENGE Bertrand, « Les bibliothèques centrales de prêt : naissance de la lecture publique rurale », in Martine POULAIN (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises*, op. cit., t. IV, 1992.
- CHAPELLE Jean-Pierre, « Un quotidien régional, l'agriculture et les agriculteurs : l'exemple de Ouest-France », *Économie rurale*, 177, janvier-février 1987.
- CONILH Jean, « Les exclus de la lecture », *Esprit*, « Lectures II », p. 39-55.
- Fédération nationale des associations familiales rurales, *Les Pratiques culturelles individuelles et collectives en milieu rural*, rapport d'études 1988-1989, Paris.

GIRAUD Nicole, « Les besoins documentaires en milieu rural : l'exemple des Alpes de Haute-Provence », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 29, 3, 1984, p. 224-228.

JEMINET Marie-Noëlle, « Le paysan et l'écrit, le monde paysan et la lecture dans le Cantal au XIX^e siècle », *Le Paysan*, actes du II^e colloque d'Aurillac, 2-4 juin 1988, Éd. Christien, Paris, 1989, p. 213-221.

MECHAIN Serge, *Les Jeunes, les loisirs, la lecture*, Fédération départementale des foyers ruraux de Charente-Maritime, Saint-Savignin-sur-Charente, 1992.

MOULINIER Pierre, « L'évolution des pratiques culturelles des ruraux », *Cosmopolitiques*, op. cit., p. 133-143.

OZOUF Mona et Jacques, *La République des instituteurs*, Paris, Gallimard, 1992.

Transferts, Agence de coopération des bibliothécaires Poitou-Charentes, « Milieu rural et bibliothèques », 12, 1991.

Sur les différents sites étudiés

• Baronnies, Haute-Provence

AGULHON Maurice, *La République au village*, Paris, Seuil, 1979.

AGULHON Maurice et COULET Noël, *Histoire de la Provence*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1987.

BARATIER Édouard, *Atlas historique de Provence : Comtat Venaissin, principauté d'Orange, comté de Nice, principauté de Monaco*, Paris, Armand Colin, 1969.

BOUVIER Jean-Claude, « Les paysans drômois devant les parlers locaux », *Ethnologie française*, 3-4, 1973, p. 229-234.

LACAVE Michel et Mireille, « Bourgeois et marchands en Provence et en Languedoc », *Histoire du Sud*, Aubanel, 1977.

MEYZENC Claude, *Hautes-Alpes, Ubaye, Haut-Drac, Préalpes drômoises. Pays de transition entre Alpes du Nord et Alpes du Sud*, Gap, Ophrys, 1984.

REPARAZ André de, *La Vie rurale dans les préalpes de Haute-Provence*, Aix-en-Provence, Edisud, 1984.

VEYRET Paul, *Atlas et géographie des Alpes françaises*, Paris, Flammarion, 1979.

VOVELLE Michel, *De la cave au grenier. Un itinéraire en Provence au XVIII^e siècle. De l'histoire sociale à l'histoire des mentalités*, Québec, Serge Fleury, 1980.

VOVELLE Michel, « Y a-t-il eu une révolution culturelle au XVIII^e siècle ? À propos de l'éducation populaire en Provence », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier-mars 1975.

Revue de géographie alpine, Grenoble.

• Languedoc viticole

Atlas permanent. Région Languedoc-Roussillon, Montpellier, GIP Reclus, 1992.

BERNARD Marie-Claire et CARRIÈRE Pierre, *Géographie électorale du Languedoc-Roussillon, 1981-1986, Espace rural*, 7.

BLANC Dominique, « Lecture, écriture et identité locale ; les almanachs patois en pays d'oc (1870-1940) », *Terrain*, 5, octobre 1985, p. 16-28.

Bulletins de la Société languedocienne de géographie.

CHOLVY Gérard, *Géographie religieuse de l'Hérault contemporain*, Paris, PUF, 1968.

CHOLVY Gérard, *Histoires contemporaines en pays d'oc*, *Annales Esc*, juillet-août 1978, 4, p. 863-879.

DUGRAND Raymond, *Villes et campagnes en Bas-Languedoc. Le réseau urbain du Bas-Languedoc méditerranéen*, Paris, PUF, 1963.

Économie et société en Languedoc-Roussillon de 1789 à nos jours, Centre d'histoire contemporaine du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Montpellier, 1978.

FABRE Daniel et LACROIX Jacques, *La Vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1973, p. 372-402.

FABRE Daniel et CAMBEROQUE Charles, *La Fête en Languedoc*, Toulouse, Privat, 1978.

FERRAS Robert, « Le Languedoc-Roussillon », in LACOSTE Yves (dir.), *Géopolitique des régions françaises*, Paris, Fayard, t. III, 1986, p. 633-808.

FERRAS Robert et VOLLE Jean-Paul, *Languedoc-Roussillon, région de la France du Sud et de l'Europe du Nord*, Bréal, 1989.

GILBERT Yves, *Le Languedoc et ses images : entre terroir et territoire*, Paris, L'Harmattan, 1989.

LEROY-LADURIE Emmanuel, *Les Paysans du Languedoc*, Paris, Mouton, 1966.

SECONDY Louis, *Vingt-cinq ans de recherches en histoire régionale : éducation et société en Languedoc-Roussillon*, thèse sous la dir. de Gérard Cholvy, université Paul Valéry/Montpellier III, 1989.

• Pays bigouden

BERGER Suzanne, *Les Paysans contre la politique. L'organisation rurale en Bretagne, 1911-1974*, Paris, Seuil, 1975.

BREKILLEN Yann, *La Vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1972.

BURGUIÈRE André, *Bretons de Plozévet*, Paris, Flammarion, 1975. *Cap Caval*, Pont-l'Abbé.

FLATRES Pierre, *La Bretagne*, Paris, PUF, 1986.

HÉLIAS Pierre-Jakez, *Le Quêteur de mémoire*, Paris, Plon, Terre humaine, 1990.

HÉLIAS Pierre-Jakez, *Le Cheval d'orgueil*, Paris, Plon, Terre humaine, 1975.

HÉLIAS Pierre-Jakez, LE GALL Yves et QUEFFÉLEC Henri, *Penn ar Bed, Finistère*, Brest, Éditions de la Cité, 1977.

LAMBERT Yves et BREMAUD M.-A., « Limerzel, quatre-vingts ans de catholicisme en Bretagne », *Cahiers de l'observation du changement social*, CNRS, 4, 1982.

LE LANNOU Maurice, *La Bretagne et les Bretons*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1978.

MATHIEU Nicole, *Les Transformations socio-économiques d'une commune rurale : Plozévet 1820-1920*, Paris, Hachette, Publications de L'Audir, 1973.

MORIN Edgar, *Campagne en France : la métamorphose de Plodémet*, Paris, Fayard, 1967.

PHILIPPONNEAU Michel, *Debout Bretagne*, Saint-Brieuc, Presses universitaires de Bretagne, 1970.

PIRIOU Nicole et CLEACH Annick, « La déprise agricole et la recomposition de l'espace littoral sud-bigouden », in *Géographie sociale. Quelles campagnes pour demain ?*, op. cit., p. 215-226.

SAINCLIVIER Jacqueline, *La Bretagne de 1939 à nos jours*, Ouest-France Univers, 1989.

SEGALEN Martine, *Quinze générations de Bas-Bretons. Mariage, parentèles et sociétés dans le pays bigouden sud, 1720-1980*, Paris, PUF, 1985.

• Pays de Caux

BOUCHARD Pascal et LE SCOUR Didier, *Pays de Caux, des mots et des gens*, Paris, Garnier, 1981.

CHAUNU Pierre *et al.*, « Mentalités religieuses dans la France de l'ouest au XIX^e siècle et au XX^e siècle, Études d'histoire sérielle », *Cahiers des annales de Normandie*, 8, Caen, 1976.

« Agriculture et espace rural en Normandie. Problèmes et perspectives », *Études normandes*, 1, 1991, Mont-Saint-Aignan, Association d'études normandes.

FRÉMONT Armand, *La Normandie. Atlas et géographie de la France moderne*, Paris, Flammarion, 1984.

FRÉMONT Armand, *Paysans de Normandie*, Paris, Flammarion, 1981.

GUERMOND Yves, *Le Système de différenciation spatiale en agriculture. La France de l'Ouest de 1950 à 1975*, thèse de lettres, Caen, 1978.

GUERMOND Yves (dir.), *La Haute-Normandie sur deux horizons*, Montpellier/Paris, Reclus/La Documentation française, 1993.

Revue Annales de Normandie, Cahiers géographiques de Rouen, Études normandes, Norois.

• Yonne

Annales de Bourgogne.

BRUNET Roger, *Champagne, pays de Meuse et Basse-Bourgogne*, Paris, Flammarion, 1981.

LABORI Michel, *Espace rural bourguignon : essai de typologie cantonale*, Dijon, Cahiers de l'Institut d'économie régionale Bourgogne-Franche-Comté, 36, 1990.

MOREAU Jean-Paul, *La Vie rurale dans le sud-est du Bassin parisien entre les vallées de l'Armançon et de la Loire*, thèse, Paris, 1953.

RICHARD Jean (dir.), *Histoire de la Bourgogne*, Paris, Privat, 1988.

ROCHER Jean-Pierre, « Préface », in *L'Yonne au XIX^e siècle*, Auxerre, L'imprimerie universelle, 1963.

Publications de la direction régionale de l'Insee, Dijon.

Tableaux

Tableau 1 – Sites étudiés : principales caractéristiques sociodémographiques

	Population totale 1990	Population totale 1982	Évolution 1990/1982 (en %)	Structure par âge 1990 (en %)			Pop. arrivée dans la commune depuis 1982/ pop. tot. 1990 (%)	% actifs dans population arrivée depuis 1982
				<19	20-59	>60		
26 Drôme								
Beauvoisin	71	63	+ 12,7	23,9	46,5	29,6	32,4	
Bénivay	74	78	- 5,1	29,7	50,0	20,3	24,3	
Mérindol	201	171	+ 17,5	22,4	51,2	26,4	23,4	
Penne/l'O.	78	80	- 2,5	30,8	56,4	12,8	34,6	
Pierrelongue	104	86	+ 20,9	16,3	51,0	32,7	38,5	
Propiac	60	47	+ 27,6	20,0	51,7	28,3	56,7	
Rochebrune	48	52	- 7,7	29,2	56,2	14,6	31,2	
Total	636	577	+ 10,2	23,7	51,6	24,7	32,1	44,6
34 Hérault								
Pinet	904	826	+ 9,4	21,9	49,4	28,7	22,5	38,2
89 Yonne (Noyers)								
Annay/S	261	264	- 1,1	17,6	44,1	38,3	30,3	
Censy	40	28	+ 42,8	40,0	42,5	17,5	40,0	
Fresnes	86	69	+ 24,6	20,9	52,3	26,7	38,4	
Grimault	122	133	- 8,3	18,0	45,1	36,9	25,4	
Moullins/T	131	125	+ 4,8	20,6	45,0	34,4	31,3	
Total	640	619	+ 3,4	20,1	45,5	34,4	31,2	36,5
89 Yonne								
Beauvoir	288	236	+ 22,0	25,7	47,9	26,4	35,8	44,7
Egleny	370	335	+ 10,4	26,5	38,1	35,4	44,0	28,8
Total	658	571	+ 15,2	26,1	42,4	31,5	40,4	34,9
29 Finistère								
Plobannalec	3 021	2 843	+ 6,3	24,8	47,1	28,1	24,3	42,5
76 Seine-Maritime								
Auzouville/S	152	164	- 7,3	31,6	49,3	19,1	31,6	
Biville-la-R	98	102	- 3,9	33,7	53,1	13,2	27,5	
Gonnetot	130	147	- 11,6	23,1	54,6	22,3	17,7	
Rainfrev.	87	86	+ 1,1	18,4	56,3	25,3	37,9	
Saâne-St.- Just	132	109	+ 21,1	33,3	53,3	11,4	50,0	
Total	599	608	- 1,5	28,5	53,4	18,0	32,9	46,2

	Population étrangère/pop. totale 1990 (%)	Pop. active/pop. totale 1990 (%)	Taux d'activité des femmes de 20 à 59 ans 1990	% pop. active travaillant hors de la commune 1990	Chômeurs/pop. active en 1990 (%)	Femmes au chômage/ens. chômeurs en 1990 (%)	Actifs agricoles/ens. actifs en 1982* (%)
26 Drôme							
Beauvoisin		40,8	68,8				88,2
Bénivay		41,9	70,6				62,8
Mérindol		47,8	74,5				66,6
Penne/l'O.		47,4	71,4				43,7
Pierrelongue		41,3	66,7				42,8
Propiac		45,0	78,6				32,0
Rochebrune		37,5	45,5				65,0
<i>Total</i>	5,7	44,2	70,0	22,0	11,4	59,3	58,3
34 Hérault							
Pinet	8,0	37,0	51,2	52,8	15,5	59,6	28,4
89 Yonne (Noyers)							
Annay/S		35,6	66,7				17,3
Censy		37,5	55,6				24,0
Fresnes		38,4	38,1				31,2
Grimault		40,2	56,5				60,0
Moulins/T		35,9	52,0				64,9
<i>Total</i>	2,6	37,0	57,2	48,1	7,1	52,9	36,3
89 Yonne							
Beauvoir		39,9	64,2	65,2			20,9
Egleny		30,0	59,5	66,7			13,5
<i>Total</i>	0,6	34,3	61,7	66,9	9,7	50,0	16,8
29 Finistère							
Plobannalec	0,0	36,5	59,9	53,8	9,7	67,3	29,3
76 Seine-Maritime							
Auzouville/S		40,8	58,8				15,6
Biville-la-R		40,8	59,3				15,2
Gonnetot		43,1	64,7				10,6
Rainfrev.		49,4	64,0				25,6
Saâne-St.-Just		45,4	63,2				34,8
<i>Total</i>	0,6	43,6	62,0	59,8	16,1	57,1	18,6

Source : Insee. Recensement général de la population. 1990.

* Chiffres non disponibles pour les communes étudiées pour 1990.

Tableau 2 – Sites étudiés. Compositions socioprofessionnelles des enquêtés âgés de plus de 16 ans (en %)

	Drôme*	Hérault	Yonne (Noyers)	Yonne (Egleny)	Finistère	Seine-Maritime
Agriculteurs	24	14	24	2	7	13
Marins	0	0	0	0	13	0
Commerçants/artisans	14	22	4	2	3	6
Ouvriers	0	2	2	15	2	6
Employés	5	22	13	22	12	9
Cadres moyens/professions intermédiaires	5	11	7	14	5	5
Cadres supérieurs/professions libérales	2	2	2	2	1	1
Divers	0	2	3	0	0	0
Chômeurs	1	0	1	4	2	8
Sans profession déclarée	28	14	21	12	27	37
Retraités	21	11	23	27	28	15
<i>Total**</i>	100	100	100	100	100	100

* Nous avons identifié les sites par les noms des départements où ils se trouvent, afin d'éviter de lister les différents villages étudiés.

** Nombre d'enquêtés de plus de 16 ans : 507, dont Drôme : 87 ; Hérault ; Yonne (Noyers) : 103 ; Yonne (Egleny) : 61 ; Finistère : 107 ; Seine-Maritime : 94.

Tableau 3 – Nombre de livres lus par an selon la catégorie socioprofessionnelle et le site (population enquêtée de plus de 16 ans, en %)

	Agriculteurs et marins					Employés					Sans profession					Retraités				
	NR*	1 à 9	10 à 24	>25	Total	NR*	1 à 9	10 à 24	>25	Total	NR*	1 à 9	10 à 24	>25	Total	NR*	1 à 9	10 à 24	>25	Total
Drôme	24	66	10	0	100	–	–	–	–	–	29	38	14	19	100	25	50	19	6	100
Hérault	43	43	0	14	100	36	27	9	28	100	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–
Yonne (Noyers)	37	46	13	4	100	23	31	15	31	100	14	48	24	14	100	13	35	35	17	100
Yonne (Egleny)	–	–	–	–	–	42	33	17	8	100	25	41	17	17	100	20	60	15	5	100
Finistère agriculteurs marins	71 29	29 29	0 21	0 21	100	23	39	15	23	100	21	43	25	11	100	45	45	5	5	100
Seine-Maritime	58	33	9	0	100	50	50	0	0	100	27	52	14	7	100	22	55	17	6	100

* Étant donné la formulation du questionnaire, les non-réponses correspondent en fait ici à la non-lecture de livres.

– Effectifs trop faibles.

– Dans la présentation des résultats de l'enquête *Les Pratiques culturelles des Français, 1973-1989*, la population enquêtée est classée comme suit en fonction du nombre de livres lus au cours des douze derniers mois : non-lecteurs : 0 livre ; faibles lecteurs : de 1 à 9 livres ; moyens lecteurs : de 10 à 24 livres ; forts lecteurs : 25 livres et plus.

Tableau 4 – Nombre de livres lus par an selon le sexe, le niveau d'études et le site (femmes de plus de 16 ans lectrices de livres, en %)

	≤ CEP			BEP			Bac			Études supérieures		
	1 à 9	10 et +	Total	1 à 9	10 et +	Total	1 à 9	10 et +	Total	1 à 9	10 et +	Total
Drôme	62	38	100	57	43	100	83	17	100	14	86	100
Hérault	66	34	100	33	67	100	–	–	–	–	–	–
Yonne (Noyers)	63	37	100	64	36	100	43	57	100	29	71	100
Yonne (Egleny)	69	31	100	63	37	100	–	–	–	–	–	–
Finistère	70	30	100	50	50	100	20	80	100	100	0	100
Seine-Maritime	84	16	100	70	30	100	–	–	–	25	75	100
6 terrains	69	31	100	58	42	100	50	50	100*	21	79	100

* Les % pour l'ensemble des six terrains sont évidemment établis à partir des totaux des chiffres absolus, et prennent donc aussi en compte ceux qui ont été considérés comme non significatifs pour calculer des pourcentages par terrain.

– Effectifs trop faibles.

Tableau 5 – Nombre de livres lus par an selon le sexe, le niveau d'études et le site (hommes de plus de 16 ans lecteurs de livres, en %)

	≤ CEP			BEP			Bac			Études supérieures		
	1 à 9	10 et +	Total	1 à 9	10 et +	Total	1 à 9	10 et +	Total	1 à 9	10 et +	Total
Drôme	50	50	100	83	17	100	–	–	–	75	25	100
Hérault	75	25	100	63	37	100	80	20	100	–	–	–
Yonne (Noyers)	73	27	100	60	40	100	–	–	–	25	75	100
Yonne (Egleny)	80	20	100	–	–	–	–	–	–	–	–	–
Finistère	67	33	100	50	50	100	75	25	100	–	–	–
Seine-Maritime	73	27	100	100	0	100	80	20	100	0	100	100
6 terrains	68	32	100	67	33	100	78	22	100	25	75	100

– Effectifs trop faibles

Tableau 6 – Nombre de livres possédés selon le site (population enquêtée de plus de 16 ans, en %)

	NR*	0	<10	11-50	50-100	>100	Total
Drôme	23	4	5	25	10	33	100
Hérault	27	2	0	27	20	24	100
Yonne (Noyers)	27	3	2	21	17	30	100
Yonne (Egleny)	31	0	7	31	16	15	100
Finistère	13	5	14	28	16	24	100
Seine-Maritime	22	7	7	34	16	14	100

* Non-réponse à la question.

Tableau 7 – Nombre de livres achetés par an selon le site (population enquêtée de plus de 16 ans, en %)

	NR*	1-5	5-10	10-20	> 20	Total
Drôme	35	21	24	10	10	100
Hérault	44	18	9	16	13	100
Yonne (Noyers)	37	24	23	11	5	100
Yonne (Egleny)	36	21	31	10	2	100
Finistère	46	19	19	11	5	100
Seine-Maritime	50	19	21	4	6	100

* Non-réponse à la question.

Tableau 8 – Lieux d'achat des livres selon le site (population enquêtée de plus de 16 ans, en %)

	Librairies	Grandes surfaces	FNAC	France-Loisirs
Drôme	61	10	7	9
Hérault	38	5	9	5
Yonne (Noyers)	43	15	5	8
Yonne (Egleny)	26	10	2	2
Finistère	32	26	7	5
Seine-Maritime	30	11	2	7

* Chaque personne peut avoir fourni plusieurs réponses à la question : par exemple acheter ses livres à la fois à *France Loisirs* et dans des grandes surfaces.

Tableau 9 – Lecteurs de livres et inscriptions en bibliothèque selon le site (population enquêtée de plus de 16 ans, en %)

	Lecteurs de livres	Inscriptions en bibliothèque	Inscriptions en bibliothèque/ lecteurs de livres
Drôme	74	18	24
Hérault	71	5	7
Yonne (Noyers)	72	24	33
Yonne (Egleny)	69	13	19
Finistère	63	8	13
Seine-Maritime	67	13	19

Tableau 10 – Bibliothèques départementales de prêt desservant les sites étudiés (1987)

	Nombre de communes à desservir (- 10 000 habitants)	Population correspondante 1982	Nombre de bibliothèques /100 000 habitants	Dépenses de fonctionnement/1 000 habitants	Personnel /100 000 habitants	Collections de livres / 1 000 habitants	Acquisitions de livres/ 1 000 habitants	% communes desservies	% population desservie	Date de création
Drôme (26)	366	238 447	2	17 009	9,4	352	92	64	91	1965
Finistère (29)	275	538 050	1	4 662	2,0	214	21	53	55	1975
Hérault (34)	336	342 011	1	8 973	3,9	730	24	83	93	1946
Seine-Maritime (76)	724	552 617	1	5 183	2,7	372	34	54	68	1946
Yonne (89)	447	239 227	1	9 484	5,2	594	34	64	90	1969
Total France	34 508	26 914 150	1	9 114	5,2	558	43	65	77	

Source : Bibliothèques centrales de prêt. Statistiques 1986-1987 – Direction du livre et de la lecture. 1990.